PERKINS LIBRARY

Duke University

Rare Books

Rec'd Feb. 24, 1927
Library Fee Fund

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE,

D'HISTOIRE,

ET DE

PHILOSOPHIE.

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE,
D'HISTOIRE,
ET DE
PHILOSOPHIE.

QUATRIEME ÉDITION.

TOME PREMIER.

[Alembert, Jean Le Rond d']

C

À AMSTERDAM;

Chez ZACHARIE CHATELAIN & Fils,

Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LXVII.

89355

1767

2/24/27
Fee Fund
fr.
Dr Cowper
$ 1.76 for 5 v.
Rom. Lang.

A 3675 A v.1

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1759.

DES différens morceaux qui composent ce Recueil, les uns voient le jour pour la premiere fois, les autres ont déjà été soumis au jugement du Public; & parmi ces derniers, il en est plusieurs qui reparoissent avec des augmentations & des changemens.

On a retouché en quelques endroits l'*Essai sur les Gens de Lettres*, & on y a fait quelques additions relatives à l'état présent de la République Littéraire, dont les membres dispersés & désunis, sont per-

89355

ſécutés par ceux même qui auroient le plus d'intérêt à les défendre & à les protéger. Car quiconque eſt jaloux d'acquérir ou de conſerver l'eſtime & la confiance publique, doit ménager les Ecrivains de ſa nation : ils ſont auprès de leur ſiecle & de la poſtérité les diſtributeurs de la renommée & du blâme, les juges des opinions, & les appréciateurs des hommes.

La liberté avec laquelle on s'eſt exprimé dans l'*Eſſai ſur les Gens de Lettres*, a excité quelques murmures contre l'Auteur. Il n'a qu'un mot à répondre. A-t-il dit la vérité? voilà ce qui importe au Public. A-t-il attaqué ou même déſigné quelqu'un? voilà ce qui importe aux particuliers. N'a-t-il pas expreſſément reconnu qu'il y avoit des

exceptions aux peintures générales qu'il a faites? On eſt donc en droit de ſe croire excepté, lorſqu'on mérite de l'être. S'offenſer en pareil cas, c'eſt prouver qu'on ſe reconnoît; & ſe plaindre de la reſſemblance du portrait, c'eſt entendre bien mal les intérêts de ſon amour propre.

L'Auteur Germanique des Mémoires de Chriſtine, qu'on avoit pris la peine & la liberté d'abréger dans la premiere édition de ces *Mélanges*, a trouvé qu'on ne parloit pas aſſez reſpectueuſement de ſa compilation; il a donc attaque l'abrégé qu'on en a fait, par une lettre en langue Françoiſe & en ſtyle Allemand, où ſous un monceau d'invectives, on a heureuſement apperçu deux ou trois

obſervations qui ont paru juſtes. On le remercie de ſes critiques, & de la modération qu'il a miſe dans ſes injures même; car il s'eſt interdit les termes de Déiſte, de Matérialiſte & d'Athée, ſi libéralement & ſi éloquemment employés aujourd'hui par l'urbanité Françoiſe.

Outre quelques changemens qu'on a faits à l'*Eſſai de traduction de Tacite*, on a de plus augmenté cette Traduction d'un très-grand nombre de morceaux intéreſſans, & d'un diſcours ſur l'*Art de traduire*, dont les connoiſſeurs jugeront; c'eſt tout ce qu'on en peut dire ici. Il en eſt de même des *Réflexions ſur les Eloges Académiques*, qu'on a placés à la tête du ſecond volume; elles ſervent comme de Préface aux cinq éloges que ce

volume renferme, & qui avoient déjà été publiés.

M. Rousseau a fait l'honneur à l'article *Geneve* de l'Encyclopédie de l'attaquer sur quelques points. Comme cet Ecrivain célebre n'est pas du nombre des critiques qui ne méritent que le mépris & le silence, on a cru devoir défendre l'article *Geneve*, non par une réponse en forme, mais par quelques réflexions que l'on soumet au jugement de M. Rousseau & du Public. Peut-être ces réflexions viennent-elles un peu tard; mais si elles sont mauvaises, elles seront encore venues trop tôt.

Le Discours sur l'Elocution oratoire n'est que l'article *Elocution* de l'Encyclopédie, auquel on a fait des retranchemens, des addi-

tions, & plusieurs changemens; parce que le style propre à un morceau Académique doit être différent du style qui convient à un article de Dictionnaire. Il en est de même de quelques autres articles de l'Encyclopédie, qu'on a insérés dans ces Mélanges.

A l'égard des *Elémens de Philosophie*, qui forment la plus grande partie du quatrieme volume, ce sont moins des Elémens en forme, qu'une esquisse & comme une table raisonnée des principales matieres que de pareils Elémens doivent contenir. On a cependant tâché de rendre cette esquisse & cette table aussi instructives qu'il a été possible; car le premier devoir de la Philosophie est d'instruire, & ce n'est qu'en instruisant qu'elle peut

plaire ; ſon éloquence eſt la préciſion, & ſa parure eſt la vérité.

Pluſieurs perſonnes ayant paru deſirer d'avoir à part les Préfaces des ouvrages Mathématiques de l'Auteur, il a détaché de ces Préfaces ce qu'elles renferment de plus philoſophique, pour l'inférer dans ces *Elémens*, où il a cru que des morceaux de ce genre ne paroîtroient point déplacés.

Les remontrances *ſur la liberté de la Muſique*, auront vraiſemblablement autant de contradicteurs, ou plutôt d'ennemis, que l'*Eſſai ſur les Gens de Lettres*. Car dans ces remontrances on a eu la témérité de dire librement ſon avis ſur la muſique de la nation, ou plutôt ſur la muſique que cette nation croit avoir. L'Auteur ſera fort heu-

reux, s'il en eſt quitte pour des injures ; peut-être le dénoncera-t-on comme un mauvais citoyen ; c'eſt en effet le nom qu'on donne aujourd'hui à ceux qui ne reſpectent pas aſſez certains préjugés reçus. Il eſt vrai qu'en récompenſe le nom de bon citoyen eſt auſſi équitablement prodigué ; car on en décore les Traitans qui plaignent la miſere du peuple, & les Célibataires qui prêchent la population.

Mais les adverſaires que l'Eſſai ſur *la liberté de la Muſique* pourra faire à l'Auteur, ne ſont rien en comparaiſon des ſatyres que lui promettent les *Réflexions ſur l'abus de la critique en matiere de Religion*. Ces réflexions, très-utiles, on oſe le dire, à la Religion même, & qui ne peuvent manquer par cette rai-

ſon d'obtenir le ſuffrage des véritables gens de bien, ne pourront auſſi manquer de déplaire à tous ceux qui en uſurpent ſeulement le nom. Heureuſement l'intérêt qui anime ces derniers eſt trop à découvert pour que le public impartial y ſoit trompé; & c'eſt à ce public que l'Auteur en appelle. Mais afin que les calomniateurs ſoient punis, s'ils ne peuvent prouver ce qu'ils avanceront, il déclare qu'il ne répondra déſormais ſur l'imputation d'irréligion, qu'aux Ecrivains qui l'attaqueront juridiquement & devant les Tribunaux; c'eſt là qu'il attend ſes accuſateurs. Il ſeroit de l'injuſtice la plus abſurde & la plus criante, de le rendre reſponſable des ouvrages des autres; mais il conſent volontiers à répondre &

à être jugé ſur les ſiens. La Religion, qu'il s'eſt toujours fait un devoir de reſpecter dans ſes écrits, eſt la ſeule choſe ſur laquelle il ne demande point de grace, & ſur laquelle il eſpere n'en avoir pas beſoin. Si le fanatiſme de la ſuperſtition lui paroît odieux, celui de l'impiété lui a toujours paru ridicule, parce qu'il eſt ſans motif comme ſans objet. Auſſi a-t-il cette conſolation, qu'on n'a pu tirer encore une ſeule propoſition repréhenſible du grand nombre d'ouvrages qu'il a publiés juſqu'ici. Car il ne parle point des paſſages qu'on a tronqués ou falſifiés pour le rendre coupable, des imputations vagues qu'on lui a faites, des intentions qu'on lui a prêtées, des interprétations forcées qu'on a données à

ſes paroles ; avec une pareille méthode on trouveroit des erreurs dans les écrits même des Peres. Mais il a le malheur ou l'avantage d'être un des principaux Auteurs de l'Encyclopédie ; & l'Encyclopédie, peu favorable à ces controverſes futiles, qui ſont l'opprobre de notre ſiecle, a jeté ſur tous les hommes de parti *ſans diſtinction* le ridicule & le mépris qu'ils méritent ; tous les hommes de parti doivent donc ſe liguer pour la détruire ; cela eſt naturel & dans l'ordre.

Cette conſpiration générale nous a engagés à remettre ſous les yeux du Public dans ces *Mélanges* la Préface du troiſieme volume de l'Encyclopédie. Les notes qui y ſont jointes, renferment la réponſe

aux objections qui furent faites il y a ſix ans contre cet ouvrage, par rapport aux principes d'irréligion dont il étoit accuſé ; & l'on ſe flatte d'avoir pleinement ſatisfait à ces objections.

Mais pendant que cette ſeconde édition étoit ſous preſſe, un nouvel orage s'eſt élevé ; les brochures ont été lancées de toutes parts ; le Gouvernement même paroît avoir pris connoiſſance des imputations dont on a chargé les Auteurs, & n'a point encore prononcé dans le moment (*) où nous écrivons. Son jugement, quel qu'il ſoit, ſera toujours équitable, puiſqu'il fera ceſſer enfin, de quelque maniere que ce puiſſe être, le ſcandale & les cris que l'Encyclopédie a occa-

(*) Le 24 Février 1759.

ſionnés ſans le vouloir ; mais ce jugement fût-il tel que les ennemis de cet ouvrage peuvent le deſirer, il ne donnera, nous oſons le dire, aucun avantage réel à leurs critiques ; leurs ſatyres n'en ſeront pas plus fines, leurs raiſonnemens plus juſtes, leurs citations plus fidelles (*a*). Si l'autorité juge à pro-

(*a*) Nous en rapporterons quelques traits qui mettront le Public en état de juger du reſte. On fait dire à l'Auteur du Diſcours préliminaire de l'Encyclopédie, que *l'inégalité des conditions eſt un droit barbare*, lorſqu'il a dit ſimplement que la LOI DU PLUS FORT *eſt un droit barbare ;* on fait dire à l'Auteur de l'article *Gloire*, que *la Religion qui éloigne les hommes de l'amour d'une gloire mondaine, eſt une Philoſophie auſſi vaine que dangereuſe ;* impiété qui ne ſe trouve ni dans l'article *Gloire* ni ailleurs ; on prétend que les articles *Ame* & *Dieu* ſont des Traités de Matérialiſme & d'Athéiſme, quoique ces articles ſoient tirés en entier des ouvrages de Mrs. Clarke & Jaquelot, les meilleurs que

pos d'arrêter au milieu de ſon cours une entrepriſe contre la-

nous ayons contre les Matérialiſtes & contre les Athées ; on ſoutient avec une aſſurance qui en a impoſé aux Magiſtrats, que les renvois du ſecond de ces deux articles ſont deſtinés à détruire les démonſtrations de l'exiſtence d'un Être ſuprême ; & pour appuyer cette calomnie on tronque les articles & on rapporte infidélement les paſſages ; (c'eſt ce que nous ſommes en état de *démontrer*, ſi des ordres ſupérieurs l'exigent ; car c'eſt à des Juges reſpectables & éclairés, & non à des Ecrivains ſans aveu que nous voulons répondre) ; on prétend que l'Encyclopédie eſt une ſociété formée pour détruire la Morale & la Religion, & on accuſe en même tems les Auteurs de ſe contredire les uns les autres, ce qui ſuppoſe bien peu de concert entr'eux ; on leur reproche d'avoir dit (avec St. Paul) que le culte que nous rendons à Dieu doit être raiſonnable; avec le P. Malebranche, que le bonheur de l'homme eſt dans le plaiſir, (comme ſi le mot de *plaiſir* ſe bornoit aux plaiſirs des ſens) ; avec les Ecrivains les plus reſpectables, que l'intolérance & la perſécution ſont contraires à l'eſprit du Chriſtianiſme ; enfin avec le

quelle on eſt venu à bout de ſoulever les perſonnes les plus reſpectables, les Auteurs reconnoîtront ſans peine que l'Encyclopédie, quoique très-mal attaquée par ſes adverſaires, a pu être juſtement condamnée par ſes Juges; ils béniront la Providence qui les déchargera d'un fardeau que

plus puiſſant de nos Rois, & avec le premier Parlement du Royaume, que l'autorité légitime eſt fondée ſur le *Contrat* fait entre le Souverain & ſes ſujets. L'Eſſai ſur *l'abus de la critique en matiere de Religion* offre quelques autres exemples, plus ridicules encore, des nouvelles imputations faites à l'Encyclopédie; & c'en eſt aſſez ſans doute pour nous diſpenſer de répliquer en détail à des Calomniateurs imbéciles, qui ne cherchent en jouant le rôle d'apôtres qu'une exiſtence & des protecteurs, & par qui la Religion ſeroit déshonorée, ſi elle pouvoit l'être. D'ailleurs pour lire la réponſe, il faudroit avoir lu les critiques, & qui peut en avoir le courage?

l'amour ſeul du bien public leur faiſoit ſupporter avec courage ; & ils écriront avec autant de reſpect que de joie au bas de l'ordre ſuprême qui leur impoſera ſilence : *DEUS NOBIS HÆC OTIA FECIT.*

DISCOURS

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

DE

L'ENCYCLOPÉDIE.

AVERTISSEMENT.

*Le Discours Préliminaire de l'*Encyclopédie *a été reçu avec une indulgence qui ne fait qu'exciter ma reconnoissance & mon zele, sans me fermer les yeux sur ce qui manque à cet ouvrage. J'ai averti, & je ne saurois trop le répéter, que Mr. Diderot est Auteur du* Prospectus *de l'Encyclopédie, qui termine ce Discours, & qui en fait une partie essentielle. C'est à lui qu'appartient aussi la Table ou le Systême figuré des connoissances humaines, & l'explication de cette Table. J'ai joint de son aveu l'une & l'autre au Discours, parce qu'elles ne forment proprement avec lui qu'un même corps, & que je n'aurois pu les faire aussi bien.*

Quoique le succès de l'ouvrage ait été fort au-delà de son mérite & de mes desirs, j'ai eu le bonheur ou le malheur peut-être d'essuyer assez peu de critiques. On m'en a fait quelques-unes, qui sont purement littéraires, & auxquelles je me crois dispensé de répondre. Que m'importe en effet qu'on estime tant qu'on voudra la Rhétorique des Colleges, la foule des Ecrivains

latins modernes, la Prose de Despreaux, de Rousseau, de la Fontaine, de Corneille, & de tant d'autres Poëtes; qu'on regarde avec le P. Le Cointe un certain Virgile (Evêque, Prêtre ou Sacristain) comme un fort méchant homme, *pour avoir eu raison malgré le Pape Zacharie; qu'on prétende que plusieurs Théologiens de l'Eglise Romaine n'ont pas fait des efforts réitérés pour ériger en dogmes des opinions absurdes & pernicieuses (telles que celles de l'infaillibilité du Pape, & de son pouvoir sur le temporel des Rois); qu'on me reproche enfin jusqu'aux éloges que j'ai donnés à quelques grands hommes de notre siecle, dont la plupart n'ont avec moi aucune liaison, & que l'intrigue, l'ignorance ou l'imbécillité s'efforcent de décrier ou de noircir? Quand le Discours Préliminaire de l'Encyclopédie n'auroit d'autre mérite que d'avoir célébré ces Auteurs illustres, ce mérite sera de quelque valeur aux yeux de la postérité, si les foibles productions de ma plume parviennent jusqu'à elle. Elle me saura gré d'avoir eu le courage d'être juste, malgré l'envie, la cabale, les petits talens, leurs panégyristes, & leurs Mecenes.*

On m'a fait d'autres reproches beaucoup

plus graves; leur importance ne me permet pas de les taire, mais aussi leur injustice me dispense d'en parler sur le ton d'une apologie sérieuse. En effet que répondre à un critique, qui m'accuse d'avoir cherché dans la formation de la société, plutôt que dans des hypotheses arbitraires, non l'essence, mais les notions *du bien & du mal; de n'avoir pas examiné comment un homme né & abandonné dans une isle déserte se formeroit les idées de vertu & de vice, c'est-à-dire comment un être romanesque s'instruiroit de ses devoirs envers des êtres inconnus; d'avoir pensé d'après l'expérience, l'histoire & la raison, que la notion des vices & des vertus morales a précédé dans les Païens la connoissance du vrai Dieu; d'avoir dispensé l'homme de ses devoirs envers l'Être suprême, quoique je parle à plusieurs reprises de ces devoirs; d'avoir regardé les corps comme* cause efficiente *de nos sensations, quoique j'aie dit expressément qu'ils n'ont avec nos sensations* aucun rapport; *d'avoir cru que la spiritualité de l'ame & l'existence de Dieu étoient des vérités assez claires pour ne demander que des preuves très-courtes; de n'avoir point parlé* assez au long *de la Religion Chrétienne, dont je*

pouvois même me dispenser de parler absolument, puisqu'elle est d'un ordre supérieur au Systême encyclopédique des connoissances humaines ; d'avoir dégradé la Religion naturelle, en avançant que la connoissance qu'elle nous donne de Dieu & de nos devoirs est fort imparfaite ; d'avoir dégradé en même tems la révélation, pour avoir accordé aux Théologiens la faculté de raisonner ; d'avoir enfin admis avec M. Pascal (qui devroit pourtant être une grande autorité pour mon adversaire) des vérités qui sans être opposées, vont les unes au cœur, & les autres à l'esprit? Telles sont les objections que n'a pas rougi de me faire un Journaliste plus Orthodoxe peut-être que Logicien, mais certainement plus mal intentionné qu'Orthodoxe. Pour y répondre, il suffit de les exposer, & de dire à ma nation ce que disoit au Peuple Romain cet agriculteur accusé de maléfices: venefi-cia mea, Quirites, hæc sunt.

Il faut avouer que si dans le siecle où nous sommes, le ton d'irréligion ne coûte rien à quelques Ecrivains, le reproche d'irréligion ne coûte rien à quelques autres. Soyez Chrétien, pourroit-on dire à ces derniers, mais à condition que vous le serez

assez pour ne pas accuser trop légérement vos freres de ne le point être.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire sur cet ouvrage. Quelques personnes ont affecté de répandre, à la vérité sourdement, & sans preuves, que le plan m'en avoit été fourni par les ouvrages du chancelier Bacon. Un court éclaircissement sur cette imputation mettra le Lecteur en état d'en juger. Ce Discours a deux parties; la premiere a pour objet la généalogie des sciences, & la seconde est l'histoire philosophique des progrès de l'esprit humain depuis la renaissance des lettres. Dans cette derniere partie il n'y a pas un seul mot qui appartienne au grand homme dont on m'accuse d'être le copiste. L'exposition & le détail de l'ordre généalogique des sciences & des arts, qui compose presque en entier la premiere partie, n'appartient pas davantage à Bacon. J'ai seulement emprunté, vers la fin de cette premiere partie, quelques-unes de ses idées, en très-petit nombre, sur l'ordre encyclopédique des connoissances humaines, qu'il ne faut pas confondre, comme je l'ai prouvé, avec la généalogie des sciences: à ces idées que Bacon m'a fournies, & dont je n'ai point dissimulé que je lui étois redevable, j'en

ai joint beaucoup d'autres que je crois m'être propres, & qui ſont relatives à ce même ordre encyclopédique. Ainſi le peu que j'ai tiré du Chancelier d'Angleterre eſt renfermé dans quelques lignes de ce Diſcours, comme il eſt aiſé de s'en convaincre en jettant les yeux ſur l'arbre encyclopédique de Bacon (a)*; &, ce qu'il ne faut pas oublier, j'ai eu ſoin d'avertir expreſſément de ce peu que je lui dois. Voilà à quoi ſe réduit le prétendu plagiat qu'on me reproche : mais ce Diſcours a eu le bonheur de réuſſir; il falloit bien tâcher de me l'ôter.*

(*a*) Cet arbre du Chancelier Bacon, eſt imprimé à la fin du Diſcours. Nous invitons le Lecteur à faire la comparaiſon. Il ne faut pas confondre avec le Diſcours préliminaire de l'Encyclopédie, le ſyſtême figuré qui eſt à la fin, & qu'on a reconnu expreſſément être tiré en grande partie du Chancelier Bacon, quoiqu'il s'y trouve encore des différences conſidérables.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE
DE
L'ENCYCLOPÉDIE (*a*).

L'ENCYCLOPÉDIE que nous présentons au Public, eſt, comme ſon titre l'annonce, l'Ouvrage d'une ſociété de Gens de Lettres. Nous croirions pouvoir aſſurer, ſi nous n'étions pas du nombre, qu'ils ſont tous avantageuſement connus, ou dignes de l'être. Mais ſans vouloir prévenir un jugement qu'il n'appartient qu'aux Savans de porter, il eſt au moins de notre devoir d'écarter avant toutes choſes l'objection la plus capable de nuire au ſuccès d'une ſi

(*a*) Ce Diſcours a été fait, & publié pour la premiere fois, en l'année 1751. Nous en avertiſſons, parce qu'il contient certaines choſes relatives à cette époque,

grande entreprise. Nous déclarons donc que nous n'avons point eu la témérité de nous charger seuls d'un poids si supérieur à nos forces, & que notre fonction d'Editeurs consiste principalement à mettre en ordre des matériaux dont la partie la plus considérable nous a été entiérement fournie. Nous avions fait expressément la même déclaration dans le corps du *Prospectus* *; mais elle auroit peut-être dû se trouver à la tête. Par cette précaution, nous eussions apparemment répondu d'avance à une foule de gens du monde, & même à quelques gens de Lettres, qui nous ont demandé comment deux personnes pouvoient traiter de toutes les Sciences & de tous les Arts, & qui néanmoins avoient jetté sans doute les yeux sur le *Prospectus*, puisqu'ils ont bien voulu l'honorer de leurs éloges. Ainsi le seul moyen d'empêcher sans retour leur objection de reparoître, c'est d'employer, comme nous faisons ici, les premieres lignes de notre Ouvrage à la détruire. Ce début est donc uniquement destiné à ceux de nos Lecteurs qui ne

* Ce *Prospectus* a été publié au mois de Novembre 1750.

jugeront pas à propos d'aller plus loin : nous devons aux autres un détail beaucoup plus étendu ſur l'exécution de L'*ENCYCLOPÉDIE :* ils le trouveront dans la ſuite de ce Diſcours ; mais ce détail ſi important par ſa nature & par ſa matiere, demande à être précédé de quelques réflexions philoſophiques.

L'OUVRAGE que nous commençons (& que nous aurions deſiré de finir) a deux objets ; comme *Encyclopédie*, il doit expoſer autant qu'il eſt poſſible, l'ordre & l'enchaînement des connoiſſances humaines : comme *Dictionnaire raiſonné des Sciences, des Arts & des Métiers*, il doit contenir ſur chaque Science & ſur chaque Art, ſoit libéral, ſoit méchanique, les principes généraux qui en ſont la baſe, & les détails les plus eſſentiels, qui en ſont le corps & la ſubſtance. Ces deux points de vue, d'*Encyclopédie* & de *Dictionnaire raiſonné*, formeront donc le plan & la diviſion de notre Diſcours préliminaire. Nous allons les enviſager, les ſuivre l'un après l'autre, & rendre compte des moyens par leſquels on a tâché de ſatisfaire à ce double objet.

Pour peu qu'on ait réfléchi sur la liaison que les découvertes ont entre elles, il est facile de s'appercevoir que les Sciences & les Arts se prêtent mutuellement des secours, & qu'il y a par conséquent une chaîne qui les unit. Mais s'il est souvent difficile de réduire à un petit nombre de regles ou de notions générales, chaque Science ou chaque Art en particulier, il ne l'est pas moins de renfermer dans un systême qui soit un, les branches infiniment variées de la science humaine.

Le premiers pas que nous ayons à faire dans cette recherche, est d'examiner, qu'on nous permette ce terme, la généalogie & la filiation de nos connoissances, les causes qui ont dû les faire naître, & les caracteres qui les distinguent; en un mot, de remonter jusqu'à l'origine & à la génération de nos idées. Indépendamment des secours que nous tirerons de cet examen pour l'enumération encyclopédique des sciences & des arts, il ne sauroit être déplacé à la tête d'un Dictionnaire raisonné des connoissances humaines.

On peut diviser toutes nos connoissances en directes & en réfléchies. Les

directes ſont celles que nous recevons immédiatement ſans aucune opération de notre volonté ; qui trouvant ouvertes, ſi on peut parler ainſi, toutes les portes de notre ame, y entrent ſans réſiſtance & ſans effort. Les connoiſſances réfléchies ſont celles que l'eſprit acquiert en opérant ſur les directes, en les uniſſant & en les combinant.

Toutes nos connoiſſances directes ſe réduiſent à celles que nous recevons par les ſens; d'où il s'enſuit que c'eſt à nos ſenſations que nous devons toutes nos idées. Ce principe des premiers Philoſophes a été long-tems regardé comme un axiome par les Scholaſtiques; pour qu'ils lui fiſſent cet honneur, il ſuffiſoit qu'il fût ancien, & ils auroient défendu avec la même chaleur les formes ſubſtantielles ou les qualités occultes. Auſſi cette vérité fut-elle traitée à la renaiſſance de la Philoſophie, comme les opinions abſurdes dont on auroit dû la diſtinguer; on la proſcrivit avec ces opinions, parce que rien n'eſt ſi dangereux pout le vrai, & ne l'expoſe tant à être méconnu, que l'alliage ou le voiſinage de l'erreur. Le ſyſtême des idées innées, ſéduiſant à pluſieurs égards, & plus frappant peut-

être parce qu'il étoit moins connu, a succédé à l'axiome des Scholastiques, & après avoir long-tems régné, conserve encore quelques partisans; tant la vérité a de peine à reprendre sa place, quand le préjugé ou le sophisme l'en ont chassée. Enfin depuis assez peu de tems on convient presque généralement que les Anciens avoient raison; & ce n'est pas la seule question sur laquelle nous commençons à nous rapprocher d'eux.

Rien n'est plus incontestable que l'existence de nos sensations; ainsi pour prouver qu'elles sont le principe de toutes nos connoissances, il suffit de démontrer qu'elles peuvent l'être: car en bonne Philosophie, toute déduction qui a pour base des faits ou des vérités reconnues, est préférable à ce qui n'est appuyé que sur des hypotheses, même ingénieuses. Pourquoi supposer que nous ayons d'avance des notions purement intellectuelles, si nous n'avons besoin pour les former, que de réfléchir sur nos sensations? Le détail où nous allons entrer fera voir que ces notions n'ont point en effet d'autre origine.

La premiere chose que nos sensations nous apprennent, & qui même n'en est

pas diſtinguée, c'eſt notre exiſtence; d'où il s'enſuit que nos premieres idées réfléchies doivent tomber ſur nous, c'eſt-à-dire, ſur ce principe penſant qui conſtitue notre nature, & qui n'eſt point différent de nous-mêmes. La ſeconde connoiſſance que nous devons à nos ſenſations, eſt l'exiſtence des objets extérieurs, parmi leſquels notre propre corps doit être compris, puiſqu'il nous eſt, pour ainſi dire, extérieur, même avant que nous ayons démêlé la nature du principe qui penſe en nous. Ces objets innombrables produiſent ſur nous un effet ſi puiſſant, ſi continu, & qui nous unit tellement à eux, qu'après un premier inſtant où nos idées réfléchies nous rappellent en nous-mêmes, nous ſommes forcés d'en ſortir par les ſenſations qui nous aſſiegent de toutes parts, & qui nous arrachent à la ſolitude où nous reſterions ſans elles. La multiplicité de ces ſenſations, l'accord que nous remarquons dans leur témoignage, les nuances que nous y obſervons, les affections involontaires qu'elles nous font éprouver, comparées avec la détermination volontaire qui préſide à nos idées réfléchies, & qui n'opere que ſur nos

sensations mêmes ; tout cela forme en nous un penchant insurmontable à assurer l'existence des objets auxquels nous rapportons ces sensations, & qui nous paroissent en être la cause ; penchant que bien des Philosophes ont regardé comme l'ouvrage d'un Être supérieur, & comme l'argument le plus convaincant de l'existence de ces objets. En effet, n'y ayant aucun rapport entre chaque sensation & l'objet qui l'occasionne, ou du moins auquel nous la rapportons, il ne paroît pas qu'on puisse trouver par le raisonnement de passage possible de l'un à l'autre : il n'y a qu'une espece d'instinct, plus sûr que la raison même, qui puisse nous forcer à franchir un si grand intervalle ; & cet instinct est si vif en nous, que quand on supposeroit pour un moment qu'il subsistât pendant que les objets extérieurs seroient anéantis, ces mêmes objets reproduits tout-à-coup ne pourroient augmenter sa force. Jugeons donc sans balancer, que nos sensations ont en effet hors de nous la cause que nous leur supposons, puisque l'effet qui peut résulter de l'existence réelle de cette cause ne sauroit différer en aucune ma-

niere de celui que nous éprouvons; & n'imitons point ces Philoſophes dont parle Montagne, qui interrogés ſur le principe des actions humaines, cherchent encore s'il y a des hommes. Loin de vouloir répandre des nuages ſur une vérité reconnue des Sceptiques même lorſqu'ils ne diſputent pas, laiſſons aux Métaphyſiciens éclairés le ſoin d'en développer le principe : c'eſt à eux à déterminer, s'il eſt poſſible, quelle gradation obſerve notre ame dans ce premier pas qu'elle fait hors d'elle-même, pouſſée, pour ainſi dire, & retenue tout à la fois par une foule de perceptions, qui d'un côté l'entraînent vers les objets extérieurs, & qui de l'autre n'appartenant proprement qu'à elle, ſemblent lui circonſcrire un eſpace étroit dont elles ne lui permettent pas de ſortir.

De tous les objets qui nous affectent par leur préſence, notre propre corps eſt celui dont l'exiſtence nous frappe le plus, parce qu'elle nous appartient plus intimément : mais à peine ſentons-nous l'exiſtence de notre corps, que nous nous appercevons de l'attention qu'il exige de nous, pour écarter les

dangers qui l'environnent. Sujet à mille besoins, & sensible au dernier point à l'action des corps extérieurs, il seroit bientôt détruit, si le soin de sa conservation ne nous occupoit. Ce n'est pas que tous les corps extérieurs nous fassent éprouver des sensations désagréables; quelques-uns semblent nous dédommager par le plaisir que leur action nous procure. Mais tel est le malheur de la condition humaine, que la douleur est en nous le sentiment le plus vif; le plaisir nous touche moins qu'elle, & ne suffit presque jamais pour nous en consoler. En vain quelques Philosophes soutenoient, en retenant leurs cris au milieu des souffrances, que la douleur n'étoit point un mal: en vain quelques autres plaçoient le bonheur suprême dans la volupté, à laquelle ils ne laissoient pas de se refuser par la crainte de ses suites: tous auroient mieux connu notre nature, s'ils s'étoient contentés de borner à l'exemption de la douleur le souverain bien de la vie présente, & de convenir que sans pouvoir atteindre à ce souverain bien, il nous étoit seulement permis d'en approcher plus ou moins, à proportion de nos

ſoins & de notre vigilance. Des réflexions ſi naturelles frapperont infailliblement tout homme abandonné à lui-même, & libre de préjugés, ſoit d'éducation, ſoit d'étude : elles ſeront la ſuite de la premiere impreſſion qu'il recevra des objets ; & on peut les mettre au nombre de ces premiers mouvemens de l'ame, précieux pour les vrais ſages, & dignes d'être obſervés par eux, mais négligés ou rejettés par la Philoſophie ordinaire, dont ils démentent preſque toujours les principes.

La néceſſité de garantir notre propre corps de la douleur & de la deſtruction, nous fait examiner parmi les objets extérieurs, ceux qui peuvent nous être utiles ou nuiſibles, pour rechercher les uns & fuir les autres. Mais à peine commençons-nous à parcourir ces objets, que nous découvrons parmi eux un grand nombre d'êtres qui nous paroiſſent entiérement ſemblables à nous, c'eſt-à-dire, dont la forme eſt toute pareille à la nôtre, & qui autant que nous en pouvons juger au premier coup d'œil, ſemblent avoir les mêmes perceptions que nous; tout nous porte donc à penſer qu'ils ont auſſi les mêmes be-

ſoins que nous éprouvons, & par conſéquent le même intérêt à les ſatisfaire; d'où il réſulte que nous devons trouver beaucoup d'avantage à nous unir avec eux pour démêler dans la nature ce qui peut nous conſerver ou nous nuire. La communication des idées eſt le principe & le ſoutien de cette union, & demande néceſſairement l'invention des ſignes; telle eſt l'origine de la formation des ſociétés avec laquelle les langues ont dû naître.

Ce commerce que tant de motifs puiſſans nous engagent à former avec les autres hommes, augmente bientôt l'étendue de nos idées, & nous en fait naître de très-nouvelles pour nous, & de très-éloignées, ſelon toute apparence, de celles que nous aurions eues par nous-mêmes ſans un tel ſecours. C'eſt aux Philoſophes à juger ſi cette communication réciproque, jointe à la reſſemblance que nous appercevons entre nos ſenſations & celles de nos ſemblables, ne contribue pas beaucoup à fortifier ce penchant invincible que nous avons à ſuppoſer l'exiſtence de tous les objets qui nous frappent. Pour me renfermer dans mon ſujet, je remarquerai

ſeulement que l'agrément & l'avantage que nous trouvons dans un pareil commerce, ſoit à faire part de nos idées aux autres hommes, ſoit à joindre les leurs aux nôtres, doit nous porter à reſſerrer de plus en plus les liens de la ſociété commencée, & à la rendre la plus utile pour nous qu'il eſt poſſible. Mais chaque membre de la ſociété cherchant ainſi à augmenter pour lui-même l'utilité qu'il en retire, & ayant à combattre dans chacun des autres membres un empreſſement égal, tous ne peuvent avoir la même part aux avantages, quoique tous y aient le même droit. Un droit ſi légitime eſt donc bientôt enfreint par ce droit barbare d'inégalité, appellé loi du plus fort, dont l'uſage ſemble nous confondre avec les animaux, & dont il eſt pourtant ſi difficile de ne pas abuſer. Ainſi la force, donnée par la nature à certains hommes, & qu'ils ne devroient ſans doute employer qu'au ſoutien & à la protection des foibles, eſt au contraire l'origine de l'oppreſſion de ces derniers. Mais plus l'oppreſſion eſt violente, plus ils la ſouffrent impatiemment, parce qu'ils ſentent que rien n'a dû

les y assujettir. De-là la notion de l'injuste, & par conséquent du bien & du mal moral, dont tant de Philosophes ont cherché le principe, & que fait entendre aux peuples même les plus sauvages le cri de la nature, qui retentit dans tout homme. De-là aussi cette loi naturelle que nous trouvons au-dedans de nous, source des premieres lois que les hommes ont dû former: sans le secours même de ces lois elle est quelquefois assez forte, sinon pour anéantir l'oppression, au moins pour la contenir dans certaines bornes. C'est ainsi que le mal que nous éprouvons par les vices de nos semblables, produit en nous la connoissance réfléchie des vertus opposées à ces vices; connoissance précieuse, dont une union & une égalité parfaite nous auroient peut-être privés.

Par l'idée acquise du juste & de l'injuste, & conséquemment de la nature morale des actions, nous sommes naturellement amenés à examiner quel est en nous le principe qui agit, ou, ce qui est la même chose, la substance qui veut & qui conçoit. Il ne faut pas approfondir beaucoup la nature de notre

corps & l'idée que nous en avons, pour reconnoître qu'il ne ſauroit être cette ſubſtance, puiſque les propriétés que nous obſervons dans la matiere, n'ont rien de commun avec la faculté de vouloir & de penſer : d'où il réſulte que cet être appellé *Nous* eſt formé de deux principes de différente nature, tellement unis, qu'il regne entre les mouvemens de l'un & les affections de l'autre, une correſpondance que nous ne ſaurions ni ſuſpendre ni altérer, & qui les tient dans un aſſujettiſſement réciproque. Cet eſclavage ſi indépendant de nous, joint aux réflexions que nous ſommes forcés de faire ſur la nature des deux principes & ſur leur imperfection, nous éleve à la contemplation d'une Intelligence toute-puiſſante à qui nous devons ce que nous ſommes, & qui exige par conſéquent notre culte : ſon exiſtence, pour être reconnue, n'auroit beſoin que de notre ſentiment intérieur, quand même le témoignage univerſel des autres hommes, & celui de la nature entiere, ne s'y joindroient pas.

Il eſt donc évident que les notions purement intellectuelles du vice & de

la vertu, le principe & la néceſſité des lois, la ſpiritualité de l'ame, l'exiſtence de Dieu & nos devoirs envers lui, en un mot les vérités dont nous avons le beſoin le plus prompt & le plus indiſpenſable, ſont le fruit des premieres idées réfléchies que nos ſenſations occaſionnent.

Quelque intéreſſantes que ſoient ces premieres vérités pour la plus noble portion de nous-mêmes, le corps auquel elle eſt unie nous ramene bientôt à lui par la néceſſité de pourvoir à des beſoins qui ſe multiplient ſans ceſſe. Sa conſervation doit avoir pour objet, ou de prévenir les maux qui le menacent, ou de remédier à ceux dont il eſt atteint. C'eſt à quoi nous cherchons à ſatisfaire par deux moyens; ſavoir, par nos découvertes particulieres, & par les recherches des autres hommes; recherches dont notre commerce avec eux nous met à portée de profiter. De-là ont dû naître d'abord l'Agriculture, la Médecine, enfin tous les Arts les plus abſolument néceſſaires. Ils ont été en même tems & nos connoiſſances primitives, & la ſource de toutes les autres, même de celles qui en paroiſſent très-

éloignées par leur nature : c'eſt ce qu'il faut développer plus en détail.

Les premiers hommes, en s'aidant mutuellement de leurs lumieres, c'eſt-à-dire, de leurs efforts ſéparés ou réunis, ſont parvenus, peut-être en aſſez peu de tems, à découvrir une partie des uſages auxquels ils pouvoient employer les corps. Avides de connoiſſances utiles, ils ont dû écarter d'abord toute ſpéculation oiſive, conſidérer rapidement les uns après les autres les différens êtres que la nature leur préſentoit, & les combiner, pour ainſi dire, matériellement, par leurs propriétés les plus frappantes & les plus palpables. A cette premiere combinaiſon, il a dû en ſuccéder une autre plus recherchée, mais toujours relative à leurs beſoins, & qui a principalement conſiſté dans une étude plus approfondie de quelques propriétés moins ſenſibles, dans l'altération & la décompoſition des corps, & dans l'uſage qu'on en pouvoit tirer.

Cependant, quelque chemin que les hommes dont nous parlons & leurs ſucceſſeurs aient été capables de faire, excités par un objet auſſi intéreſſant que celui de leur propre conſervation,

l'expérience & l'observation de ce vaste Univers leur ont fait rencontrer bientôt des obstacles que leurs plus grands efforts n'ont pu franchir. L'esprit accoutumé à la méditation, & avide d'en tirer quelque fruit, a dû trouver alors une espece de ressource dans la découverte des propriétés des corps uniquement curieuses, découverte qui ne connoît point de bornes. En effet, si un grand nombre de connoissances agréables suffisoit pour consoler de la privation d'une vérité utile, on pourroit dire que l'étude de la Nature, quand elle nous refuse le nécessaire, fournit du moins avec profusion à nos plaisirs : c'est une espece de superflu, qui supplée, quoique très-imparfaitement, à ce qui nous manque. De plus, dans l'ordre de nos besoins & des objets de nos passions, le plaisir tient une des premieres places, & la curiosité est un besoin pour qui sait penser, sur-tout lorsque ce desir inquiet est animé par une sorte de dépit de ne pouvoir entiérement se satisfaire. Nous devons donc un grand nombre de connoissances simplement agréables à l'impuissance malheureuse où nous sommes d'acquérir celles qui

nous feroient d'une plus grande nécefsité. Un autre motif fert à nous foutenir dans un pareil travail ; fi l'utilité n'en eft pas l'objet, elle peut en être au moins le prétexte. Il nous fuffit d'avoir trouvé quelquefois un avantage réel dans certaines connoiffances, où d'abord nous ne l'avions pas foupçonné, pour nous autorifer à regarder toutes les recherches de pure curiofité, comme pouvant un jour nous être utiles. Voilà l'origine & la caufe des progrès de cette vafte fcience, appellée en général Phyfique ou Etude de la Nature, qui comprend tant de parties différentes : l'Agriculture & la Médecine, qui l'ont principalement fait naître, n'en font plus aujourd'hui que des branches. Auffi, quoique les plus effentielles & les premieres de toutes, elles ont été plus ou moins en honneur à proportion qu'elles ont été plus ou moins étouffées & obfcurcies par les autres.

Dans cette étude que nous faifons de la Nature, en partie par néceffité, en partie par amufement, nous remarquons que les corps ont un grand nombre de propriétés, mais tellement unies pour la plupart dans un même fujet,

qu'afin de les étudier chacune plus à fond, nous sommes obligés de les considérer séparément. Par cette opération de notre esprit, nous découvrons bientôt des propriétés qui paroissent appartenir à tous les corps, comme la faculté de se mouvoir ou de rèster en repos, & celle de se communiquer du mouvement, source des principaux changemens que nous observons dans la Nature. L'examen de ces propriétés, & sur-tout de la derniere, aidé par nos propres sens, nous fait bientôt découvrir une autre propriété dont elles dépendent; c'est l'impénétrabilité, ou cette espece de force par laquelle chaque corps en exclut tout autre du lieu qu'il occupe, de maniere que deux corps rapprochés le plus qu'il est possible, ne peuvent jamais occuper un espace moindre que celui qu'ils remplissoient étant désunis. L'impénétrabilité est la propriété principale par laquelle nous distinguons les corps des parties de l'espace indéfini où nous imaginons qu'ils sont placés; du moins c'est ainsi que nos sens nous font juger; & s'ils nous trompent sur ce point, c'est une erreur si métaphysique, que notre existence & notre

conſervation n'en ont rien à craindre, & que nous y revenons continuellement comme malgré nous par notre maniere ordinaire de concevoir. Tout nous porte à regarder l'eſpace comme le lieu des corps, ſinon réel, au moins ſuppoſé ; c'eſt en effet par le ſecours des parties de cet eſpace conſidérées comme pénétrables & immobiles, que nous parvenons à nous former l'idée la plus nette que nous puiſſions avoir du mouvement. Nous ſommes donc comme naturellement contraints à diſtinguer, au moins par l'eſprit, deux ſortes d'étendue, dont l'une eſt impénétrable, & l'autre conſtitue le lieu des corps. Ainſi quoique l'impénétrabilité entre néceſſairement dans l'idée que nous nous formons des portions de la matiere, cependant comme c'eſt une propriété relative, c'eſt-à-dire, dont nous n'avons l'idée qu'en examinant deux corps enſemble, nous nous accoutumons bientôt à la regarder comme diſtinguée de l'étendue, & à conſidérer celle-ci ſéparément de l'autre.

Par cette nouvelle conſidération nous ne voyons plus les corps que comme des parties figurées & étendues de l'eſ-

pace ; point de vue le plus général & le plus abstrait sous lequel nous puissions les envisager. Car l'étendue où nous ne distinguerions point de parties figurées, ne seroit qu'un tableau lointain & obscur, où tout nous échapperoit, parce qu'il nous seroit impossible d'y rien discerner. La couleur & la figure, propriétés toujours attachées aux corps, quoique variables pour chacun d'eux, nous servent en quelque sorte à les détacher du fond de l'espace ; l'une de ces deux propriétés est même suffisante à cet égard : aussi pour considérer les corps sous la forme la plus intellectuelle, nous préférons la figure à la couleur, soit parce que la figure nous est plus familiere étant à la fois connue par la vue & par le toucher, soit parce qu'il est plus facile de considérer dans un corps la figure sans la couleur, que la couleur sans la figure ; soit enfin parce que la figure sert à fixer plus aisément & d'une maniere moins vague, les parties de l'espace.

Nous voilà donc conduits à déterminer les propriétés de l'étendue, simplement en tant que figurée. C'est l'objet de la Géométrie, qui pour y parvenir

plus facilement, considere d'abord l'étendue limitée par une seule dimension, ensuite par deux, & enfin sous les trois dimensions qui constituent l'essence du corps intelligible, c'est-à-dire, d'une portion de l'espace terminée en tout sens par des bornes intellectuelles.

Ainsi, par des opérations & des abstractions successives de notre esprit, nous dépouillons la matiere de presque toutes ses propriétés sensibles, pour n'envisager en quelque maniere que son phantôme; & l'on doit sentir d'abord que les découvertes auxquelles cette recherche nous conduit, ne pourront manquer d'être fort utiles toutes les fois qu'il ne sera point nécessaire d'avoir égard à l'impénétrabilité des corps; par exemple, lorsqu'il sera question d'étudier leur mouvement, en les considérant comme des parties de l'espace, figurées, mobiles & distantes les unes des autres.

L'examen que nous faisons de l'étendue figurée nous présentant un grand nombre de combinaisons à faire, il est nécessaire d'inventer quelque moyen qui nous rende ces combinaisons plus faciles; & comme elles consistent prin-

cipalement dans le calcul & le rapport des différentes parties dont nous imaginons que les corps géométriques sont formés, cette recherche nous conduit bientot à l'Arithmétique ou Science des nombres. Elle n'est autre chose que l'art de trouver d'une maniere abrégée l'expression d'un rapport unique qui résulte de la comparaison de plusieurs autres. Les différentes manieres de comparer ces rapports donnent les différentes regles de l'Arithmétique.

De plus, il est bien difficile qu'en réfléchissant sur ces regles, nous n'appercevions certains principes ou propriétés générales des rapports, par le moyen desquelles nous pouvons, en exprimant ces rapports d'une maniere universelle, découvrir les différentes combinaisons qu'on en peut faire. Les résultats de ces combinaisons, réduits sous une forme générale, ne seront en effet que des calculs arithmétiques indiqués, & représentés par l'expression la plus simple & la plus courte que puisse souffrir leur état de généralité. La science ou l'art de désigner ainsi les rapports est ce qu'on nomme Algebre. Ainsi quoiqu'il n'y ait proprement de calcul possible

que par les nombres, ni de grandeur mesurable que l'étendue (car sans l'espace nous ne pourrions mesurer exactement le tems) nous parvenons, en généralisant toujours nos idées, à cette partie principale des mathématiques, & de toutes les Sciences naturelles, qu'on appelle Science des grandeurs en général; elle est le fondement de toutes les découvertes qu'on peut faire sur la quantité, c'est-à-dire, sur tout ce qui est susceptible d'augmentation ou de diminution.

Cette Science est le terme le plus éloigné où la contemplation des propriétés de la matiere puisse nous conduire, & nous ne pourrions aller plus loin sans sortir tout-à-fait de l'univers matériel. Mais telle est la marche de l'esprit dans ses recherches, qu'après avoir généralisé ses perceptions jusqu'au point de ne pouvoir plus les décomposer davantage, il revient ensuite sur ses pas, recompose de nouveau ces perceptions mêmes, & en forme peu à peu & par gradation, les êtres réels qui sont l'objet immédiat & direct de nos sensations. Ces êtres, immédiatement relatifs à nos besoins,

ſont auſſi ceux qu'il nous importe le plus d'étudier ; les abſtractions mathématiques nous en facilitent la connoiſſance ; mais elles ne ſont utiles qu'autant qu'on ne s'y borne pas.

C'eſt pourquoi, ayant en quelque ſorte épuiſé par les ſpéculations géométriques les propriétés de l'étendue figurée, nous commençons par lui rendre l'impénétrabilité, qui conſtitue le corps phyſique, & qui étoit la derniere qualité ſenſible dont nous l'avions dépouillé. Cette nouvelle conſidération entraîne celle de l'action des corps les uns ſur les autres, car les corps n'agiſſent qu'en tant qu'ils ſont impénétrables ; & c'eſt de-là que ſe déduiſent les lois de l'équilibre & du mouvement, objet de la méchanique. Nous étendons même nos recherches juſqu'au mouvement des corps animés par des forces ou cauſes motrices inconnues, pourvu que la loi ſuivant laquelle ces cauſes agiſſent, ſoit connue ou ſuppoſée l'être.

Rentrés enfin tout-à-fait dans le monde corporel, nous appercevons bientôt l'uſage que nous pouvons faire de la Géométrie & de la Méchanique, pour acquérir ſur les propriétés des

corps les connoiſſances les plus variées & les plus profondes. C'eſt à-peu-près de cette maniere que ſont nées toutes les Sciences appellées phyſico-mathématiques. On peut mettre à leur tête l'Aſtronomie, dont l'étude, après celle de nous-mêmes, eſt la plus digne de notre application par le ſpectacle magnifique qu'elle nous préſente. Joignant l'obſervation au calcul, & les éclairant l'un par l'autre, cette ſcience détermine avec une exactitude digne d'admiration les diſtances & les mouvemens les plus compliqués des corps céleſtes ; elle aſſigne juſqu'aux forces mêmes par leſquelles ces mouvemens ſont produits ou altérés. Auſſi peut-on la regarder à juſte titre comme l'application la plus ſublime & la plus ſûre de la Géométrie & de la Méchanique réunies ; & ſes progrès comme le monument le plus inconteſtable du ſuccès auquel l'eſprit humain peut s'élever par ſes efforts.

L'uſage des connoiſſances mathématiques n'eſt pas moins grand dans l'examen des corps terreſtres qui nous environnent. Toutes les propriétés que nous obſervons dans ces corps ont entr'elles

des rapports plus ou moins sensibles pour nous : la connoissance ou la découverte de ces rapports est presque toujours le seul objet auquel il nous soit permis d'atteindre, & le seul par conséquent que nous devions nous proposer. Ce n'est donc point par des hypothèses vagues & arbitraires que nous pouvons espérer de connoître la Nature, c'est par l'étude réfléchie des phénomenes, par la comparaison que nous ferons des uns avec les autres, par l'art de réduire autant qu'il sera possible, un grand nombre de phénomenes à un seul qui puisse en être regardé comme le principe. En effet, plus on diminue le nombre des principes d'une science, plus on leur donne d'étendue; puisque l'objet d'une science étant nécessairement déterminé, les principes appliqués à cet objet seront d'autant plus féconds qu'ils seront en plus petit nombre. Cette réduction, qui les rend d'ailleurs plus faciles à saisir, constitue le véritable esprit systématique, qu'il faut bien se garder de prendre pour l'esprit de systême avec lequel il ne se rencontre pas toujours. Nous en parlerons plus au long dans la suite.

Mais à proportion que l'objet qu'on embraſſe eſt plus ou moins difficile & plus ou moins vaſte, la réduction dont nous parlons eſt plus ou moins pénible : on eſt donc auſſi plus ou moins en droit de l'exiger de ceux qui ſe livrent à l'étude de la Nature. L'Aimant, par exemple, un des corps qui a été le plus étudié, & ſur lequel on a fait des découvertes ſi ſurprenantes, a la propriété d'attirer le fer, celle de lui communiquer ſa vertu, celle de ſe tourner vers les poles du Monde, avec une variation qui eſt elle-même ſujette à des regles, & qui n'eſt pas moins étonnante que ne le ſeroit une direction plus exacte ; enfin la propriété de s'incliner en formant avec la ligne horiſontale un angle plus ou moins grand, ſelon le lieu de la terre où il eſt placé. Toutes ces propriétés ſingulieres, dépendantes de la nature de l'Aimant, tiennent vraiſemblablement à quelque propriété générale, qui en eſt l'origine, qui juſqu'ici nous eſt inconnue, & peut-être le reſtera long-tems. Au défaut d'une telle connoiſſance, & des lumieres néceſſaires ſur la cauſe phyſique des propriétés de l'Aimant, ce ſeroit ſans

doute une recherche bien digne d'un Philoſophe, que de réduire, s'il étoit poſſible, toutes ces propriétés à une ſeule, en montrant la liaiſon qu'elles ont entr'elles. Mais plus une telle découverte ſeroit utile aux progrès de la Phyſique, plus nous avons lieu de craindre qu'elle ne ſoit refuſée à nos efforts. J'en dis autant d'un grand nombre d'autres phénomenes dont l'enchaînement tient peut-être au ſyſtême général du monde.

La ſeule reſſource qui nous reſte donc dans une recherche ſi pénible, quoique ſi néceſſaire, & même ſi agréable, c'eſt d'amaſſer le plus de faits qu'il nous eſt poſſible, de les diſpoſer dans l'ordre le plus naturel, de les rappeller à un certain nombre de faits principaux dont les autres ne ſoient que des conſéquences. Si nous oſons quelquefois nous élever plus haut, que ce ſoit avec cette ſage circonſpection qui ſied ſi bien à une vûe auſſi foible que la nôtre.

Tel eſt le plan que nous devons ſuivre dans cette vaſte partie de la Phyſique, appellée Phyſique générale & expérimentale. Elle differe des Sciences Phyſico-mathématiques, en ce qu'elle

n'eſt proprement qu'un recueil raiſonné d'expériences & d'obſervations ; & au lieu que celles-ci par l'application des calculs mathématiques à l'expérience, déduiſent quelquefois d'une ſeule & unique obſervation un grand nombre de conſéquences qui tiennent de bien près par leur certitude aux vérités géométriques. Ainſi une ſeule expérience ſur la réflexion de la lumiere donne toute la Catoptrique, ou ſcience des propriétés des Miroirs ; une ſeule ſur la réfraction de la lumiere produit l'explication mathématique de l'Arc-en-ciel, la théorie des couleurs, & toute la Dioptrique, ou ſcience des propriétés des Verres concaves & convexes ; d'une ſeule obſervation ſur la preſſion des fluides, on tire toutes les lois de l'équilibre & du mouvement de ces corps ; enfin une expérience unique ſur l'accélération des corps qui tombent, fait découvrir les lois de leur chûte ſur des plans inclinés, & celles du mouvement des pendules.

Il faut avouer pourtant que les Géometres abuſent quelquefois de cette application de l'Algebre à la Phyſique. Au défaut d'expériences propres à ſer-

vir de base à leur calcul, ils se permettent des hypotheses, les plus commodes à la vérité qu'il leur est possible, mais souvent très-éloignées de ce qui est réellement dans la nature. On a voulu réduire en calcul jusqu'à l'art de guérir ; & le corps humain, cette machine si compliquée, a été traité par nos Médecins algébristes comme le seroit la machine la plus simple ou la plus facile à décomposer. C'est une chose singuliere de voir ces Auteurs résoudre d'un trait de plume des problêmes d'Hydraulique & de Statique capables d'arrêter toute leur vie les plus grands Géometres. Pour nous, plus sages ou plus timides, contentons-nous d'envisager la plupart de ces calculs & de ces suppositions vagues comme des jeux d'esprit auxquels la Nature n'est pas obligée de se soumettre ; & concluons, que la seule vraie maniere de philosopher en Physique, consiste ou dans l'application de l'analyse mathématique aux expériences, ou dans l'observation seule, éclairée par l'esprit de méthode, aidée quelquefois par des conjectures lorsqu'elles peuvent fournir des vues, mais sévérement dégagée de toute hypothese arbitraire.

Arrêtons-nous un moment ici, & jettons les yeux ſur l'eſpace que nous venons de parcourir. Nous y remarquerons deux limites, où ſe trouvent, pour ainſi dire, concentrées preſque toutes les connoiſſances certaines accordées à nos lumieres naturelles. L'une de ces limites, celle d'où nous ſommes partis, eſt l'idée de nous-mêmes, qui conduit à celle de l'Être tout-puiſſant, & de nos principaux devoirs. L'autre eſt cette partie des mathématiques qui a pour objet les propriétés générales des corps, de l'étendue & de la grandeur. Entre ces deux termes eſt un intervalle immenſe, où l'intelligence ſuprême ſemble avoir voulu ſe jouer de la curioſité humaine, tant par les nuages qu'elle y a répandus ſans nombre, que par quelques traits de lumiere qui ſemblent s'échapper de diſtance en diſtance pour nous attirer. On pourroit comparer l'Univers à certains ouvrages d'une obſcurité ſublime, dont les Auteurs en s'abaiſſant quelquefois à la portée de celui qui les lit, cherchent à lui perſuader qu'il entend tout à peu près. Heureux donc, ſi nous nous engageons dans ce labyrinthe, de ne point quitter

la véritable route ; autrement les éclairs destinés à nous y conduire, ne serviroient souvent qu'à nous en écarter davantage.

Il s'en faut bien d'ailleurs que le petit nombre de connoissances certaines sur lesquelles nous pouvons compter, & qui sont, si on peut s'exprimer de la sorte, reléguées aux deux extrémités de l'espace dont nous parlons, soit suffisant pour satisfaire à tous nos besoins. La nature de l'homme, dont l'étude est si nécessaire, est un mystere impénétrable à l'homme même, quand il n'est éclairé que par la raison seule ; & les plus grands génies à force de réflexions sur une matiere si importante, ne parviennent que trop souvent à en savoir un peu moins que le reste des hommes. On peut en dire autant de notre existence présente & future, de l'essence de l'Être auquel nous la devons, & du genre de culte qu'il exige de nous.

Rien ne nous est donc plus nécessaire qu'une Religion révélée qui nous instruise sur tant de divers objets. Destinée à servir de supplément à la connoissance naturelle, elle nous montre une

partie de ce qui nous étoit caché ; mais elle ſe borne à ce qu'il nous eſt abſolument néceſſaire de connoître ; le reſte eſt fermé pour nous & apparemment le ſera toujours. Quelques vérités à croire, un petit nombre de préceptes à pratiquer, voilà à quoi la Religion révélée ſe réduit : néanmoins à la faveur des lumieres qu'elle a communiquées au monde, le Peuple même eſt plus ferme & plus décidé ſur un grand nombre de queſtions intéreſſantes, que ne l'ont été toutes les ſectes des Philoſophes.

A l'égard des Sciences mathématiques, qui conſtituent la ſeconde des limites dont nous avons parlé, leur nature & leur nombre ne doivent point nous en impoſer. C'eſt à la ſimplicité de leur objet qu'elles ſont principalement redevables de leur certitude. Il faut même avouer que comme toutes les parties des Mathématiques n'ont pas un objet également ſimple, auſſi la certitude proprement dite, celle qui eſt fondée ſur des principes néceſſairement vrais & évidens par eux-mêmes, n'appartient ni également ni de la même maniere à toutes ces parties. Pluſieurs

d'entr'elles, appuyées sur des principes physiques, c'est-à-dire, sur des vérités d'expérience ou sur de simples hypotheses, n'ont, pour ainsi dire, qu'une certitude d'expérience ou même de pure supposition. Il n'y a, pour parler exactement, que celles qui traitent du calcul des grandeurs & des propriétés générales de l'étendue, c'est-à-dire, l'Algebre, la Géométrie & la Méchanique, qu'on puisse regarder comme marquées au sceau de l'évidence. Encore y a-t-il dans la lumiere que ces Sciences présentent à notre esprit, une espece de gradation, & pour ainsi dire de nuance à observer. Plus l'objet qu'elles embrassent est étendu, & considéré d'une maniere générale & abstraite, plus aussi leurs principes sont exempts de nuages; c'est par cette raison que la Géométrie est plus simple que la Méchanique, & l'une & l'autre moins simples que l'Algebre. Ce paradoxe n'en sera point un pour ceux qui ont étudié ces Sciences en Philosophes; les notions les plus abstraites, celles que le commun des hommes regarde comme les plus inaccessibles, sont souvent celles qui portent avec elles une

plus grande lumiere : l'obſcurité s'empare de nos idées à meſure que nous examinons dans un objet plus de propriétés ſenſibles. L'impénétrabilité, ajoutée à l'idée de l'étendue, ſemble ne nous offrir qu'un myſtere de plus ; la nature du mouvement eſt une énigme pour les Philoſophes ; le principe métaphyſique des lois de la percuſſion ne leur eſt pas moins caché ; en un mot plus ils approfondiſſent l'idée qu'ils ſe forment de la matiere & des propriétés qui la repréſentent, plus cette idée s'obſcurcit, & paroît vouloir leur échapper.

On ne peut donc s'empêcher de convenir que l'eſprit n'eſt pas ſatisfait au même degré par toutes les connoiſſances mathématiques : allons plus loin, & examinons ſans prévention à quoi ces connoiſſances ſe réduiſent. Enviſagées d'un premier coup d'œil, elles ſont ſans doute en fort grand nombre, & même en quelque ſorte inépuiſables : mais lorſqu'après les avoir accumulées, on en fait le dénombrement philoſophique, on s'apperçoit qu'on eſt en effet beaucoup moins riche qu'on ne croyoit l'être. Je ne parle point ici du

peu d'application & d'uſage qu'on peut faire de pluſieurs de ces vérités ; ce ſeroit peut-être un argument aſſez foible contr'elles : je parle de ces vérités conſidérées en elles-mêmes. Qu'eſt-ce que la plûpart de ces axiomes dont la Géométrie eſt ſi orgueilleuſe, ſi ce n'eſt l'expreſſion d'une même idée ſimple par deux ſignes ou mots différens ? Celui qui dit que deux & deux ſont quatre, a-t-il une connoiſſance de plus que celui qui ſe contenteroit de dire que deux & deux ſont deux & deux ? Les idées de tout, de partie, de plus grand & de plus petit, ne ſont-elles pas à proprement parler, la même idée ſimple & individuelle, puiſqu'on ne ſauroit avoir l'une ſans que les autres ſe préſentent toutes en même tems ? Nous devons, comme l'ont obſervé quelques Philoſophes, bien des erreurs à l'abus des mots ; c'eſt peut-être à ce même abus que nous devons les axiomes. Je ne prétends point cependant en condamner abſolument l'uſage : je veux ſeulement faire obſerver à quoi il ſe réduit ; c'eſt à nous rendre les idées ſimples plus familieres par l'habitude, & plus propres aux différens uſages auxquels nous

pouvons les appliquer. J'en dis à-peu-près autant, quoiqu'avec les restrictions convenables, des théorêmes mathématiques. Considérés sans préjugé, ils se réduisent à un assez petit nombre de vérités primitives. Qu'on examine une suite de propositions de Géométrie déduites les unes des autres, en sorte que deux propositions voisines se touchent immédiatement & sans aucun intervalle, on s'appercevra qu'elles ne sont toutes que la premiere proposition qui se défigure, pour ainsi dire, successivement & peu-à-peu dans le passage d'une conséquence à la suivante, mais qui pourtant n'a point été réellement multipliée par cet enchaînement, & n'a fait que recevoir différentes formes. C'est à-peu-près comme si on vouloit exprimer cette proposition par le moyen d'une langue qui se seroit insensiblement dénaturée, & qu'on l'exprimât successivement de diverses manieres, qui representassent les différens états par lesquels la langue a passé. Chacun de ces états se reconnoîtroit dans celui qui en seroit immédiatement voisin ; mais dans un état plus éloigné, on ne le démêleroit plus, quoiqu'il fût

toujours dépendant de ceux qui l'auroient précédé, & deſtiné à tranſmettre les mêmes idées. On peut donc regarder l'enchaînement de pluſieurs vérités géométriques, comme des traductions plus ou moins différentes & plus ou moins compliquées de la même propoſition, & ſouvent de la même hypotheſe. Ces traductions ſont au reſte fort avantageuſes par les divers uſages qu'elles nous mettent à portée de faire du théorême qu'elles expriment; uſages plus ou moins eſtimables à proportion de leur importance & de leur étendue. Mais en convenant du mérite réel de la traduction mathématique d'une propoſition, il faut reconnoître auſſi que ce mérite réſide originairement dans la propoſition même. C'eſt ce qui doit nous faire ſentir combien nous ſommes redevables aux génies inventeurs, qui en découvrant quelqu'une de ces vérités fondamentales, ſource, & pour ainſi dire, original d'un grand nombre d'autres, ont réellement enrichi la Géométrie, & étendu ſon domaine.

Il en eſt de même des vérités phyſiques & des propriétés des corps dont nous appercevons la liaiſon. Toutes ces propriétés

propriétés bien rapprochées ne nous offrent, à proprement parler, qu'une connoiſſance ſimple & unique. Si d'autres en plus grand nombre ſont détachées pour nous, & forment des vérités différentes, c'eſt à la foibleſſe de nos lumieres que nous devons ce triſte avantage; & l'on peut dire que notre abondance à cet égard eſt l'effet de notre indigence même. Les corps électriques dans leſquels on a découvert tant de propriétés ſingulieres, mais qui ne paroiſſent pas tenir l'une à l'autre, ſont peut-être en un ſens les corps les moins connus, parce qu'ils paroiſſent l'être davantage. Cette vertu qu'ils acquierent étant frottés, d'attirer de petits corpuſcules, & celle de produire dans les animaux une commotion violente, ſont deux choſes pour nous; c'en ſeroit une ſeule ſi nous pouvions remonter à la premiere cauſe. L'Univers, pour qui ſauroit l'embraſſer d'un ſeul point de vue, ne ſeroit, s'il eſt permis de le dire, qu'un fait unique & une grande vérité.

Les différentes connoiſſances, tant utiles qu'agréables, dont nous avons parlé juſqu'ici, & dont nos beſoins ont été la premiere origine, ne ſont pas les

ſeules que l'on ait dû cultiver. Il en eſt d'autres qui y ſont relatives, & auxquelles par cette raiſon les hommes ſe ſont appliqués dans le même tems qu'ils ſe livroient aux premieres. Auſſi nous aurions en même tems parlé de toutes, ſi nous n'avions cru plus à propos & plus conforme à l'ordre philoſophique de ce Diſcours, d'enviſager d'abord ſans interruption l'étude générale que les hommes ont faite des corps, parce que cette étude eſt celle par laquelle ils ont commencé, quoique d'autres s'y ſoient bientôt jointes. Voici à-peu-près dans quel ordre ces dernieres ont dû ſe ſuccéder.

L'avantage que les hommes ont trouvé à étendre la ſphere de leurs idées, ſoit par leurs propres efforts, ſoit par le ſecours de leurs ſemblables, leur a fait penſer qu'il ſeroit utile de réduire en art la maniere même d'acquérir des connoiſſances, & celle de ſe communiquer réciproquement leurs propres penſées; cet art a donc été trouvé, & nommé Logique. Il enſeigne à ranger les idées dans l'ordre le plus naturel, à en former la chaîne la plus immédiate, à décompoſer celles qui en renferment

un trop grand nombre de ſimples, à les envifager par toutes leurs faces, enfin à les préſenter aux autres ſous une forme qui les leur rende faciles à ſaiſir. C'eſt en cela que conſiſte cette ſcience du raiſonnement qu'on regarde avec raiſon comme la clé de toutes nos connoiſſances. Cependant il ne faut pas croire qu'elle tienne le premier rang dans l'ordre de l'invention. L'art de raiſonner eſt un préſent que la Nature fait d'elle-même aux bons eſprits ; & on peut dire que les livres qui en traitent ne ſont guere utiles qu'à celui qui ſe peut paſſer d'eux. On a fait un grand nombre de raiſonnemens juſtes, longtems avant que la Logique réduite en principes apprît à démêler les mauvais, ou même à les pallier quelquefois par une forme ſubtile & trompeuſe.

Cet art ſi précieux de mettre dans les idées l'enchaînement convenable, & de faciliter en conſéquence le paſſage des unes aux autres, fournit en quelque maniere le moyen de rapprocher juſqu'à un certain point les hommes qui paroiſſent différer le plus. En effet, toutes nos connoiſſances ſe réduiſent primitivement à des ſenſations, qui ſont

à-peu-près les mêmes dans tous les hommes; & l'art de combiner & de rapprocher des idées directes, n'ajoute proprement à ces mêmes idées, qu'un arrangement plus ou moins exact, & une énumération qui peut être rendue plus ou moins sensible aux autres. L'homme qui combine aisément des idées, ne differe guere de celui qui les combine avec peine, que comme celui qui juge tout d'un coup d'un tableau en l'envisageant, differe de celui qui a besoin pour l'apprécier qu'on lui en fasse observer successivement toutes les parties: l'un & l'autre en jettant un premier coup d'œil ont eu les mêmes sensations, mais elles n'ont fait, pour ainsi dire, que glisser sur le second; & il n'eût fallu que l'arrêter & le fixer plus long-tems sur chacune, pour l'amener au même point où l'autre s'est trouvé tout d'un coup. Par ce moyen les idées réfléchies du premier seroient devenues aussi à portée du second, que des idées directes. Ainsi il est peut-être vrai de dire qu'il n'y a presque point de science ou d'art dont on ne pût à la rigueur, & avec une bonne Logique, instruire l'esprit le plus borné; parce qu'il y en a peu dont les pro-

poſitions ou les regles ne puiſſent être réduites à des notions ſimples, & diſpoſées entr'elles dans un ordre ſi immédiat, que la chaîne ne ſe trouve nulle part interrompue. La lenteur plus ou moins grande des opérations de l'eſprit exige plus ou moins cette chaîne, & l'avantage des plus grands génies ſe réduit à en avoir moins beſoin que les autres, ou plutôt à la former rapidement & preſque ſans s'en appercevoir.

La ſcience de la communication des idées ne ſe borne pas à mettre de l'ordre dans les idées même, elle doit apprendre encore à exprimer chaque idée de la maniere la plus nette qu'il eſt poſſible, & par conſéquent à perfectionner les ſignes qui ſont deſtinés à la rendre : c'eſt auſſi ce que les hommes ont fait peu à peu. Les langues, nées avec les ſociétés, n'ont ſans doute été d'abord qu'une collection aſſez biſarre de ſignes de toute eſpece, & les corps naturels qui tombent ſous nos ſens, ont été en conſéquence les premiers objets qu'on ait déſignés par des noms. Mais autant qu'il eſt permis d'en juger, les langues dans cette premiere formation, deſtinée à l'uſage le plus preſſant, ont

dû être fort imparfaites, peu abondantes, & assujetties à bien peu de principes certains; & les Arts ou les Sciences absolument nécessaires pouvoient avoir fait beaucoup de progrès, lorsque les regles de la diction & du style étoient encore à naître. La communication des idées ne souffroit pourtant guere de ce défaut de regles, & même de la disette des mots; ou plutôt elle n'en souffroit qu'autant qu'il étoit nécessaire pour obliger chaque homme à augmenter ses propres connoissances par un travail opiniâtre, sans trop se reposer sur les autres. Une communication trop facile peut tenir quelquefois l'ame engourdie, & nuire aux efforts dont elle seroit capable. Qu'on jette les yeux sur les prodiges des aveugles-nés, & des sourds & muets de naissance; on verra ce que peuvent produire les ressorts de l'esprit, pour peu qu'ils soient vifs & mis en action par des difficultés qu'il faut vaincre.

Cependant la facilité de rendre & de recevoir des idées par un commerce mutuel, ayant aussi de son côté des avantages incontestables, il n'est pas surprenant que les hommes aient cherché de

plus en plus à augmenter cette facilité. Pour cela, ils ont commencé par réduire les ſignes aux mots, parce qu'ils ſont, pour ainſi dire, les ſymboles qu'on a le plus aiſément ſous la main. De plus, l'ordre de la génération des mots a ſuivi l'ordre des opérations de l'eſprit : après les individus, on a nommé les qualités ſenſibles, qui, ſans exiſter par elles-mêmes, exiſtent dans ces individus, & ſont communes à pluſieurs : peu-à-peu l'on eſt enfin venu à ces termes abſtraits, dont les uns ſervent à lier enſemble les idées, d'autres à déſigner les propriétés générales des corps, d'autres à exprimer des notions purement ſpirituelles. Tous ces termes que les enfans ſont ſi long-tems à apprendre, ont coûté ſans doute encore plus de tems à trouver. Enfin réduiſant l'uſage des mots en préceptes, on a formé la Grammaire, qu'on peut regarder comme une des branches de la Logique. Eclairée par une Métaphyſique fine & déliée, elle démêle les nuances des idées, apprend à diſtinguer ces nuances par des ſignes différens, donne des regles pour faire de ces ſignes l'uſage le plus avantageux, découvre ſou-

vent par cet esprit philosophique qui remonte à la source de tout, les raisons du choix bisarre en apparence qui fait préférer un signe à un autre, & ne laisse enfin à ce caprice national qu'on appelle usage, que ce qu'elle ne peut absolument lui ôter.

Les hommes en se communiquant leurs idées, cherchent aussi à se communiquer leurs passions. C'est par l'Eloquence qu'ils y parviennent. Faite pour parler au sentiment, comme la Logique & la Grammaire parlent à l'esprit, elle impose silence à la raison même; & les prodiges qu'elle opere souvent entre les mains d'un seul sur toute une Nation, sont peut-être le témoignage le plus éclatant de la supériorité d'un homme sur un autre. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ait cru suppléer par des regles à un talent si rare. C'est à-peu-près comme si on eût voulu réduire le génie en préceptes. Celui qui a prétendu le premier qu'on devoit les Orateurs à l'art, ou n'étoit pas du nombre, ou étoit bien ingrat envers la nature. Elle seule peut créer un homme éloquent; les hommes sont le premier livre qu'il doive étudier pour

réussir, les grands modeles sont le second; & tout ce que ces Ecrivains illustres nous ont laissé de philosophique & de réfléchi sur le talent de l'Orateur, ne prouve que la difficulté de leur ressembler. Trop éclairés pour prétendre ouvrir la carriere, ils ne vouloient sans doute qu'en marquer les écueils. A l'égard de ces puérilités pédantesques qu'on a honorées du nom de Rhétorique, ou plutôt qui n'ont servi qu'à rendre ce nom ridicule, & qui sont à l'Art oratoire ce que la Scholastique est à la vraie Philosophie, elles ne sont propres qu'à donner de l'Eloquence l'idée la plus fausse & la plus barbare. Cependant, quoiqu'on commence assez universellement à en reconnoître l'abus, la possession où elles sont depuis long-tems de former une branche distinguée de la connoissance humaine, ne permet pas encore de les en bannir: pour l'honneur de notre discernement, le tems en viendra peut-être un jour.

Ce n'est pas assez pour nous de vivre avec nos contemporains, & de les dominer. Animés par la curiosité & par l'amour propre, & cherchant par une avidité naturelle à embrasser à la fois

le passé, le présent, & l'avenir, nous désirons en même tems, & de vivre avec ceux qui nous suivront, & d'avoir vécu avec ceux qui nous ont précédés. De-là l'origine & l'étude de l'Histoire, qui nous unissant aux siecles passés par le spectacle de leurs vices & de leurs vertus, de leurs connoissances & de leurs erreurs, transmet les nôtres aux siecles futurs. C'est-là qu'on apprend à n'estimer les hommes que par le bien qu'ils font, & non par l'appareil imposant qui les environne : les Souverains, ces hommes assez malheureux pour que tout conspire à leur cacher la vérité, peuvent eux-mêmes se juger d'avance à ce tribunal integre & terrible ; le témoignage que rend l'Histoire à ceux de leurs prédécesseurs qui leur ressemblent, est l'image de ce que la postérité dira d'eux.

La Chronologie & la Géographie sont les deux rejettons & les deux soutiens de la science dont nous parlons : l'une place les hommes dans le tems ; l'autre les distribue sur notre globe. Toutes deux tirent un grand secours de l'histoire de la Terre & de celle des Cieux ; c'est-à-dire des faits histori-

ques, & des obſervations céleſtes; & s'il étoit permis d'emprunter ici le langage des Poëtes, on pourroit dire que la ſcience des tems & celle des lieux, ſont filles de l'Aſtronomie & de l'Hiſtoire.

Un des principaux fruits de l'étude des Empires & de leurs révolutions, eſt d'examiner comment les hommes, ſéparés pour ainſi dire en pluſieurs grandes familles, ont formé diverſes ſociétés; comment ces différentes ſociétés ont donné naiſſance aux différentes eſpeces de gouvernemens: comment elles ont cherché à ſe diſtinguer les unes des autres, tant par les lois qu'elles ſe ſont données, que par les ſignes particuliers que chacune a imaginés pour que ſes membres communiquaſſent plus facilement entr'eux. Telle eſt la ſource de cette diverſité de langues & de lois, qui eſt devenue pour notre malheur un objet conſidérable d'étude. Telle eſt encore l'origine de la Politique, eſpece de morale d'un genre particulier & ſupérieur, à laquelle les principes de la morale ordinaire ne peuvent quelquefois s'accommoder qu'avec beaucoup de fineſſe, & qui pénétrant dans

les ressorts principaux du gouvernement des Etats, démêle ce qui peut les conserver, les affoiblir ou les détruire. Etude peut-être la plus difficile de toutes, par les connoissances qu'elle exige qu'on ait sur les peuples & sur les hommes, & par l'étendue & la variété des talens qu'elle suppose; sur-tout quand le Politique ne veut point oublier que la loi naturelle, antérieure à toutes les conventions particulieres, est aussi la premiere loi des Peuples, & que pour être homme d'Etat, on ne doit point cesser d'être homme.

Voilà les branches principales de cette partie de la connoissance humaine, qui consiste ou dans les idées directes que nous avons reçues par les sens, ou dans la combinaison & la comparaison de ces idées; combinaison qu'en général on appelle *Philosophie*. Ces branches se subdivisent en une infinité d'autres dont l'énumération seroit immense, & appartient plus à l'*Encyclopédie* même qu'à sa Préface.

La premiere opération de la réflexion consistant à rapprocher & à unir les notions directes, nous avons dû commencer dans ce Discours par envisager

la réflexion de ce côté-là, & parcourir les différentes ſciences qui en réſultent. Mais les notions formées par la combinaiſon des idées primitives, ne ſont pas les ſeules dont notre eſprit ſoit capable. Il eſt une autre eſpece de connoiſſances réfléchies, dont nous devons maintenant parler. Elles conſiſtent dans les idées que nous nous formons à nous-mêmes, en imaginant & en compoſant des êtres ſemblables à ceux qui ſont l'objet de nos idées directes. C'eſt ce qu'on appelle l'imitation de la Nature, ſi connue & ſi recommandée par les anciens. Comme les idées directes qui nous frappent le plus vivement, ſont celles dont nous conſervons le plus aiſément le ſouvenir, ce ſont auſſi celles que nous cherchons le plus à réveiller en nous par l'imitation de leurs objets. Si les objets agréables nous frappent plus étant réels que ſimplement repréſentés, ce qu'ils perdent d'agrément en ce dernier cas eſt en quelque maniere compenſé par celui qui réſulte du plaiſir de l'imitation. A l'égard des objets qui n'exciteroient, étant réels, que des ſentimens triſtes ou tumultueux, leur imitation eſt plus

agréable que les objets mêmes, parce qu'elle nous place à cette juste distance, où nous éprouvons le plaisir de l'émotion sans en ressentir le désordre. C'est dans cette imitation des objets capables d'exciter en nous des sentimens vifs ou agréables, de quelque nature qu'ils soient, que consiste en général l'imitation de la belle Nature, sur laquelle tant d'Auteurs ont écrit sans en donner d'idée nette; soit parce que la belle Nature ne se démêle que par un sentiment exquis, soit aussi parce que dans cette matiere les limites qui distinguent l'arbitraire du vrai ne sont pas encore bien fixées, & laissent quelque espace libre à l'opinion.

A la tête des connoissances qui consistent dans l'imitation, doivent être placées la Peinture & la Sculpture, parce que ce sont celles de toutes où l'imitation approche le plus des objets qu'elle représente, & parle le plus directement aux sens. On peut y joindre cet art, né de la nécessité & perfectionné par le luxe, l'Architecture, qui s'étant élevée par degrés des chaumieres aux palais, n'est aux yeux du Philosophe, si on peut parler ainsi, que le

masque embelli d'un de nos plus grands besoins. L'imitation de la belle Nature y est moins frappante & plus resserrée que dans les deux autres Arts dont nous venons de parler ; ceux-ci expriment indifféremment & sans restriction toutes les parties de la belle Nature, & la représentent telle qu'elle est, uniforme ou variée ; l'Architecture au contraire se borne à imiter par l'assemblage & l'union des différens corps qu'elle emploie, l'arrangement symétrique que la nature observe plus ou moins sensiblement dans chaque individu, & qui contraste si bien avec la belle variété du tout ensemble.

La Poésie qui vient après la Peinture & la Sculpture, & qui n'emploie pour l'imitation que les mots disposés suivant une harmonie agréable à l'oreille, parle plutôt à l'imagination qu'aux sens ; elle lui représente d'une maniere vive & touchante les objets qui composent cet Univers, & semble plutôt les créer que les peindre, par la chaleur, le mouvement, & la vie qu'elle sait leur donner. Enfin la Musique, qui parle à la fois à l'imagination & aux sens, tient le dernier rang dans l'ordre de l'imita-

tion ; non que son imitation soit moins parfaite dans les objets qu'elle se propose de représenter, mais parce qu'elle semble bornée jusqu'ici à un plus petit nombre d'images ; ce qu'on doit moins attribuer à sa nature, qu'à trop peu d'invention & de ressources dans la plupart de ceux qui la cultivent. Il ne sera pas inutile de faire sur cela quelques réflexions. La Musique, qui dans son origine n'étoit peut-être destinée à représenter que du bruit, est devenue peu-à-peu une espece de discours ou même de langue, par laquelle on exprime les différens sentimens de l'ame, ou plutôt ses différentes passions : mais pourquoi réduire cette expression aux passions seules, & ne pas l'étendre, autant qu'il est possible, jusqu'aux sensations même ? Quoique les perceptions que nous recevons par divers organes different entr'elles autant que leurs objets, on peut néanmoins les comparer sous un autre point de vue qui leur est commun, c'est-à-dire, par la situation de plaisir ou de trouble où elles mettent notre ame. Un objet effrayant, un bruit terrible, produisent chacun en nous une émotion par laquelle nous pouvons

jufqu'à un certain point les rapprocher, & que nous défignons fouvent dans l'un & l'autre cas, ou par le même nom, ou par des noms fynonymes. Je ne vois donc point pourquoi un Muficien qui auroit à peindre un objet effrayant, ne pourroit pas y réuffir en cherchant dans la Nature l'efpece de bruit qui peut produire en nous l'émotion la plus femblable à celle que cet objet y excite. J'en dis autant des fenfations agréables. Penfer autrement, ce feroit vouloir refferrer les bornes de l'art & de nos plaifirs. J'avoue que la peinture dont il s'agit, exige une étude fine & approfondie des nuances qui diftinguent nos fenfations ; mais auffi ne faut-il pas efpérer que ces nuances foient démêlées par un talent ordinaire. Saifies par l'homme de génie, fenties par l'homme de goût, apperçues par l'homme d'efprit, elles font perdues pour la multitude. Toute Mufique qui ne peint rien, n'eft que du bruit ; & fans l'habitude qui dénature tout, elle ne feroit guere plus de plaifir qu'une fuite de mots harmonieux & fonores dénués d'ordre & de liaifon. Il eft vrai qu'un Muficien attentif à tout peindre, nous préfenteroit

dans plusieurs circonstances des tableaux d'harmonie qui ne seroient point faits pour des sens vulgaires; mais tout ce qu'on en doit conclure, c'est qu'après avoir fait un art d'apprendre la Musique, on devroit bien en faire un de l'écouter.

Nous terminerons ici l'énumération de nos principales connoissances. Si on les envisage maintenant toutes ensemble, & qu'on cherche les points de vue généraux qui peuvent servir à les discerner, on trouve que les unes purement pratiques ont pour but l'exécution de quelque chose; que d'autres simplement spéculatives se bornent à l'examen de leur objet, & à la contemplation de ses propriétés; qu'enfin d'autres tirent de l'étude spéculative de leur objet l'usage qu'on en peut faire dans la pratique. La spéculation & la pratique constituent la principale différence qui distingue les *Sciences* d'avec les *Arts*; & c'est à peu près en suivant cette notion, qu'on a donné l'un ou l'autre nom à chacune de nos connoissances. Il faut cependant avouer que nos idées ne sont pas encore bien fixées sur ce sujet. On ne sait souvent quel nom donner à la

plupart des connoiſſances où la ſpéculation ſe réunit à la pratique ; & l'on diſpute, par exemple, tous les jours dans les écoles, ſi la Logique eſt un art ou une ſcience : le problême ſeroit bientôt réſolu, en répondant qu'elle eſt à la fois l'un & l'autre. Qu'on s'épargneroit de queſtions & de peines ſi on déterminoit enfin la ſignification des mots d'une maniere nette & préciſe !

On peut en général donner le nom d'*Art* à tout ſyſtême de connoiſſances qu'il eſt permis de réduire à des regles poſitives, invariables & indépendantes du caprice ou de l'opinion ; & il ſeroit permis de dire en ce ſens, que pluſieurs de nos ſciences ſont des arts, étant enviſagées par leur côté pratique. Mais comme il y a des regles pour les opérations de l'eſprit ou de l'ame, il y en a auſſi pour celles du corps ; c'eſt-à-dire, pour celles qui bornées aux corps extérieurs, n'ont beſoin que de la main ſeule pour être exécutées. De-là la diſtinction des Arts en libéraux & en méchaniques, & la ſupériorité qu'on accorde aux premiers ſur les ſeconds. Cette ſupériorité eſt ſans doute injuſte à pluſieurs égards. Néanmoins parmi

les préjugés, tout ridicules qu'ils peuvent être, il n'en est point qui n'ait sa raison, ou pour parler plus exactement, son origine; & la Philosophie souvent impuissante pour corriger les abus, peut au moins en démêler la source. La force du corps ayant été le premier principe qui a rendu inutile le droit que tous les hommes avoient d'être égaux, les plus foibles, dont le nombre est toujours le plus grand, se sont joints ensemble pour la réprimer. Ils ont donc établi par le secours des lois & des différentes sortes de gouvernemens, une égalité de convention dont la force a cessé d'être le principe. Cette derniere inégalité étant bien affermie, les hommes en se réunissant avec raison pour la conserver, n'ont pas laissé de réclamer secrétement contre elle par ce desir de supériorité que rien n'a pu détruire en eux. Ils ont donc cherché une sorte de dédommagement dans une inégalité moins arbitraire; & la force corporelle, enchaînée par les lois, ne pouvant plus offrir aucun moyen de supériorité, ils ont été réduits à chercher dans la différence des esprits un principe d'inégalité aussi naturel, plus paisible, & plus utile à la

ſociété. Ainſi la partie la plus noble de notre être s'eſt en quelque maniere vengée des premiers avantages que la partie la plus vile avoit uſurpés ; & les talens de l'eſprit ont été généralement reconnus pour ſupérieurs à ceux du corps. Les Arts méchaniques dépendans d'une opération manuelle, & aſſervis, qu'on me permette ce terme, à une eſpece de routine, ont été abandonnés à ceux d'entre les hommes que les préjugés ont placés dans la claſſe la plus inférieure. L'indigence qui a forcé ces hommes à s'appliquer à un pareil travail, plus ſouvent que le goût & le génie ne les y ont entraînés, eſt devenue enſuite une raiſon pour les mépriſer ; tant elle nuit à tout ce qui l'accompagne. A l'égard des opérations libres de l'eſprit, elles ont été le partage de ceux qui ſe ſont crus ſur ce point les plus favoriſés de la Nature. Cependant l'avantage que les Arts libéraux ont ſur les Arts méchaniques, par le travail que les premiers exigent de l'eſprit, & par la difficulté d'y exceller, eſt ſuffiſamment compenſé par l'utilité bien ſupérieure que les derniers nous procurent pour la plupart. C'eſt cette utilité même qui

a forcé de les réduire à des opérations purement machinales, pour en faciliter la pratique à un plus grand nombre d'hommes. Mais la société en respectant avec justice les grands génies qui l'éclairent, ne doit point avilir les mains qui la servent. La découverte de la Boussole n'est pas moins avantageuse au genre humain, que ne le seroit à la Physique l'explication des propriétés de cette aiguille. Enfin, à considérer en lui-même le principe de la distinction dont nous parlons, combien de Savans prétendus dont la science n'est proprement qu'un art méchanique? & quelle différence réelle y a-t-il entre une tête remplie de faits sans ordre, sans usage & sans liaison, & l'instinct d'un Artisan réduit à l'exécution machinale?

Le mépris qu'on a pour les Arts méchaniques semble avoir influé jusqu'à un certain point sur leurs inventeurs même. Les noms de ces bienfaiteurs du genre humain sont presque tous inconnus, tandis que l'histoire de ses destructeurs, c'est-à-dire, des conquérans, n'est ignorée de personne. Cependant c'est peut-être chez les Artisans qu'il faut aller chercher les preuves les plus

admirables de la ſagacité de l'eſprit, de ſa patience & de ſes reſſources. J'avoue que la plupart des Arts n'ont été inventés que peu à peu ; & qu'il a fallu une aſſez longue ſuite de ſiecles pour porter les montres, par exemple, au point de perfection où nous les voyons. Mais n'en eſt-il pas de même des Sciences? Combien de découvertes qui ont immortaliſé leurs auteurs, avoient été préparées par les travaux des ſiecles précédens, ſouvent même amenées à leur maturité, au point de ne demander plus qu'un pas à faire? Et pour ne point ſortir de l'Horlogerie, pourquoi ceux à qui nous devons la fuſée des montres, l'échappement & la répétition, ne ſont-ils pas auſſi eſtimés que ceux qui ont travaillé ſucceſſivement à perfectionner l'Algebre? D'ailleurs, ſi j'en crois quelques Philoſophes que le mépris de la multitude pour les Arts n'a point empêché de les étudier, il eſt certaines machines ſi compliquées, & dont toutes les parties dépendent tellement l'une de l'autre, qu'il eſt difficile que l'invention en ſoit dûe à plus d'un ſeul homme. Ce génie rare dont le nom eſt enſeveli dans l'oubli,

n'eût-il pas été bien digne d'être placé à côté du petit nombre d'esprits créateurs, qui nous ont ouvert dans les Sciences des routes nouvelles?

Parmi les Arts libéraux qu'on a réduits à des principes, ceux qui se proposent l'imitation de la Nature, ont été appellés beaux Arts, parce qu'ils ont principalement l'agrément pour objet. Mais ce n'est pas la seule chose qui les distingue des Arts libéraux plus nécessaires ou plus utiles, comme la Grammaire, la Logique & la Morale. Ces derniers ont des regles fixes & arrêtées, que tout homme peut transmettre à un autre : au lieu que la pratique des beaux Arts consiste principalement dans une invention qui ne prend guere ses lois que du génie; les regles qu'on a écrites sur ces Arts n'en sont proprement que la partie méchanique; elles produisent à peu près l'effet du Télescope, elles n'aident que ceux qui voient.

Il résulte de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que les différentes manieres dont notre esprit opere sur les objets, & les différens usages qu'il tire de ces objets même, sont le premier moyen qui

qui se présente à nous pour discerner en général nos connoissances les unes des autres. Tout s'y rapporte à nos besoins, soit de nécessité absolue, soit de convenance & d'agrément, soit même d'usage & de caprice. Plus les besoins sont éloignés ou difficiles à satisfaire, plus les connoissances destinées à cette fin sont lentes à paroître. Quels progrès la Médecine n'auroit-elle pas faits aux dépens des Sciences de pure spéculation, si elle étoit aussi certaine que la Géométrie? Mais il est encore d'autres caracteres très-marqués dans la maniere dont nos connoissances nous affectent, & dans les différens jugemens que notre ame porte de ses idées. Ces jugemens sont désignés par les mots d'évidence, de certitude, de probabilité, de sentiment & de goût.

L'évidence appartient proprement aux idées dont l'esprit apperçoit la liaison tout d'un coup; la certitude à celles dont la liaison ne peut être connue que par le secours d'un certain nombre d'idées intermédiaires, ou, ce qui est la même chose, aux propositions dont l'identité avec un principe évident par lui-même, ne peut être découverte que

par un circuit plus ou moins long; d'où il s'enſuit que ſelon la nature des eſprits, ce qui eſt évident pour l'un peut quelquefois n'être que certain pour un autre. On pourroit encore dire, en prenant les mots d'évidence & de certitude dans un autre ſens, que la premiere eſt le réſultat des opérations ſeules de l'eſprit, & ſe rapporte aux opérations métaphyſiques & mathématiques; & que la ſeconde eſt plus propre aux objets phyſiques, dont la connoiſſance eſt le fruit du rapport conſtant & invariable de nos ſens. La probabilité a principalement lieu pour les faits hiſtoriques, & en général pour tous les événemens paſſés, préſens & à venir, que nous attribuons à une ſorte de haſard, parce que nous n'en démêlons pas les cauſes. La partie de cette connoiſſance qui a pour objet le préſent & le paſſé, quoiqu'elle ne ſoit fondée que ſur le ſimple témoignage, produit ſouvent en nous une perſuaſion auſſi forte que celle qui naît des axiomes. Le ſentiment eſt de deux ſortes. L'un deſtiné aux vérités de morale, s'appelle conſcience; c'eſt une ſuite de la loi naturelle & de l'idée que nous avons du bien & du

mal, & on pourroit le nommer évidence du cœur, parce que tout différent qu'il eſt de l'évidence de l'eſprit attachée aux vérités ſpéculatives, il nous ſubjugue avec le même empire. L'autre eſpece de ſentiment eſt particuliérement affecté à l'imitation de la belle Nature, & à ce qu'on appelle beautés d'expreſſion. Il ſaiſit avec tranſport les beautés ſublimes & frappantes, démêle avec fineſſe les beautés cachées, & proſcrit ce qui n'en a que l'apparence. Souvent même il prononce des arrêts ſéveres ſans ſe donner la peine d'en détailler les motifs, parce que ces motifs dépendent d'une foule d'idées difficiles à développer ſur le champ, & plus encore à tranſmettre aux autres. C'eſt à cette eſpece de ſentiment que nous devons le goût & le génie, diſtingués l'un de l'autre en ce que le génie eſt le ſentiment qui crée, & le goût, le ſentiment qui juge.

Après le détail où nous ſommes entrés ſur les différentes parties de nos connoiſſances, & ſur les caracteres qui les diſtinguent, il ne nous reſte plus qu'à former un Arbre généalogique ou encyclopédique qui les raſſemble ſous

un même point de vue, & qui serve à marquer leur origine & les liaisons qu'elles ont entr'elles. Nous expliquerons dans un moment l'usage que nous prétendons faire de cet Arbre. Mais l'exécution n'en est pas sans difficulté. Quoique l'histoire philosophique que nous venons de donner de l'origine de nos idées, soit fort utile pour faciliter un pareil travail, il ne faut pas croire que l'Arbre encyclopédique doive ni puisse même être servilement assujetti à cette histoire. Le systême général des Sciences & des Arts est une espece de labyrinthe, de chemin tortueux, où l'esprit s'engage sans trop connoître la route qu'il doit tenir. Pressé par ses besoins & par ceux du corps auquel il est uni, il étudie d'abord les premiers objets qui se présentent à lui; pénetre le plus avant qu'il peut dans la connoissance de ces objets; rencontre bientôt des difficultés qui l'arrêtent, & soit par l'espérance ou même par le désespoir de les vaincre, se jette dans une nouvelle route; revient ensuite sur ses pas; franchit quelquefois les premieres barrieres pour en rencontrer de nouvelles; & passant rapidement d'un

objet à un autre, fait ſur chacun de ces objets à différens intervalles & comme par ſecouſſes, une ſuite d'opérations dont la diſcontinuité eſt un effet néceſſaire de la génération même de ſes idées. Mais ce déſordre, tout philoſophique qu'il eſt de la part de l'eſprit, défigureroit, ou plutôt anéantiroit entiérement un Arbre encyclopédique dans lequel on voudroit le repréſenter.

D'ailleurs, comme nous l'avons déjà fait ſentir au ſujet de la Logique, la plupart des Sciences qu'on regarde comme renfermant les principes de toutes les autres, & qui doivent par cette raiſon occuper les premieres places dans l'ordre encyclopédique, n'obſervent pas le même rang dans l'ordre généalogique des idées; parce qu'elles n'ont pas été inventées les premieres. En effet, notre étude primitive a dû être celle des individus; ce n'eſt qu'après avoir conſidéré leurs propriétés particulieres & palpables, que nous avons, par abſtraction de notre eſprit, enviſagé leurs propriétés générales & communes, & formé la Métaphyſique & la Géométrie; ce n'eſt qu'après un long uſage des premiers ſignes, que

nous avons perfectionné l'art de ces fignes au point d'en faire une Science; ce n'eft enfin qu'après une longue fuite d'opérations fur les objets de nos idées, que nous avons par la réflexion donné des regles à ces opérations même.

Enfin le fyftême de nos connoiffances eft compofé de différentes branches, dont plufieurs ont un même point de réunion; & comme en partant de ce point, il n'eft pas poffible de s'engager à la fois dans toutes les routes, c'eft la nature des différens efprits qui détermine le choix. Auffi eft-il affez rare qu'un même efprit en parcoure à la fois un grand nombre. Dans l'étude de la Nature les hommes fe font d'abord appliqués tous, comme de concert, à fatisfaire les befoins les plus preffans; mais quand ils en font venus aux connoiffances moins abfolument néceffaires, ils ont dû fe les partager, & y avancer chacun de fon côté à peu près d'un pas égal. Ainfi plufieurs Sciences ont été, pour ainfi dire, contemporaines; mais dans l'ordre hiftorique des progrès de l'efprit, on ne peut les embraffer que fucceffivement.

Il n'en eft pas de même de l'ordre

encyclopédique de nos connoiſſances. Ce dernier conſiſte à les raſſembler dans le plus petit eſpace poſſible, & à placer, pour ainſi dire, le Philoſophe au deſſus de ce vaſte labyrinthe dans un point de vue fort élevé d'où il puiſſe appercevoir à la fois les Sciences & les Arts principaux ; voir d'un coup d'œil les objets de ſes ſpéculations, & les opérations qu'il peut faire ſur ces objets ; diſtinguer les branches générales des connoiſſances humaines, les points qui les ſéparent ou qui les uniſſent ; & entrevoir même quelquefois les routes ſecretes qui les rapprochent. C'eſt une eſpece de Mappemonde qui doit montrer les principaux pays, leur poſition & leur dépendance mutuelle, le chemin en ligne droite qu'il y a de l'un à l'autre ; chemin ſouvent coupé par mille obſtacles, qui ne peuvent être connus dans chaque pays que des habitans ou des voyageurs, & qui ne ſauroient être montrés que dans des Cartes particulieres fort détaillées. Ces Cartes particulieres ſeront les différens articles de l'Encyclopédie, & l'Arbre ou Syſtême figuré en ſera la Mappemonde.

Mais comme dans les Cartes géné-

rales du Globe que nous habitons, les objets sont plus ou moins rapprochés, & présentent un coup d'œil différent selon le point de vue où l'œil est placé par le Géographe qui construit la Carte, de même la forme de l'Arbre encyclopédique dépendra du point de vue où l'on se mettra pour envisager l'univers littéraire. On peut donc imaginer autant de systêmes différens de la connoissance humaine, que de Mappemondes de différentes projections ; & chacun de ces systêmes pourra même avoir, à l'exclusion des autres, quelqu'avantage particulier. Il n'est guere de Savans qui ne placent volontiers au centre de toutes les Sciences celle dont ils s'occupent, à peu près comme les premiers hommes se plaçoient au centre du monde, persuadés que l'univers étoit fait pour eux. La prétention de plusieurs de ces Savans, envisagée d'un œil philosophique, trouveroit peut-être, même hors de l'amour propre, d'assez bonnes raisons pour se justifier.

Quoi qu'il en soit, celui de tous les Arbres encyclopédiques qui offriroit le plus grand nombre de liaisons & de rapports entre les Sciences, mériteroit

ſans doute d'être préféré. Mais peut-on ſe flatter de le ſaiſir ? La Nature, nous ne ſaurions trop le répéter, n'eſt compoſée que d'individus qui ſont l'objet primitif de nos ſenſations & de nos perceptions directes. Nous remarquons à la vérité dans ces individus, des propriétés communes par leſquelles nous les comparons, & des propriétés diſſemblables par leſquelles nous les diſcernons ; & ces propriétés déſignées par des noms abſtraits, nous ont conduits à former différentes claſſes où ces objets ont été placés. Mais ſouvent tel objet qui par une ou pluſieurs de ſes propriétés a été placé dans une claſſe, tient à une autre claſſe par d'autres propriétés, & auroit pu tout auſſi-bien y avoir ſa place. Il reſte donc néceſſairement de l'arbitraire dans la diviſion générale. L'arrangement le plus naturel ſeroit celui où les objets ſe ſuccéderoient par les nuances inſenſibles qui ſervent tout à la fois à les ſéparer & à les unir. Mais le petit nombre d'êtres qui nous ſont connus, ne nous permet pas de marquer ces nuances. L'Univers n'eſt qu'un vaſte Océan, ſur la ſurface duquel nous appercevons quel-

ques ifles plus ou moins grandes, dont la liaifon avec le continent nous eft cachée.

On pourroit former l'arbre de nos connoiffances en les divifant, foit en naturelles & en révélées, foit en utiles & agréables, foit en fpéculatives & pratiques, foit en évidentes, certaines, probables & fenfibles, foit en connoiffances des chofes & connoiffance des fignes; & ainfi à l'infini. Nous avons choifi une divifion qui nous a paru fatisfaire tout à la fois le plus qu'il eft poffible à l'ordre encyclopédique de nos connoiffances & à leur ordre généalogique. Nous devons cette divifion à un Auteur célebre dont nous parlerons dans la fuite de ce Difcours: nous avons pourtant cru devoir y faire quelques changemens, dont nous rendrons compte. Mais nous fommes trop convaincus de l'arbitraire qui régnera toujours dans une pareille divifion, pour croire que notre fyftême foit l'unique ou le meilleur; il nous fuffira que notre travail ne foit pas entiérement défapprouvé par les bons efprits. Nous ne voulons point reffembler à cette foule de Naturaliftes qu'un

Philoſophe moderne a eu tant de raiſon de cenſurer; & qui occupés ſans ceſſe à diviſer les productions de la Nature en genres & en eſpeces, ont conſumé dans ce travail un tems qu'ils auroient beaucoup mieux employé à l'étude de ces productions mêmes. Que diroit-on d'un Architecte qui ayant à élever un édifice immenſe, paſſeroit toute ſa vie à en tracer le plan; ou d'un Curieux qui ſe propoſant de parcourir un vaſte palais, emploieroit tout ſon tems à en obſerver l'entrée?

Les objets dont notre ame s'occupe, ſont ou ſpirituels ou matériels, & notre ame s'occupe de ces objets ou par des idées directes ou par des idées réfléchies. Le ſyſtême des connoiſſances directes ne peut conſiſter que dans la collection purement paſſive & comme machinale de ces mêmes connoiſſances; c'eſt ce qu'on appelle mémoire. La réflexion eſt de deux ſortes, nous l'avons déja obſervé; ou elle raiſonne ſur les objets des idées directes, ou elle les imite. Ainſi la mémoire, la raiſon proprement dite, & l'imagination, ſont les trois manieres différentes dont notre ame opere ſur les objets de ſes pen-

fées. Nous ne prenons point ici l'imagination pour la faculté qu'on a de se représenter les objets; parce que cette faculté n'est autre chose que la mémoire même des objets sensibles, mémoire qui seroit dans un continuel exercice, si elle n'étoit soulagée par l'invention des signes. Nous prenons l'imagination dans un sens plus noble & plus précis, pour le talent de créer en imitant.

Ces trois facultés forment d'abord les trois divisions générales de notre systême, & les trois objets généraux des connoissances humaines; l'Histoire, qui se rapporte à la mémoire; la Philosophie, qui est le fruit de la raison; & les Beaux-Arts, que l'imagination fait naître. Si nous plaçons la raison avant l'imagination, cet ordre nous paroît bien fondé, & conforme au progrès naturel des opérations de l'esprit: l'imagination est une faculté créatrice; & l'esprit, avant que de songer à créer, commence par raisonner sur ce qu'il voit & ce qu'il connoît. Un autre motif qui doit déterminer à placer la raison avant l'imagination, c'est que dans cette derniere faculté de l'ame, les deux autres se trouvent réunies juf-

qu'à un certain point, & que la raiſon s'y joint à la mémoire. L'eſprit ne crée & n'imagine des objets qu'en tant qu'ils ſont ſemblables à ceux qu'il a connus par des idées directes & par des ſenſations : plus il s'éloigne de ces objets, plus les êtres qu'il forme ſont bizarres & peu agréables. Ainſi dans l'imitation de la Nature, l'invention même eſt aſſujettie à certaines regles ; & ce ſont ces regles qui forment principalement la partie philoſophique des Beaux-Arts, juſqu'à préſent aſſez imparfaite, parce qu'elle ne peut être l'ouvrage que du génie, & que le génie aime mieux créer que diſcuter.

Enfin, ſi on examine les progrès de la raiſon dans ſes opérations ſucceſſives, on ſe convaincra encore qu'elle doit précéder l'imagination dans l'ordre de nos facultés, puiſque la raiſon, par les dernieres opérations qu'elle fait ſur les objets, conduit en quelque ſorte à l'imagination : car ces opérations ne conſiſtent qu'à créer, pour ainſi dire, des êtres généraux, qui ſéparés de leur ſujet par abſtraction, ne ſont plus du reſſort immédiat de nos ſens. Auſſi la Métaphyſique & la Géométrie ſont de

toutes les Sciences qui appartiennent à la raison, celles où l'imagination a le plus de part. J'en demande pardon à nos beaux esprits détracteurs de la Géométrie ; ils ne se croyoient pas sans doute si près d'elle, & il n'y a peut-être que la Métaphysique qui les en sépare. L'imagination dans un Géometre qui crée, n'agit pas moins que dans un Poëte qui invente. Il est vrai qu'ils operent différemment sur leur objet ; le premier le dépouille & l'analyse, le second le compose & l'embellit. Il est encore vrai que cette maniere différente d'opérer n'appartient qu'à différentes sortes d'esprits ; & c'est pour cela que les talens du grand Géometre & du grand Poëte ne se trouveront peut-être jamais ensemble. Mais soit qu'ils s'excluent ou ne s'excluent pas l'un l'autre, ils ne sont nullement en droit de se mépriser réciproquement. De tous les grands hommes de l'antiquité, Archimede est peut-être celui qui mérite le plus d'être placé à côté d'Homere. J'espere qu'on pardonnera cette digression à un Géometre qui aime son art, mais qu'on n'accusera point d'en être admirateur outré ; & je reviens à mon sujet.

La diſtribution générale des êtres en ſpirituels & en matériels fournit la ſous-diviſion des trois branches générales. L'Hiſtoire & la Philoſophie s'occupent également de ces deux eſpeces d'êtres, & l'imagination ne travaille que d'après les êtres purement matériels, nouvelle raiſon pour la placer la derniere dans l'ordre de nos facultés. A la tête des êtres ſpirituels eſt Dieu, qui doit tenir le premier rang par ſa nature, & par le beſoin que nous avons de le connoître. Au deſſous de cet Êrre ſuprême ſont les eſprits créés, dont la révélation nous apprend l'exiſtence. Enſuite vient l'homme, qui compoſé de deux principes, tient par ſon ame aux eſprits, & par ſon corps au monde matériel; & enfin ce vaſte Univers que nous appellons le Monde corporel ou la Nature. Nous ignorons pourquoi l'Auteur célebre qui nous ſert de guide dans cette diſtribution, a placé la nature avant l'homme dans ſon ſyſtême; il ſemble au contraire que tout engage à placer l'homme ſur le paſſage qui ſépare Dieu & les eſprits d'avec les corps.

L'Hiſtoire en tant qu'elle ſe rapporte

à Dieu, renferme ou la révélation ou la tradition, & se divise sous ces deux points de vue, en histoire sacrée & en histoire ecclésiastique. L'histoire de l'homme a pour objet, ou ses actions, ou ses connoissances : & elle est par conséquent civile ou littéraire, c'est-à-dire, se partage entre les grandes nations & les grands génies, entre les Rois & les Gens de Lettres, entre les Conquérans & les Philosophes. Enfin l'histoire de la Nature est celle des productions innombrables qu'on y observe, & forme une quantité de branches presqu'égale au nombre de ces diverses productions. Parmi ces différentes branches, doit être placée avec distinction l'histoire des Arts, qui n'est autre chose que l'histoire des usages que les hommes ont faits des productions de la Nature, pour satisfaire à leurs besoins ou à leur curiosité.

Tels sont les objets principaux de la mémoire. Venons présentement à la faculté qui réfléchit & qui raisonne. Les êtres tant spirituels que matériels sur lesquels elle s'exerce, ayant quelques propriétés générales, comme l'existence, la possibilité, la durée ; l'examen

de ces propriétés forme d'abord cette branche de la Philoſophie, dont toutes les autres empruntent en partie leurs principes : on la nomme l'Ontologie ou Science de l'Être, ou Métaphyſique générale. Nous deſcendons de-là aux différens êtres particuliers ; & les diviſions que fournit la Science de ces différens êtres ſont formées ſur le même plan que celle de l'Hiſtoire.

La Science de Dieu appellée Théologie a deux branches ; la Théologie naturelle n'a de connoiſſance de Dieu que celle que produit la raiſon ſeule ; connoiſſance qui n'eſt pas d'une fort grande étendue : la Théologie révélée tire de l'hiſtoire ſacrée une connoiſſance beaucoup plus parfaite de cet être. De cette même Théologie révélée, réſulte la Science des eſprits créés. Nous avons cru encore ici devoir nous écarter de notre Auteur. Il nous ſemble que la Science, conſidérée comme appartenant à la raiſon, ne doit point être diviſée comme elle l'a été par lui en Théologie & en Philoſophie ; car la Théologie révélée n'eſt autre choſe que la raiſon appliquée aux faits révélés : on peut dire qu'elle tient à l'Hiſ-

toire par les dogmes qu'elle enseigne, & à la Philosophie par les conséquences qu'elle tire de ces dogmes. Ainsi séparer la Théologie de la Philosophie, ce seroit arracher du tronc un rejetton qui de lui-même y est uni. Il semble aussi que la Science des esprits appartient bien plus intimément à la Théologie révélée, qu'à la Théologie naturelle.

La premiere partie de la Science de l'homme est celle de l'ame; & cette Science a pour but, ou la connoissance spéculative de l'ame humaine, ou celle de ses opérations. La connoissance spéculative de l'ame dérive en partie de la Théologie naturelle, & en partie de la Théologie révélée, & s'appelle Pneumatologie ou Métaphysique particuliere. La connoissance de ses opérations se subdivise en deux branches, ces opérations pouvant avoir pour objet, ou la découverte de la vérité, ou la pratique de la vertu. La découverte de la vérité, qui est le but de la Logique, produit l'art de la transmettre aux autres; ainsi l'usage que nous faisons de la Logique est en partie pour notre propre avantage, en partie

pour celui des êtres ſemblables à nous ; les regles de la Morale ſe rapportent moins à l'homme iſolé, & le ſuppoſent néceſſairement en ſociété avec les autres hommes.

La Science de la Nature n'eſt autre que celle des corps. Mais les corps ayant des propriétés générales qui leur ſont communes, telles que l'impénétrabilité, la mobilité & l'étendue, c'eſt encore par l'étude de ces propriétés que la Science de la Nature doit commencer : elles ont, pour ainſi dire, un côté purement intellectuel par lequel elles ouvrent un champ immenſe aux ſpéculations de l'eſprit, & un côté matériel & ſenſible par lequel on peut les meſurer. La ſpéculation intellectuelle appartient à la Phyſique générale, qui n'eſt proprement que la Métaphyſique des corps ; & la meſure eſt l'objet des Mathématiques, dont les diviſions s'étendent preſque à l'infini.

Ces deux Sciences conduiſent à la Phyſique particuliere, qui étudie les corps en eux-mêmes, & qui n'a que les individus pour objet. Parmi les corps dont il nous importe de connoître les propriétés, le nôtre doit tenir le pre-

mier rang, & il est immédiatement suivi de ceux dont la connoissance est le plus nécessaire à notre conservation ; d'où résultent l'Anatomie, l'Agriculture, la Médecine & leurs différentes branches. Enfin tous les corps naturels soumis à notre examen produisent les autres parties innombrables de la Physique raisonnée.

La Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Poésie, la Musique & leurs différentes divisions, composent la troisieme distribution générale qui naît de l'imagination, & dont les parties sont comprises sous le nom de Beaux-Arts. On pourroit aussi les renfermer sous le titre général de Peinture, puisque tous les Beaux-Arts se réduisent à peindre, & ne different que par les moyens qu'ils emploient ; enfin on pourroit les rapporter tous à la Poésie, en prenant ce mot dans sa signification naturelle, qui n'est autre chose qu'invention ou création.

Telles sont les principales parties de notre Arbre encyclopédique ; on les trouvera plus en détail à la fin de ce Discours préliminaire. Nous en avons formé une espece de Carte à laquelle

nous avons joint une explication beaucoup plus étendue que celle qui vient d'être donnée. Cette Carte & cette explication ont été déja publiées dans le *Profpectus*, comme pour preffentir le goût du Public, nous y avons fait quelques changemens dont il fera facile de s'appercevoir, & qui font le fruit ou de nos réflexions, ou des confeils de quelques Philofophes, affez bons citoyens pour prendre intérêt à notre Ouvrage. Si le Public éclairé donne fon approbation à ces changemens, elle fera la récompenfe de notre docilité; & s'il ne les approuve pas, nous n'en ferons que plus convaincus de l'impoffibilité de former un Arbre encyclopédique qui foit au gré de tout le monde.

La divifion générale de nos connoiffances, fuivant nos trois facultés, a cet avantage, qu'elle pourroit fournir auffi les trois divifions du monde littéraire, en Érudits, Philofophes, & Beaux-Efprits; enforte qu'après avoir formé l'Arbre des Sciences, on pourroit former fur le même plan celui des Gens de Lettres. La mémoire eft le talent des premiers, la fagacité appartient aux feconds, & les derniers ont l'agrément en partage. Ainfi

en regardant la mémoire comme un commencement de réflexion, & en y joignant la réflexion qui combine, & celle qui imite, on pourroit dire en général que le nombre plus ou moins grand d'idées réfléchies, & la nature de ces idées, constituent la différence plus ou moins grande qu'il y a entre les hommes ; que la réflexion, prise dans le sens le plus étendu qu'on puisse lui donner, forme le caractere de l'esprit, & qu'elle en distingue les différens genres. Du reste les trois especes de républiques dans lesquelles nous venons de distribuer les Gens de Lettres, n'ont pour l'ordinaire rien de commun, que de faire assez peu de cas les unes des autres. Le Poëte & le Philosophe se traitent mutuellement d'insensés, qui se repaissent de chimeres : l'un & l'autre regardent l'Érudit comme une espece d'avare, qui ne pense qu'à amasser sans jouir, & qui entasse sans choix les métaux les plus vils avec les plus précieux ; & l'Érudit, qui ne voit que des mots par-tout où il ne lit point des faits, méprise le Poëte & le Philosophe, comme des gens qui se croient riches, parce que leur dépense excede leurs fonds.

C'eſt ainſi qu'on ſe venge des avantages qu'on n'a pas. Les Gens de Lettres entendroient mieux leurs intérêts, ſi au lieu de chercher à s'iſoler, ils reconnoiſſoient le beſoin réciproque qu'ils ont de leurs travaux, & les ſecours qu'ils en tirent. La ſociété doit ſans doute aux Beaux-Eſprits ſes principaux agrémens, & ſes lumieres aux Philoſophes : mais ni les uns ni les autres ne ſentent combien ils ſont redevables à la mémoire ; elle renferme la matiere premiere de toutes nos connoiſſances ; & les travaux de l'Érudit ont ſouvent fourni au Philoſophe & au Poëte les ſujets ſur leſquels ils s'exercent. Lorſque les Anciens ont appellé les Muſes filles de Mémoire, a dit un Auteur moderne, ils ſentoient peut-être combien cette faculté de notre ame eſt néceſſaire à toutes les autres ; & les Romains lui élevoient des temples, comme à la Fortune.

Il nous reſte à montrer comment nous avons tâché de concilier dans notre Dictionnaire l'ordre encyclopédique avec l'ordre alphabétique. Nous avons employé pour cela trois moyens, le *Syſtême figuré* qui eſt à la tête de l'Ouvra-

ge, la Science à laquelle chaque article se rapporte, & la maniere dont l'article est traité. On a placé pour l'ordinaire après le mot qui fait le sujet de l'article, le nom de la Science dont cet article fait partie ; il ne faut plus que voir dans le systême figuré quel rang cette Science y occupe, pour connoître la place que l'article doit avoir dans l'Encyclopédie. S'il arrive que le nom de la Science soit omis dans l'article, la lecture suffira pour connoître à quelle Science il se rapporte ; & quand nous aurions, par exemple, oublié d'avertir que le mot *Bombe* appartient à l'art militaire, & le nom d'une ville ou d'un pays à la Géographie, nous comptons assez sur l'intelligence de nos lecteurs, pour espérer qu'ils ne seroient pas choqués d'une pareille omission. D'ailleurs par la disposition des matieres dans chaque article, sur-tout lorsqu'il est un peu étendu, on ne pourra manquer de voir que cet article tient à un autre qui dépend d'une Science différente, celui-là à un troisieme, & ainsi de suite. On a tâché que l'exactitude & la fréquence des renvois ne laissât là-dessus rien à desirer; car les renvois dans

dans ce Dictionnaire ont cela de particulier, qu'ils servent principalement à indiquer la liaison des matieres ; au lieu que dans les autres ouvrages de cette espece, ils ne sont destinés qu'à expliquer un article par un autre. Souvent même nous avons omis le renvoi, parce que les termes d'Art ou de Science sur lesquels il auroit pu tomber, se trouvent expliqués à leur article, que le lecteur ira chercher de lui-même. C'est sur-tout dans les articles généraux des Sciences, qu'on a tâché d'expliquer les secours mutuels qu'elles se prêtent. Ainsi trois choses forment l'ordre encyclopédique ; le nom de la Science à laquelle l'article appartient ; le rang de cette Science dans l'Arbre ; la liaison de l'article avec d'autres dans la même Science ou dans une Science différente ; liaison indiquée par les renvois, ou facile à sentir au moyen des termes techniques expliqués suivant leur ordre alphabétique. Il ne s'agit point ici des raisons qui nous ont fait préférer dans cet Ouvrage l'ordre alphabétique à tout autre ; nous les exposerons plus bas, lorsque nous envisagerons cette collection comme Dictionnaire des Sciences & des Arts.

Au reste, sur la partie de notre travail, qui consiste dans l'ordre encyclopédique, & qui est plus destinée aux gens éclairés qu'à la multitude, nous observerons deux choses : la premiere, c'est qu'il seroit souvent absurde de vouloir trouver une liaison immédiate entre un article de ce Dictionnaire & un autre article pris à volonté ; c'est ainsi qu'on chercheroit en vain par quels liens secrets *Section conique* peut être rapprochée d'*Accusatif*. L'ordre encyclopédique ne suppose point que toutes les Sciences tiennent directement les unes aux autres. Ce sont des branches qui partent d'un même tronc, savoir de l'entendement humain. Ces branches n'ont souvent entr'elles aucune liaison immédiate, & plusieurs ne sont réunies que par le tronc même. Ainsi *Section conique* appartient à la Géométrie, la Géométrie conduit à la Physique particuliere, celle-ci à la Physique générale, la Physique générale à la Métaphysique, & la Métaphysique est bien près de la Grammaire à laquelle le mot *Accusatif* appartient. Mais quand on est arrivé à ce dernier terme par la route que nous

venons d'indiquer, on ſe trouve ſi loin de celui d'où l'on eſt parti, qu'on l'a tout-à-fait perdu de vue.

La ſeconde remarque que nous avons à faire, c'eſt qu'il ne faut pas attribuer à notre Arbre encyclopédique plus d'avantage que nous ne prétendons lui en donner. L'uſage des diviſions générales eſt de raſſembler un fort grand nombre d'objets : mais il ne faut pas croire qu'il puiſſe ſuppléer à l'étude de ces objets mêmes. C'eſt une eſpece de dénombrement des connoiſſances qu'on peut acquérir; dénombrement frivole pour qui voudroit s'en contenter, utile pour qui deſire d'aller plus loin. Un ſeul article raiſonné ſur un objet particulier de Science ou d'Art, renferme plus de ſubſtance que toutes les diviſions & ſubdiviſions qu'on peut faire des termes généraux; & pour ne point ſortir de la comparaiſon que nous avons tirée plus haut des Cartes géographiques, celui qui s'en tiendroit à l'Arbre encyclopédique pour toute connoiſſance, n'en ſauroit guere plus que celui qui pour avoir acquis par les Mappemondes une idée générale du Globe & de ſes parties principales, ſe flatteroit

de connoître les différens Peuples qui l'habitent, & les États particuliers qui le composent. Ce qu'il ne faut point oublier sur-tout, en considérant notre Système figuré, c'est que l'ordre encyclopédique qu'il présente est très-différent de l'ordre généalogique des opérations de l'esprit ; que les Sciences qui s'occupent des êtres généraux, ne sont utiles qu'autant qu'elles menent à celles dont les êtres particuliers sont l'objet ; qu'il n'y a véritablement que ces êtres particuliers qui existent ; & que si notre esprit a créé les êtres généraux, ç'a été pour pouvoir étudier plus facilement l'une après l'autre les propriétés qui par leur nature existent à la fois dans une même substance, & qui ne peuvent physiquement être séparées. Ces réflexions doivent être le fruit & le résultat de tout ce que nous avons dit jusqu'ici ; & c'est aussi par-là que nous terminerons la premiere Partie de ce Discours.

Nous allons présentement considérer cet Ouvrage comme *Dictionnaire raisonné des Sciences & des Arts*. L'objet est d'autant plus important, que

c'eſt ſans doute celui qui peut intéreſſer davantage la plus grande partie de nos lecteurs, & qui, pour être rempli, a demandé le plus de ſoins & de travail. Mais avant que d'entrer ſur ce ſujet dans tout le détail qu'on eſt en droit d'exiger de nous, il ne ſera pas inutile d'examiner avec quelque étendue l'état préſent des Sciences & des Arts, & de montrer par quelle gradation l'on y eſt arrivé. L'expoſition métaphyſique de l'origine & de la liaiſon des Sciences nous a été d'une grande utilité pour en former l'Arbre encyclopédique; l'expoſition hiſtorique de l'ordre dans lequel nos connoiſſances ſe ſont ſuccédées, ne ſera pas moins avantageuſe pour nous éclairer nous-mêmes ſur la maniere dont nous devons tranſmettre ces connoiſſances à nos lecteurs. D'ailleurs l'hiſtoire des Sciences eſt naturellement liée à celle du petit nombre de grands génies, dont les Ouvrages ont contribué à répandre la lumiere parmi les hommes; & ces Ouvrages ayant fourni pour le nôtre les ſecours généraux, nous devons commencer à en parler avant que de rendre compte des ſecours particuliers que nous avons

obtenus. Pour ne point remonter trop haut, fixons-nous à la renaissance des Lettres.

Quand on considere les progrès de l'esprit depuis cette époque mémorable, on trouve que ces progrès se sont faits dans l'ordre qu'ils devoient naturellement suivre. On a commencé par l'Érudition, continué par les Belles-Lettres, & fini par la Philosophie. Cet ordre differe à la vérité de celui que doit observer l'homme abandonné à ses propres lumieres, ou borné au commerce de ses contemporains, tel que nous l'avons principalement considéré dans la premiere partie de ce Discours : en effet, nous avons fait voir que l'esprit isolé doit rencontrer dans sa route la Philosophie avant les Belles-Lettres. Mais en sortant d'un long intervalle d'ignorance que des siecles de lumiere avoient précédé, la régénération des idées, si on peut parler ainsi, a dû nécessairement être différente de leur génération primitive. Nous allons tâcher de le faire sentir.

Les chefs-d'œuvre que les Anciens nous avoient laissés dans presque tous les genres, avoient été oubliés pendant

douze ſiecles. Les principes des Sciences & des Arts étoient perdus, parce que le beau & le vrai, qui ſemblent ſe montrer de toutes parts aux hommes, ne les frappent guere à moins qu'ils n'en ſoient avertis. Ce n'eſt pas que ces tems malheureux aient été plus ſtériles que d'autres en génies rares ; la nature eſt toujours la même : mais que pouvoient faire ces grands hommes, ſemés de loin à loin comme ils le ſont toujours, occupés d'objets différens, & abandonnés ſans culture à leurs ſeules lumieres ? Les idées qu'on acquiert par la lecture & par la ſociété, ſont le germe de preſque toutes les découvertes. C'eſt un air qu'on reſpire ſans y penſer, & auquel on doit la vie ; & les hommes dont nous parlons étoient privés d'un tel ſecours. Ils reſſembloient aux premiers créateurs des Sciences & des Arts, que leurs illuſtres ſucceſſeurs ont fait oublier, & qui précédés par ceux-ci les auroient fait oublier de même. Celui qui trouva le premier les roues & les pignons, eût inventé les montres dans un autre ſiecle ; & Gerbert placé au tems d'Archimede l'auroit peut-être égalé.

Cependant la plûpart des Beaux-Esprits de ces tems ténébreux se faisoient appeller Poëtes ou Philosophes. Que leur en coûtoit-il en effet pour usurper deux titres dont on se pare à si peu de frais, & qu'on se flatte toujours de ne guere devoir à des lumieres empruntées? Ils croyoient qu'il étoit inutile de chercher les modeles de la Poésie dans les Ouvrages des Grecs & des Romains, dont la langue ne se parloit plus; & ils prenoient pour la véritable Philosophie des Anciens une tradition barbare qui la défiguroit. La Poésie se réduisoit pour eux à un méchanisme puéril : l'examen approfondi de la nature, & la grande étude de l'homme, étoient remplacés par mille questions frivoles sur des êtres abstraits & métaphysiques ; questions dont la solution, bonne ou mauvaise, demandoit souvent beaucoup de subtilité, & par conséquent un grand abus de l'esprit. Qu'on joigne à ce désordre l'état d'esclavage où presque toute l'Europe étoit plongée, les ravages de la superstition qui naît de l'ignorance, & qui la reproduit à son tour : & l'on verra que rien ne manquoit aux obstacles qui

éloignoient le retour de la raiſon & du goût ; car il n'y a que la liberté d'agir & de penſer qui ſoit capable de produire de grandes choſes, & elle n'a beſoin que de lumieres pour ſe préſerver des excès.

Auſſi fallut-il au genre humain, pour ſortir de la barbarie, une de ces révolutions qui font prendre à la terre une face nouvelle : l'Empire Grec eſt détruit, ſa ruine fait refluer en Europe le peu de connoiſſances qui reſtoient encore au monde : l'invention de l'Imprimerie, la protection des Medicis & de François I. raniment les eſprits ; & la lumiere renaît de toutes parts.

L'étude des Langues & de l'Hiſtoire abandonnée par néceſſité durant les ſiecles d'ignorance, fut la premiere à laquelle on ſe livra. L'eſprit humain ſe trouvoit, au ſortir de la barbarie, dans une eſpece d'enfance, avide d'accumuler des idées, & incapable pourtant d'en acquérir d'abord d'un certain ordre, par l'eſpece d'engourdiſſement où les facultés de l'ame avoient été ſi long-tems. De toutes ces facultés, la mémoire fut celle que l'on cultiva d'abord, parce qu'elle eſt la plus facile à ſatisfaire, &

que les connoiſſances qu'on obtient par ſon ſecours, ſont celles qui peuvent le plus aiſément être entaſſées. On ne commença donc point par étudier la Nature, ainſi que les premiers hommes avoient dû faire : on jouiſſoit d'un ſecours dont ils étoient dépourvus, celui des Ouvrages des Anciens, que la générosité des Grands & l'Impreſſion commençoient à rendre communs : on croyoit n'avoir qu'à lire pour devenir ſavant ; & il eſt bien plus aiſé de lire que de voir. Ainſi, on dévora ſans diſtinction tout ce que les Anciens nous avoient laiſſé dans chaque genre : on les traduiſit, on les commenta ; & par une eſpece de reconnoiſſance on ſe mit à les adorer, ſans connoître à beaucoup près ce qu'ils valoient.

De-là cette foule d'Érudits, profonds dans les Langues ſavantes, juſqu'à dédaigner la leur, qui, comme l'a dit un Auteur célebre, connoiſſoient tout dans les Anciens, hors la grace & la fineſſe, & qu'un vain étalage d'érudition rendoit ſi orgueilleux ; parce que les avantages qui coûtent le moins ſont pour l'ordinaire ceux dont on aime le plus à ſe parer. C'étoit une

eſpece de grands Seigneurs, qui ſans reſſembler par le mérite réel à ceux dont ils tenoient la vie, tiroient beaucoup de vanité de croire leur appartenir. D'ailleurs cette vanité n'étoit point ſans quelque eſpece de prétexte. Le pays de l'érudition & des faits eſt inépuiſable; on croit, pour ainſi dire, voir tous les jours augmenter ſa ſubſtance par les acquiſitions que l'on y fait ſans peine. Au contraire le pays de la raiſon & des découvertes eſt d'une aſſez petite étendue; & ſouvent au lieu d'y apprendre ce que l'on ignoroit, on ne parvient à force d'étude qu'à déſapprendre ce qu'on croyoit ſavoir. C'eſt pourquoi, à mérite fort inégal, un Érudit doit être beaucoup plus vain qu'un Philoſophe, & peut-être qu'un Poëte: car l'eſprit qui invente eſt toujours mécontent de ſes progrès, parce qu'il voit au-delà; & les plus grands génies trouvent ſouvent dans leur amour propre même un juge ſecret, mais ſévere, que l'approbation des autres fait taire pour quelques inſtans, mais qu'elle ne parvient jamais à corrompre. On ne doit donc pas s'étonner que les Savans dont nous parlons miſſent tant de gloire à

jouir d'une Science hérissée, souvent ridicule, & quelquefois barbare.

Il est vrai que notre siecle qui se croit destiné à changer les lois en tout genre, & à faire justice, ne pense pas fort avantageusement de ces hommes autrefois si célebres. C'est une espece de mérite aujourd'hui que d'en faire peu de cas; & c'est même un mérite que bien des gens se contentent d'avoir. Il semble que par le mépris qu'on a pour ces Savans, on cherche à les punir de l'estime outrée qu'ils faisoient d'eux-mêmes, ou du suffrage peu éclairé de leurs contemporains, & qu'en foulant aux pieds ces idoles, on veuille en faire oublier jusqu'aux noms. Mais tout excès est injuste. Jouissons plutôt avec reconnoissance du travail de ces hommes laborieux. Pour nous mettre à portée d'extraire des Ouvrages des Anciens tout ce qui pouvoit nous être utile, il a fallu qu'ils en tirassent aussi ce qui ne l'étoit pas; on ne sauroit tirer l'or d'une mine sans en faire sortir en même tems beaucoup de matieres viles ou moins précieuses; ils auroient fait comme nous la séparation, s'ils étoient venus plus tard. L'Érudition étoit donc

néceſſaire pour nous conduire aux Belles-Lettres.

En effet, il ne fallut pas ſe livrer long-tems à la lecture des Anciens, pour ſe convaincre que dans ces Ouvrages même où l'on ne cherchoit que des faits ou des mots, il y avoit mieux à apprendre. On apperçut bientôt les beautés que leurs Auteurs y avoient répandues; car ſi les hommes, comme nous l'avons dit plus haut, ont beſoin d'être avertis du vrai, en récompenſe ils n'ont beſoin que de l'être. L'admiration qu'on avoit eue juſqu'alors pour les Anciens ne pouvoit être plus vive: mais elle commença à devenir plus juſte. Cependant elle étoit encore bien loin d'être raiſonnable. On crut qu'on ne pouvoit les imiter qu'en les copiant ſervilement, & qu'il n'étoit poſſible de bien dire que dans leur langue. On ne penſoit pas que l'étude des mots eſt une eſpece d'inconvénient paſſager, néceſſaire pour faciliter l'étude des choſes, mais qu'elle devient un mal réel, quand elle retarde cette étude; qu'ainſi on auroit dû ſe borner à ſe rendre familiers les Auteurs Grecs & Romains, pour profiter de ce qu'ils avoient

pensé de meilleur ; & que le travail auquel il falloit se livrer pour écrire dans leur Langue, étoit autant de perdu pour l'avancement de la raison. On ne voyoit pas d'ailleurs, que s'il y a dans les Anciens un grand nombre de beautés de style perdues pour nous, il doit y avoir aussi par la même raison bien des défauts qui échappent, & que l'on court risque de copier comme des beautés ; qu'enfin tout ce qu'on pourroit espérer par l'usage servile de la Langue des Anciens, ce seroit de se faire un style bisarrement assorti d'une infinité de styles différens, très-correct & admirable même pour nos Modernes, mais que Cicéron ou Virgile auroient trouvé ridicule. C'est ainsi que nous ririons d'un Ouvrage écrit en notre Langue, & dans lequel l'Auteur auroit rassemblé des phrases de Bossuet, de la Fontaine, de la Bruyere & de Racine, persuadé avec raison que chacun de ces Ecrivains en particulier est un excellent modele.

Ce préjugé des premiers Savans a produit dans le seizieme siecle une foule de Poëtes, d'Orateurs & d'Historiens Latins, dont les Ouvrages, il faut

l'avouer, tirent trop ſouvent leur principal mérite d'une latinité dont nous ne pouvons guere juger. On peut en comparer quelques-uns aux harangues de la plûpart de nos Rhéteurs, qui vuides de choſes, & ſemblables à des corps ſans ſubſtance, n'auroient beſoin que d'être miſes en François pour n'être lues de perſonne.

Les Gens de Lettres ſont enfin revenus peu à peu de cette eſpece de manie. Il y a apparence qu'on doit leur changement, du moins en partie, à la protection des Grands, qui ſont bien aiſes d'être ſavans, à condition de le devenir ſans peine, & qui veulent pouvoir juger ſans étude d'un Ouvrage d'eſprit, pour prix des bienfaits qu'ils promettent à l'Auteur, ou de l'amitié dont ils croient l'honorer. On commença à ſentir que le beau, pour être en Langue vulgaire, ne perdoit rien de ſes avantages; qu'il acquéroit même celui d'être plus facilement ſaiſi du commun des hommes; & qu'il n'y avoit aucun mérite à dire des choſes communes ou ridicules dans quelque Langue que ce fût, & à plus forte raiſon dans celles qu'on devoit parler le plus mal.

Les Gens de Lettres penserent donc à perfectionner les Langues vulgaires ; ils chercherent d'abord à dire dans ces Langues ce que les Anciens avoient dit dans les leurs. Cependant par une suite du préjugé dont on avoit eu tant de peine à se défaire, au lieu d'enrichir la Langue Françoise, on commença par la défigurer. Ronsard en fit un jargon barbare, hérissé de Grec & de Latin : mais heureusement il la rendit assez méconnoissable, pour qu'elle en devînt ridicule. Bientôt on sentit qu'il falloit transporter dans notre Langue les beautés & non les mots des Langues anciennes. Réglée & perfectionnée par le goût, elle acquit assez promptement une infinité de tours & d'expressions heureuses. Enfin on ne se borna plus à copier les Romains & les Grecs, ou même à les imiter ; on tâcha de les surpasser, s'il étoit possible, & de penser d'après soi. Ainsi l'imagination des Modernes renaquit peu à peu de celle des Anciens ; & l'on vit éclorre presqu'en même tems tous les chefs-d'œuvre du dernier siecle, en Éloquence, en Histoire, en Poésie, & dans les différens genres de littérature.

MALHERBE, nourri de la lecture des excellens Poëtes de l'Antiquité, & prenant comme eux la nature pour modele, répandit le premier dans notre Poésie une harmonie & des beautés auparavant inconnues. BALZAC, aujourd'hui trop méprisé, donna à notre Prose de la noblesse & du nombre. Les Écrivains de PORT-ROYAL continuerent ce que Balzac avoit commencé; ils y ajouterent cette précision, cet heureux choix des termes, & cette pureté, qui ont conservé jusqu'à présent à la plupart de leurs Ouvrages un air moderne, & qui les distinguent d'un grand nombre de Livres surannés, écrits dans le même tems. CORNEILLE, après avoir sacrifié pendant quelques années au mauvais goût dans la carriere dramatique, s'en affranchit enfin, découvrit par la force de son génie, bien plus que par la lecture, les lois du Théatre, & les exposa dans ses Discours admirables sur la Tragédie, dans ses réflexions sur chacune de ses Pieces, mais principalement dans ses Pieces mêmes. RACINE s'ouvrant une autre route, fit paroître sur le Théatre une passion que les Anciens n'y avoient guere connue,

& développant les resſorts du cœur humain, joignit à une élégance & une vérité continue quelques traits de ſublime. DESPRÉAUX dans ſon Art Poétique ſe rendit l'égal d'Horace en l'imitant. MOLIERE par la peinture fine des ridicules & des mœurs de ſon tems, laiſſa bien loin derriere lui la Comédie ancienne. LA FONTAINE fit preſque oublier Eſope & Phedre, & BOSSUET alla ſe placer à côté de Démoſthene.

Les Beaux-Arts ſont tellement unis avec les Belles-Lettres, que le même goût qui cultive les unes, porte auſſi à perfectionner les autres. Dans le même tems que notre littérature s'enrichiſſoit par tant de beaux Ouvrages, POUSSIN faiſoit ſes tableaux, & PUGET ſes ſtatues; LE SUEUR peignoit le cloître des Chartreux, & LE BRUN les batailles d'Alexandre; enfin QUINAULT, créateur d'un nouveau genre, s'aſſuroit l'immortalité par ſes Poëmes Lyriques, & LULLI donnoit à notre Muſique naiſſante ſes premiers traits.

Il faut avouer pourtant que la renaiſſance de la Peinture & de la Sculpture avoit été beaucoup plus rapide que celle de la Poéſie & de la Muſique; & la

raiſon n'en eſt pas difficile à appercevoir. Dès qu'on commença à étudier les Ouvrages des Anciens en tout genre, les chefs-d'œuvre antiques qui avoient échappé en aſſez grand nombre à la ſuperſtition & à la barbarie, frapperent bientôt les yeux des Artiſtes éclairés ; on ne pouvoit imiter les Praxiteles & les Phidias, qu'en faiſant exactement comme eux ; & le talent n'avoit beſoin que de bien voir : auſſi RAPHAEL & MICHEL ANGE ne furent pas longtems ſans porter leur Art à un point de perfection, qu'on n'a point encore paſſé depuis. En général, l'objet de la Peinture & de la Sculpture étant plus du reſſort des ſens, ces Arts ne pouvoient manquer de précéder la Poéſie, parce que les ſens ont dû être plus promptement affectés des beautés ſenſibles & palpables des ſtatues anciennes, que l'imagination n'a dû appercevoir les beautés intellectuelles & fugitives des anciens Écrivains. D'ailleurs, quand elle a commencé à les découvrir, l'imitation de ces mêmes beautés, imparfaite par ſa ſervitude & par la Langue étrangere dont elle ſe ſervoit, n'a pu manquer de nuire aux progrès de l'ima-

gination même. Qu'on ſuppoſe pour un moment nos Peintres & nos Sculpteurs privés de l'avantage qu'ils avoient de mettre en œuvre la même matiere que les Anciens : s'ils euſſent, comme nos Littérateurs, perdu beaucoup de tems à rechercher & à imiter mal cette matiere, au lieu de ſonger à en employer une autre, pour imiter les ouvrages même qui faiſoient l'objet de leur admiration ; ils auroient fait ſans doute un chemin beaucoup moins rapide, & en ſeroient encore à trouver le marbre.

A l'égard de la Muſique, elle a dû arriver beaucoup plus tard à un certain degré de perfection, parce que c'eſt un art que les Modernes ont été obligés de créer. Le tems a détruit tous les modeles que les Anciens avoient pu nous laiſſer en ce genre, & leurs Écrivains, du moins ceux qui nous reſtent, ne nous ont tranſmis ſur ce ſujet que des connoiſſances très-obſcures, ou des hiſtoires plus propres à nous étonner qu'à nous inſtruire. Auſſi pluſieurs de nos Savans, pouſſés peut-être par une eſpece d'amour de propriété, ont prétendu que nous avons porté cet art

beaucoup plus loin que les Grecs ; prétention que le défaut de monumens rend aussi difficile à appuyer qu'à détruire, & qui ne peut être qu'assez foiblement combattue par les prodiges vrais ou supposés de la Musique ancienne. Peut-être seroit-il permis de conjecturer avec quelque vraisemblance, que cette Musique étoit tout-à-fait différente de la nôtre ; & que si l'ancienne étoit supérieure par la mélodie, l'harmonie donne à la moderne des avantages.

Nous serions injustes, si à l'occasion du détail où nous venons d'entrer, nous ne reconnoissions point ce que nous devons à l'Italie ; c'est d'elle que nous avons reçu les Sciences, qui depuis ont fructifié si abondamment dans toute l'Europe ; c'est à elle sur-tout que nous devons les Beaux-Arts & le bon goût, dont elle nous a fourni un grand nombre de modeles inimitables.

Pendant que les Arts & les Belles-Lettres étoient en honneur, il s'en falloit beaucoup que la Philosophie fît le même progrès, du moins dans chaque nation prise en corps ; elle n'a reparu que beaucoup plus tard. Ce n'est pas

qu'au fond il soit plus aisé d'exceller dans les Belles-Lettres que dans la Philosophie ; la supériorité en tout genre est également difficile à atteindre. Mais la lecture des Anciens devoit contribuer plus promptement à l'avancement des Belles-Lettres & du bon goût, qu'à celui des Sciences naturelles. Les beautés littéraires n'ont pas besoin d'être vues long-tems pour être senties ; & comme les hommes sentent avant que de penser, ils doivent par la même raison juger ce qu'ils sentent avant de juger ce qu'ils pensent. D'ailleurs, les Anciens n'étoient pas à beaucoup près aussi parfaits comme Philosophes que comme Écrivains. En effet, quoique dans l'ordre de nos idées les premieres opérations de la raison précedent les premiers efforts de l'imagination, celle-ci, quand elle a fait les premiers pas, va beaucoup plus vîte que l'autre : elle a l'avantage de travailler sur des objets qu'elle enfante ; au lieu que la raison forcée de se borner à ceux qu'elle a devant elle, & de s'arrêter à chaque instant, ne s'épuise que trop souvent en recherches infructueuses. L'univers & les réflexions sont le premier livre des

vrais Philoſophes, & les Anciens l'avoient ſans doute étudié : il étoit donc néceſſaire de faire comme eux ; on ne pouvoit ſuppléer à cette étude par celle de leurs Ouvrages, dont la plûpart avoient été détruits, & dont un petit nombre, mutilé par le tems, ne pouvoit nous donner ſur une matiere ſi vaſte que des notions fort incertaines & fort altérées.

La Scholaſtique qui compoſoit toute la Science prétendue des ſiecles d'ignorance, nuiſoit encore aux progrès de la vraie Philoſophie dans ce premier ſiecle de lumiere. On étoit perſuadé depuis un tems, pour ainſi dire, immémorial, qu'on poſſédoit dans toute ſa pureté la doctrine d'Ariſtote, commentée par les Arabes, & altérée par mille additions abſurdes ou puériles ; & on ne penſoit pas même à s'aſſurer ſi cette Philoſophie barbare étoit réellement celle de ce grand homme, tant on avoit conçu de reſpect pour les Anciens. C'eſt ainſi que tant de peuples, nés & affermis dans leurs erreurs par l'éducation, ſe croient d'autant plus ſincérement dans le chemin de la vérité, qu'il ne leur eſt même jamais venu en penſée

de former sur cela le moindre doute. Aussi, dans le tems que plusieurs Écrivains, rivaux des Orateurs & des Poëtes Grecs, marchoient à coté de leurs modeles, ou peut-être même les surpassoient, la Philosophie Grecque, quoique fort imparfaite, n'étoit pas même bien connue.

Tant de préjugés qu'une admiration aveugle pour l'antiquité contribuoit à entretenir, sembloient se fortifier encore par l'abus qu'osoient faire plusieurs Théologiens de la soumission des Peuples. On avoit permis aux Poëtes de chanter dans leurs Ouvrages les Divinités du paganisme, parce qu'on étoit persuadé avec raison que les noms de ces Divinités ne pouvoient plus être qu'un jeu dont on n'avoit rien à craindre. Si d'un côté la Religion des Anciens qui animoit tout, ouvroit un vaste champ à l'imagination des Beaux-Esprits; de l'autre, les principes en étoient trop absurdes, pour qu'on appréhendât de voir ressusciter Jupiter & Pluton par quelque secte de Novateurs. Mais l'on craignoit, ou l'on paroissoit craindre les coups qu'une raison aveugle pouvoit porter au Christianisme : comment

ment ne voyoit-on pas qu'il n'avoit point à redouter une attaque ſi foible ? Envoyé du ciel aux hommes, la vénération ſi juſte & ſi ancienne que les peuples lui témoignoient, avoit été garantie pour toujours par les promeſſes de Dieu même. D'ailleurs quelque abſurde qu'une religion puiſſe être (reproche que nous n'avons garde de faire à la nôtre), ce ne ſont jamais les Philoſophes qui la détruiſent : lors même qu'ils enſeignent la vérité, ils ſe contentent de la montrer ſans forcer perſonne à la connoître ; un tel pouvoir n'appartient qu'à l'Être tout-puiſſant : ce ſont les hommes inſpirés qui éclairent le peuple, & les enthouſiaſtes qui l'égarent. Le frein qu'on eſt obligé de mettre à la licence de ces derniers ne doit point nuire à cette liberté ſi néceſſaire à la vraie Philoſophie, & dont la religion peut tirer les plus grands avantages. Si le Chriſtianiſme ajoute à la Philoſophie les lumieres qui lui manquent, s'il n'appartient qu'à la Grace de ſoumettre les incrédules, c'eſt à la Philoſophie qu'il eſt réſervé de les réduire au ſilence ; & pour aſſurer le triomphe de la Foi, les Théologiens

dont nous parlons n'avoient qu'à faire usage des armes qu'on auroit voulu employer contre elle.

Mais parmi ces mêmes hommes ; quelques-uns avoient un intérêt beaucoup plus réel de s'opposer à l'avancement de la Philosophie. Faussement persuadés que la croyance des peuples est d'autant plus ferme, qu'on l'exerce sur plus d'objets différens, ils ne se contentoient pas d'exiger pour nos Mysteres la soumission qu'ils méritent, ils cherchoient à ériger en dogmes leurs opinions particulieres ; & c'étoient ces opinions mêmes, bien plus que les dogmes, qu'ils vouloient mettre en sûreté. Par là ils auroient porté à la religion le coup le plus terrible, si elle eût été l'ouvrage des hommes ; car il étoit à craindre que leurs opinions étant une fois reconnues pour fausses, le peuple qui ne discerne rien, ne traitât de la même maniere les vérités avec lesquelles on avoit voulu les confondre.

D'autres Théologiens de meilleure foi, mais aussi dangereux, se joignoient à ces premiers par d'autres motifs. Quoique la religion soit uniquement destinée à régler nos mœurs & notre

foi, ils la croyoient faite pour nous éclairer aussi sur le systême du monde, c'est-à-dire, sur ces matieres que le Tout-puissant a expressément abandonnées à nos disputes. Ils ne faisoient pas réflexion que les Livres sacrés & les Ouvrages des Peres, faits pour montrer au peuple comme aux Philosophes ce qu'il faut pratiquer & croire, ne devoient point sur les questions indifférentes, parler un autre langage que le peuple. Cependant le despotisme théologique ou le préjugé l'emporta. Un Tribunal devenu puissant dans le Midi de l'Europe, dans les Indes, dans le nouveau Monde, mais que la Foi n'ordonne point de croire, ni la charité d'approuver, ou plutôt que la religion réprouve quoiqu'occupé par ses Ministres, & dont la France n'a pu s'accoutumer encore à prononcer le nom sans effroi, condamna un célebre Astronome pour avoir soutenu le mouvement de la Terre, & le déclara hérétique; à-peu-près comme le Pape Zacharie avoit condamné quelques siecles auparavant un Evêque, pour n'avoir pas pensé comme saint Augustin sur les Antipodes, & pour avoir deviné leur

existence six cens ans avant que Christophe Colomb les découvrit. C'est ainsi que l'abus de l'autorité spirituelle réunie à la temporelle forçoit la raison au silence, & peu s'en fallut qu'on ne défendît au genre humain de penser.

Pendant que des adversaires peu instruits ou mal intentionnés faisoient ouvertement la guerre à la Philosophie, elle se refugioit, pour ainsi dire, dans les Ouvrages de quelqûes grands hommes, qui sans avoir l'ambition dangereuse d'arracher le bandeau des yeux de leurs contemporains, préparoient de loin dans l'ombre & le silence la lumiere dont le monde devoit être éclairé peu-à-peu & par degrés insensibles.

A la tête de ces illustres personnages doit être placé l'immortel Chancelier d'Angleterre, FRANÇOIS BACON, dont les Ouvrages si justement estimés, & plus estimés pourtant qu'ils ne sont connus, méritent encore plus notre lecture que nos éloges. A considérer les vues saines & étendues de ce grand homme, la multitude d'objets sur lesquels son esprit s'est porté, la hardiesse de son style qui réunit par-tout les plus sublimes images avec la précision la

plus rigoureuſe, on ſeroit tenté de le regarder comme le plus grand, le plus univerſel, & le plus éloquent des Philoſophes. Bacon, né dans le ſein de la nuit la plus profonde, ſentit que la Philoſophie n'étoit pas encore, quoique bien des gens ſans doute ſe flattaſſent d'y exceller; car plus un ſiecle eſt groſſier, plus il ſe croit inſtruit de tout ce qu'il peut ſavoir. Il commença donc par enviſager d'une vue générale les divers objets de toutes les Sciences naturelles; il partagea ces Sciences en différentes branches, dont il fit l'énumération la plus exacte qu'il lui fût poſſible : il examina ce que l'on ſavoit déja ſur chacun de ces objets, & fit le catalogue immenſe de ce qui reſtoit à découvrir : c'eſt le but de ſon admirable Ouvrage *De la dignité & de l'accroiſſement des connoiſſances humaines.* Dans ſon *Nouvel organe des Sciences*, il perfectionne les vues qu'il avoit données dans le premier Ouvrage; il les porte plus loin, & fait connoître la néceſſité de la Phyſique expérimentale, à laquelle on ne penſoit point encore. Ennemi des ſyſtêmes, il n'enviſage la Philoſophie que comme cette partie de nos connoiſſan-

ces, qui doit contribuer à nous rendre meilleurs ou plus heureux : il semble la borner à la Science des choses utiles, & recommande par-tout l'étude de la Nature. Ses autres écrits sont formés sur le même plan : tout, jusqu'à leurs titres, y annonce l'homme de génie, l'esprit qui voit en grand. Il y recueille des faits, il y compare des expériences, il en indique un grand nombre à faire ; il invite les Savans à étudier & à perfectionner les Arts, qu'il regarde comme la partie la plus relevée & la plus essentielle de la Science humaine : il expose avec une simplicité noble *ses conjectures & ses pensées* sur les différens objets dignes d'intéresser les hommes ; & il eût pu dire, comme ce vieillard de Térence, que rien de ce qui touche l'humanité ne lui étoit étranger. Science de la Nature, Morale, Politique, Œconomique, tout semble avoir été du ressort de cet esprit lumineux & profond ; & l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou des richesses qu'il répand sur tous les sujets qu'il traite, ou de la dignité avec laquelle il en parle. Ses Ecrits ne peuvent être mieux comparés qu'à ceux d'Hippocrate sur la Médecine ; & ils

ne feroient ni moins admirés, ni moins lûs, si la culture de l'esprit étoit aussi chere aux hommes que la conservation de la santé. Mais il n'y a que les Chefs de secte en tout genre dont les Ouvrages puissent avoir un certain éclat; Bacon n'a pas été du nombre, & la forme de sa Philosophie s'y opposoit: elle étoit trop sage pour étonner personne. La Scholastique qui dominoit de son tems, ne pouvoit être renversée que par des opinions hardies & nouvelles; & il n'y a pas d'apparence qu'un Philosophe qui se contente de dire aux hommes, *voilà le peu que vous avez appris, voici ce qui vous reste à chercher*, soit destiné à faire beaucoup de bruit parmi ses contemporains. Nous oserions même faire quelque reproche au Chancelier Bacon d'avoir été peut-être trop timide, si nous ne savions avec quelle retenue, & pour ainsi dire, avec quelle superstition, on doit juger un génie si sublime. Quoiqu'il avoüe que les Scholastiques ont énervé les Sciences par leurs questions minutieuses, & que l'esprit doit sacrifier l'étude des êtres généraux à celle des objets particuliers, il semble pourtant, par l'emploi

fréquent qu'il fait des termes de l'Ecole, quelquefois même par celui des principes scholastiques, & par des divisions & subdivisions dont l'usage étoit alors fort à la mode, avoit marqué un peu trop de ménagement ou de déférence pour le goût dominant de son siecle. Ce grand homme, après avoir brisé tant de fers, étoit encore retenu par quelques chaînes qu'il ne pouvoit ou n'osoit rompre.

Nous déclarons ici que nous devons principalement au Chancelier Bacon l'arbre encyclopédique dont nous avons déjà parlé, & que l'on trouvera à la fin de ce discours. Nous en avions fait l'aveu en plusieurs endroits du *Prospectus*; nous y revenons encore, & nous ne manquerons aucune occasion de le répéter. Cependant nous n'avons pas cru devoir suivre de point en point le grand homme que nous reconnoissons ici pour notre maître. Si nous n'avons pas placé, comme lui, la raison après l'imagination, c'est que nous avons suivi dans le Systême encyclopédique l'ordre métaphysique des opérations de l'esprit, plutôt que l'ordre historique de ses progrès depuis la renaissance des Lettres;

ordre que l'illuſtre Chancelier d'Angleterre avoit peut-être en vue juſqu'à un certain point, lorſqu'il faiſoit, comme il le dit, *le cens* & le dénombrement des connoiſſances humaines. D'ailleurs le plan de Bacon étant différent du nôtre, & les Sciences ayant fait depuis de grands progrès, on ne doit pas être ſurpris que nous ayons pris quelquefois une route différente.

Ainſi, outre les changemens que nous avons faits dans l'ordre de la diſtribution générale, & dont nous avons déjà expoſé les raiſons, nous avons à certains égards pouſſé les diviſions plus loin, ſur-tout dans la partie de Mathématique & de Phyſique particuliere; d'un autre côté, nous nous ſommes abſtenus d'étendre au même point que lui, la diviſion de certaines Sciences dont il ſuit juſqu'aux derniers rameaux. Ces rameaux qui doivent proprement entrer dans le corps de notre Encyclopédie, n'auroient fait, à ce que nous croyons, que charger aſſez inutilement le Syſtême général. On trouvera immédiatement après notre Arbre encyclopédique celui du Philoſophe Anglois; c'eſt le moyen le plus court & le plus facile

de faire distinguer ce qui nous appartient d'avec ce que nous avons emprunté de lui.

Au Chancelier Bacon succéda l'illustre DESCARTES. Cet homme rare dont la fortune a tant varié en moins d'un siecle, avoit tout ce qu'il falloit pour changer la face de la Philosophie ; une imagination forte, un esprit très-conséquent, des connoissances puisées dans lui-même plus que dans les Livres, beaucoup de courage pour combattre les préjugés les plus généralement reçus, & aucune espece de dépendance qui le forçât à les ménager. Aussi éprouva-t-il de son vivant même ce qui arrive pour l'ordinaire à tout homme qui prend un ascendant trop marqué sur les autres. Il fit quelques enthousiastes, & eut beaucoup d'ennemis. Soit qu'il connût sa nation ou qu'il s'en défiât seulement, il s'étoit refugié dans un pays entiérement libre pour y méditer plus à son aise. Quoiqu'il pensât beaucoup moins à faire des disciples qu'à les mériter, la persécution alla le chercher dans sa retraite ; & la vie cachée qu'il menoit ne put l'y soustraire. Malgré toute la sagacité qu'il avoit employée pour prouver

l'existence de Dieu, il fut accusé de la nier par des Ministres qui peut-être ne la croyoient pas. Tourmenté & calomnié par des étrangers, & assez mal accueilli de ses compatriotes, il alla mourir en Suede, bien éloigné sans doute de s'attendre au succès brillant que ses opinions auroient un jour.

On peut considérer Descartes comme Géometre ou comme Philosophe. Les Mathématiques, dont il semble avoir fait assez peu de cas, font néanmoins aujourd'hui la partie la plus solide & la moins contestée de sa gloire. L'Algebre, créée en quelque maniere par les Italiens, & prodigieusement augmentée par notre illustre VIETE, a reçu entre les mains de Descartes de nouveaux accroissemens. Un des plus considérables est sa méthode des Indéterminées, artifice très-ingénieux & très-subtil, qu'on a sû appliquer depuis à un grand nombre de recherches. Mais ce qui a sur-tout immortalisé le nom de ce grand homme, c'est l'application qu'il a sû faire de l'Algebre à la Géométrie, idée des plus vastes & des plus heureuses que l'esprit humain ait jamais eues, & qui sera toujours la clé des plus pro-

fondes recherches, non-seulement dans la Géométrie sublime, mais dans toutes les Sciences physico-mathématiques.

Comme Philosophe, il a peut-être été aussi grand, mais il n'a pas été si heureux. La Géométrie qui par la nature de son objet doit toujours gagner sans perdre, ne pouvoit manquer, étant maniée par un aussi grand génie, de faire des progrès très-sensibles & apparens pour tout le monde. La Philosophie se trouvoit dans un état bien différent, tout y étoit à commencer: & que ne coûtent point les premiers pas en tout genre? le mérite de les faire dispense de celui d'en faire de grands. Si Descartes qui nous a ouvert la route, n'y a pas été aussi loin que ses Sectateurs le croient, il s'en faut beaucoup que les Sciences lui doivent aussi peu que le prétendent ses adversaires. Sa Méthode seule auroit suffi pour le rendre immortel; sa Dioptrique est la plus grande & la plus belle application qu'on eût faite encore de la Géométrie à la Physique; on voit enfin dans ses ouvrages même les moins lûs maintenant, briller par-tout le génie inventeur. Si on juge sans partialité ces Tour-

billons devenus aujourd'hui presque ridicules, on conviendra, j'ose le dire, qu'on ne pouvoit alors imaginer rien de mieux : les observations astronomiques qui ont servi à les détruire étoient encore imparfaites, ou peu constatées ; rien n'étoit plus naturel que de supposer un fluide qui transportât les planetes ; il n'y avoit qu'une longue suite de phénomenes, de raisonnemens & de calculs, & par conséquent une longue suite d'années, qui pût faire renoncer à une théorie si séduisante. Elle avoit d'ailleurs l'avantage singulier de rendre raison de la gravitation des corps par la force centrifuge du Tourbillon même : & je ne crains point d'avancer que cette explication de la pesanteur est une des plus belles & des plus ingénieuses hypothéses que la Philosophie ait jamais imaginées. Aussi a-t-il fallu pour l'abandonner, que les Physiciens ayent été entraînés comme malgré eux par la théorie des forces centrales, & par des expériences faites long-tems après. Reconnoissons donc que Descartes, forcé de créer une Physique toute nouvelle, n'a pû la créer meilleure ; qu'il a fallu, pour ainsi dire, passer par les tourbil-

lons pour arriver au vrai ſyſtême du monde ; & que s'il s'eſt trompé ſur les lois du mouvement, il a du moins deviné le premier qu'il devoit y en avoir.

Sa Métaphyſique, auſſi ingénieuſe & auſſi nouvelle que ſa Phyſique, a eu le même ſort à-peu-près ; & c'eſt auſſi à-peu-près par les mêmes raiſons qu'on peut la juſtifier ; car telle eſt aujourd'hui la fortune de ce grand homme, qu'après avoir eu des ſectateurs ſans nombre, il eſt preſque réduit à des apologiſtes. Il ſe trompa ſans doute en admettant les idées innées : mais s'il eût retenu de la ſecte Péripatéticienne la ſeule vérité qu'elle enſeignoit ſur l'origine des idées par les ſens, peut-être les erreurs, qui deshonoroient cette vérité par leur alliage, auroient été plus difficiles à déraciner. Deſcartes a oſé du moins montrer aux bons eſprits à ſecoüer le joug de la ſcholaſtique, de l'opinion, de l'autorité, en un mot des préjugés & de la barbarie ; & par cette révolte dont nous recueillons aujourd'hui les fruits, il a rendu à la Philoſophie un ſervice plus eſſentiel peut-être que tous ceux qu'elle doit à ſes

illuſtres ſucceſſeurs. On peut le regarder comme un chef de conjurés, qui a eu courage de s'élever le premier contre une puiſſance deſpotique & arbitraire, & qui en préparant une révolution éclatante, a jetté les fondemens d'un gouvernement plus juſte & plus heureux qu'il n'a pû voir établi. S'il a fini par croire tout expliquer, il a du moins commencé par douter de tout; & les armes dont nous nous ſervons pour le combattre ne lui en appartiennent pas moins, parce que nous les tournons contre lui. D'ailleurs, quand les opinions abſurdes ſont invétérées, on eſt quelquefois forcé, pour déſabuſer le genre humain, de les remplacer par d'autres erreurs, lorſqu'on ne peut mieux faire. L'incertitude & la vanité de l'eſprit ſont telles qu'il a toujours beſoin d'une opinion à laquelle il ſe fixe : c'eſt un enfant à qui il faut préſenter un joüet pour lui enlever une arme dangereuſe ; il quittera de lui-même ce joüet quand le tems de la raiſon ſera venu. En donnant ainſi le change aux Philoſophes, ou à ceux qui croient l'être, on leur apprend du moins à ſe défier de leurs lumieres, &

cette disposition est le premier pas vers la vérité. Aussi Descartes a-t-il été persécuté de son vivant, comme s'il fût venu l'apporter aux hommes.

NEWTON, à qui la route avoit été préparée par HUYGHENS, parut enfin, & donna à la Philosóphie une forme qu'elle semble devoir conserver. Ce grand génie vit qu'il étoit tems de bannir de la Physique les conjectures & les hypothéses vagues, ou du moins de ne les donner que pour ce qu'elles valoient, & que cette Science devoit être uniquement soumise aux expériences & à la Géométrie. C'est peut-être dans cette vûe qu'il commença par inventer le calcul de l'Infini & la méthode des Suites, dont les usages si étendus dans la Géométrie même, le sont encore davantage pour déterminer les effets compliqués que l'on observe dans la Nature, où tout semble s'exécuter par des especes de progressions infinies. Les expériences de la pesanteur, & les observations de Képler, firent découvrir au Philosophe Anglois la force qui retient les planetes dans leurs orbites. Il enseigna tout ensemble & à distinguer les causes de leurs mouvemens, & à les

calculer avec une exactitude qu'on n'auroit pû exiger que du travail de plusieurs siecles. Créateur d'une Optique toute nouvelle, il fit connoître la lumiere aux hommes en la décomposant. Ce que nous pourrions ajouter à l'éloge de ce grand Philosophe, seroit fort au-dessous du témoignage universel qu'on rend aujourd'hui à ses découvertes presque innombrables, & à son génie tout à la fois étendu, juste & profond. En enrichissant la Philosophie par une grande quantité de biens réels, il a mérité sans doute toute sa reconnoissance; mais il a peut-être plus fait pour elle en lui apprenant à être sage, & à contenir dans de justes bornes cette espece d'audace que les circonstances avoient forcé Descartes à lui donner. Sa Théorie du monde (car je ne veux pas dire son Systême) est aujourd'hui si généralement reçue, qu'on commence à disputer à l'auteur l'honneur de l'invention, parce qu'on accuse d'abord les grands hommes de se tromper, & qu'on finit par les traiter de plagiaires. Je laisse à ceux qui trouvent tout dans les ouvrages des Anciens, le plaisir de découvrir dans ces ouvrages la gravita-

tion des planetes, quand elle n'y seroit pas; mais en supposant même que les Grecs en ayent eu l'idée, ce qui n'étoit chez eux qu'un systême hasardé & romanesque, est devenu une démonstration dans les mains de Newton : cette démonstration qui n'appartient qu'à lui, fait le mérite réel de sa découverte; & l'attraction sans un tel appui seroit une hypothese comme tant d'autres. Si quelqu'Ecrivain célebre s'avisoit de prédire aujourd'hui sans aucune preuve qu'on parviendra un jour à faire de l'or, nos descendans auroient-ils droit sous ce prétexte de vouloir ôter la gloire du grand œuvre à un Chimiste qui en viendroit à bout? Et l'invention des lunettes en appartiendroit-elle moins à ses auteurs, quand même quelques anciens n'auroient pas cru impossible que nous étendissions un jour la sphere de notre vûe?

D'autres Savans croient faire à Newton un reproche beaucoup plus fondé, en l'accusant d'avoir ramené dans la Physique les *qualités occultes* des Scholastiques & des anciens Philosophes. Mais les Savans dont nous parlons sont-ils bien sûrs que ces deux mots,

vuides de ſens chez les Scholaſtiques, & deſtinés à marquer un Être dont ils croyoient avoir l'idée, fuſſent autre choſe chez les anciens Philoſophes que l'expreſſion modeſte de leur ignorance? Newton qui avoit étudié la Nature, ne ſe flattoit pas d'en ſavoir plus qu'eux ſur la cauſe premiere qui produit les phénomenes; mais il n'employa pas le même langage, pour ne pas révolter des contemporains qui n'auroient pas manqué d'y attacher une autre idéee que lui. Il ſe contenta de prouver que les tourbillons de Deſcartes ne pouvoient rendre raiſon du mouvement des planetes; que les phénomenes & les lois de la Méchanique s'unifſoient pour les renverſer; qu'il y a une force par laquelle les planetes tendent les unes vers les autres, & dont le principe nous eſt entiérement inconnu. Il ne rejetta point l'impulſion; il ſe borna à demander qu'on s'en ſervît plus heureuſement qu'on n'avoit fait juſqu'alors pour expliquer les mouvemens des planetes: ſes deſirs n'ont point encore été remplis, & ne le feront peut-être de long-tems. Après tout, quel mal auroit-il fait à la Philoſophie, en nous

donnant lieu de penſer que la matiere peut avoir des propriétés que nous ne lui ſoupçonnions pas, & en nous déſabuſant de la confiance ridicule où nous ſommes de les connoître toutes ?

A l'égard de la Métaphyſique, il paroît que Newton ne l'avoit pas entiérement négligée. Il étoit trop grand Philoſophe pour ne pas ſentir qu'elle eſt la baſe de nos connoiſſances, & qu'il faut chercher dans elle ſeule des notions nettes & exactes de tout : il paroît même par les ouvrages de ce profond Géometre, qu'il étoit parvenu à ſe faire de telles notions ſur les principaux objets qui l'avoient occupé. Cependant, ſoit qu'il fût peu content lui-même des progrès qu'il avoit faits à d'autres égards dans la métaphyſique, ſoit qu'il crût difficile de donner au genre humain des lumieres bien ſatisfaiſantes ou bien étendues ſur une ſcience trop ſouvent incertaine & contentieuſe, ſoit enfin qu'il craignît qu'à l'ombre de ſon autorité on n'abusât de ſa Métaphyſique comme on avoit abuſé de celle de Deſcartes pour ſoûtenir des opinions dangereuſes ou erronnées, il s'abſtint preſque abſolument d'en parler dans ceux de ſes

écrits qui ſont les plus connus; & on ne peut guere apprendre ce qu'il penſoit ſur les différens objets de cette ſcience, que dans les ouvrages de ſes diſciples. Ainſi comme il n'a cauſé ſur ce point aucune révolution, nous nous abſtiendrons de le conſidérer de ce côté-là.

Ce que Newton n'avoit oſé, ou n'auroit peut-être pû faire, LOCKE l'entreprit & l'exécuta avec ſuccès. On peut dire qu'il créa la Métaphyſique à-peu-près comme Newton avoit créé la Phyſique. Il conçut que les abſtractions & les queſtions ridicules qu'on avoit juſqu'alors agitées, & qui avoient fait comme la ſubſtance de la Philoſophie, étoient la partie qu'il falloit ſur-tout proſcrire. Il chercha dans ces abſtractions & dans l'abus des ſignes les cauſes principales de nos erreurs, & les y trouva. Pour connoître notre ame, ſes idées & ſes affections, il n'étudia point les livres, parce qu'ils l'auroient mal inſtruit : il ſe contenta de deſcendre profondément en lui-même ; & après s'être, pour ainſi dire, contemplé long-tems, il ne fit dans ſon Traité *de l'Entendement humain* que préſenter aux

hommes le miroir dans lequel il s'étoit vû. En un mot il réduisit la Métaphysique à ce qu'elle doit être en effet, la Physique expérimentale de l'ame; espece de Physique très-différente de celle des corps; non-seulement par son objet, mais par la maniere de l'envisager. Dans celle-ci on peut découvrir, & on découvre souvent des phénomenes inconnus; dans l'autre, les faits aussi anciens que le monde existent également dans tous les hommes : tant pis pour qui croit en avoir de nouveaux. La Métaphysique raisonnable ne peut consister, comme la Physique expérimentale, qu'à rassembler avec soin tous ces faits, à les réduire en un corps, à expliquer les uns par les autres, en distinguant ceux qui doivent tenir le premier rang & servir comme de base. En un mot les Principes de la Métaphysique, aussi simples que les axiomes, sont les mêmes pour les Philosophes & pour le Peuple. Mais le peu de progrès que cette Science a fait depuis si longtems, montre combien il est rare d'appliquer heureusement ces principes, soit par la difficulté que renferme un pareil travail, soit peut-être aussi par

l'impatience naturelle qui empêche de s'y borner. Cependant le titre de Métaphyſicien & même de grand Métaphyſicien eſt encore aſſez commun dans notre ſiecle ; car nous aimons à tout prodiguer : mais qu'il y a peu de perſonnes véritablement dignes de ce nom ! Combien y en a-t-il qui ne le méritent que par le malheureux talent d'obſcurcir avec beaucoup de ſubtilité des idées claires, & de préférer dans les notions qu'ils ſe forment l'extraordinaire au vrai, qui eſt toujours ſimple ? Il ne faut pas s'étonner après cela ſi la plûpart de ceux qu'on appelle *Métaphyſiciens* font ſi peu de cas les uns des autres. Je ne doute point que ce titre ne ſoit bientôt une injure pour nos bons eſprits, comme le nom de Sophiſte, qui pourtant ſignifie *Sage*, avili en Gréce par ceux qui le portoient, fut rejetté par les vrais Philoſophes.

Concluons de toute cette hiſtoire, que l'Angleterre nous doit la naiſſance de cette Philoſophie que nous avons reçue d'elle. Il y a peut-être plus loin des formes ſubſtantielles aux tourbillons, que des tourbillons à la gravitation univerſelle; comme il y a peut-

être un plus grand intervalle entre l'Algebre pure & l'idée de l'appliquer à la Géométrie, qu'entre le petit triangle de BARROW & le calcul différentiel.

Tels ſont les principaux génies que l'eſprit humain doit regarder comme ſes maîtres, & à qui la Gréce eût élevé des ſtatues, quand même elle eût été obligée pour leur faire place, d'abattre celle de quelques conquérans.

Les bornes de ce diſcours préliminaire nous empêchent de parler de pluſieurs Philoſophes illuſtres, qui ſans ſe propoſer des vûes auſſi grandes que ceux dont nous venons de faire mention, n'ont pas laiſſé par leurs travaux de contribuer beaucoup à l'avancement des Sciences, & ont pour ainſi dire levé un coin du voile qui nous cachoit la vérité. De ce nombre ſont; GALILÉE, à qui la Géographie doit tant pour ſes découvertes aſtronomiques, & la Méchanique pour ſa Théorie de l'accélération; HARVEY, que la découverte de la circulation du ſang rendra immortel; HUYGHENS, que nous avons déjà nommé, & qui par des ouvrages pleins de force & de génie, a ſi bien mérité de la Géométrie & de la Phyſique: PASCAL,

PASCAL, auteur d'un traité ſur la Cycloïde, qu'on doit regarder comme un prodige de ſagacité & de pénétration, & d'un traité de l'équilibre des liqueurs & de la peſanteur de l'air, qui nous a ouvert une ſcience nouvelle : génie univerſel & ſublime, dont les talens ne pourroient être trop regrettés par la Philoſophie, ſi la Religion n'en avoit pas profité ; MALEBRANCHE, qui a ſi bien démêlé les erreurs des ſens, & qui a connu celles de l'imagination, comme s'il n'avoit pas été ſouvent trompé par la ſienne ; BOYLE, le pere de la Phyſique expérimentale ; pluſieurs autres enfin, parmi leſquels doivent être comptés avec diſtinction les VESALE, les SYDENHAM, les BOERHAAVE, & une infinité d'Anatomiſtes & de Phyſiciens célebres.

Entre ces grands hommes il en eſt un, dont la Philoſophie, aujourd'hui fort accueillie & fort combattue dans le Nord de l'Europe, nous oblige à ne le point paſſer ſous ſilence ; c'eſt l'illuſtre LEIBNITZ. Quand il n'auroit pour lui que la gloire, ou même que le ſoupçon d'avoir partagé avec Newton l'invention du calcul différentiel, il mériteroit

à ce titre une mention honorable. Mais c'eſt principalement par ſa Métaphyſique que nous voulons l'enviſager. Comme Deſcartes, il ſemble avoir reconnu l'inſuffiſance de toutes les ſolutions qui avoient été données juſqu'à lui des queſtions les plus élevées, ſur l'union du corps & de l'ame, ſur la Providence, ſur la nature de la matiere; il paroît même avoir eu l'avantage d'expoſer avec plus de force que perſonne les difficultés qu'on peut propoſer ſur ces queſtions; mais moins ſage que Locke & Newton, il ne s'eſt pas contenté de former des doutes, il a cherché à les diſſiper, & de ce côté-là il n'a peut-être pas été plus heureux que Deſcartes. Son principe de *la raiſon ſuffiſante*, très-beau & très-vrai en lui-même, ne paroît pas devoir être fort utile à des êtres auſſi peu éclairés que nous le ſommes ſur les raiſons premieres de toutes choſes; ſes *Monades* prouvent tout au plus qu'il a vu mieux que perſonne qu'on ne peut ſe former une idée nette de la matiere, mais elles ne paroiſſent pas faites pour la donner; ſon *Harmonie préétablie* ſemble n'ajoûter qu'une difficulté de plus à l'opinion de Deſ-

cartes ſur l'union du corps & de l'ame; enfin ſon ſyſtême de *l'Optimiſme* eſt peut-être dangereux par le prétendu avantage qu'il a d'expliquer tout. Ce grand homme paroît avoir porté dans la Métaphyſique plus de ſagacité que de lumiere; mais de quelque maniere qu'on penſe ſur cet article, on ne peut lui refuſer l'admiration que méritent la grandeur de ſes vûes en tout genre, l'étendue prodigieuſe de ſes connoiſſances, & ſur-tout l'eſprit philoſophique par lequel il a ſu les éclairer.

Nous finirons par une obſervation qui ne paroîtra pas ſurprenante à des Philoſophes. Ce n'eſt guere de leur vivant que les grands hommes dont nous venons de parler ont changé la face des Sciences. Nous avons déjà vû pourquoi Bacon n'a point été chef de ſecte; deux raiſons ſe joignent à celle que nous en avons apportée. Ce grand Philoſophe a écrit pluſieurs de ſes Ouvrages dans une retraite à laquelle ſes ennemis l'avoient forcé, & le mal qu'ils avoient fait à l'homme d'état n'a pû manquer de nuire à l'Auteur. D'ailleurs, uniquement occupé d'être utile, il a peut-être embraſſé trop de matieres, pour que ſes

contemporains dussent se laisser éclairer à la fois sur un si grand nombre d'objets. On ne permet guere aux grands génies d'en savoir tant; on veut bien apprendre quelque chose d'eux sur un sujet borné; mais on ne veut pas être obligé à réformer toutes ses idées sur les leurs. C'est en partie pour cette raison que les Ouvrages de Descartes ont essuyé en France après sa mort plus de persécution que leur Auteur n'en avoit souffert en Hollande pendant sa vie : ce n'a été qu'avec beaucoup de peine que les écoles ont enfin osé admettre une Physique qu'elles s'imaginoient être contraire à celle de Moïse. Newton, il est vrai, a trouvé dans ses contemporains moins de contradiction; soit que les découvertes géométriques par lesquelles il s'annonça, & dont on ne pouvoit lui disputer ni la propriété, ni la réalité, eussent accoûtumé à l'admiration pour lui, & à lui rendre des hommages qui n'étoient ni trop subits, ni trop forcés; soit que par sa supériorité il imposât silence à l'envie; soit enfin, ce qui paroît plus difficile à croire, qu'il eût affaire à une nation moins injuste que les autres. Il a eu l'avan-

tage singulier de voir sa Philosophie généralement reçûe en Angleterre de son vivant, & d'avoir tous ses compatriotes pour partisans & pour admirateurs. Cependant il s'en falloit bien que le reste de l'Europe fît alors le même accueil à ses Ouvrages. Non-seulement ils étoient inconnus en France, mais la Philosophie scholastique y dominoit encore, lorsque Newton avoit déja renversé la Physique Cartésienne ; & les tourbillons étoient détruits avant que nous songeassions à les adopter. Nous avons été aussi long-tems à les soûtenir qu'à les recevoir. Il ne faut qu'ouvrir nos Livres, pour voir avec surprise qu'il n'y a pas encore trente ans qu'on a commencé en France à renoncer au Cartésianisme. Le premier qui ait osé parmi nous se déclarer ouvertement Newtonien, est l'auteur du Discours *sur la figure des Astres*, qui a joint à des connoissances géométriques très-étendues, cet esprit philosophique avec lequel elles ne se trouvent pas toujours, & ce talent d'écrire auquel on ne croira plus qu'elles nuisent, quand on aura lû ses Ouvrages. M. de MAUPERTUIS a cru qu'on pouvoit être bon citoyen,

ſans adopter aveuglément la Phyſique de ſon pays, & pour attaquer cette Phyſique, il a eu beſoin d'un courage dont on doit lui ſavoir gré. En effet notre nation, ſinguliérement avide de nouveautés dans les matieres de goût, eſt au contraire en matiere de Science très-attachée aux opinions anciennes. Deux diſpoſitions ſi contraires en apparence ont leur principe dans pluſieurs cauſes, & ſur-tout dans cette ardeur de joüir qui ſemble conſtituer notre caractere. Tout ce qui eſt du reſſort du ſentiment n'eſt pas fait pour être long-tems cherché, & ceſſe d'être agréable, dès qu'il ne ſe préſente pas tout d'un coup: mais auſſi l'ardeur avec laquelle nous nous y livrons s'épuiſe bientôt; & l'ame dégoûtée auſſi-tôt que remplie, vole vers un nouvel objet qu'elle abandonnera de même. Au contraire, ce n'eſt qu'à force de méditation que l'eſprit parvient à ce qu'il cherche: mais par cette raiſon il veut joüir auſſi long-tems qu'il a cherché, ſur-tout lorſqu'il ne s'agit que d'une Philoſophie hypothétique & conjecturale, beaucoup plus riante que des calculs & des combinaiſons exactes. Les Phyſiciens attachés à leurs théories,

avec le même zele & par les mêmes motifs que les artiſans à leurs pratiques, ont ſur ce point beaucoup plus de reſſemblance avec le peuple qu'ils ne s'imaginent. Reſpectons toujours Deſcartes; mais abandonnons ſans peine des opinions qu'il eût combattues lui-même un ſiecle plus tard. Sur-tout ne confondons point ſa cauſe avec celle de ſes ſectateurs. Le génie qu'il a montré en cherchant dans la nuit la plus ſombre une route nouvelle, quoique trompeuſe, n'étoit qu'à lui : ceux qui l'ont oſé ſuivre les premiers dans les ténebres ont au moins marqué du courage; mais il n'y a plus de gloire à s'égarer ſur ſes traces depuis que la lumiere eſt venue. Parmi le peu de Savans qui défendent encore ſa doctrine, il eût déſavoué lui-même ceux qui n'y tiennent que par un attachement ſervile à ce qu'il ont appris dans leur enfance, ou par je ne ſais quel préjugé national, la honte de la Philoſophie. Avec de tels motifs on peut être le dernier de ſes partiſans; mais on n'auroit pas eu le mérite d'être ſon premier diſciple, ou plutôt on eût été ſon adverſaire, lorſqu'il n'y avoit que de l'injuſtice à

l'être. Pour avoir le droit d'admirer les erreurs d'un grand homme, il faut savoir les renonnoître, quand le tems les a mises au grand jour. Aussi les jeunes gens qu'on regarde d'ordinaire comme d'assez mauvais juges, sont peut-être les meilleurs dans les matieres philosophiques & dans beaucoup d'autres, lorsqu'ils ne sont pas dépourvûs de lumieres; parce que tout leur étant également nouveau, ils n'ont d'autre intérêt que celui de bien choisir.

Ce sont en effet les jeunes Géométres, tant de France que des pays étrangers, qui ont réglé le sort des deux Philosophies. L'ancienne est tellement proscrite, que ses plus zélés partisans n'osent plus même nommer ces tourbillons dont ils remplissoient autrefois leurs ouvrages. Si le Newtonianisme venoit à être détruit de nos jours par quelque cause que ce pût être, injuste ou légitime, les sectateurs nombreux qu'il a maintenant joueroient sans doute alors le même rôle qu'ils ont fait jouer à d'autres. Telle est la nature des esprits : telles sont les suites de l'amour propre qui gouverne les Philosophes, du moins autant que les autres hom-

mes, & de la contradiction que doivent éprouver toutes les découvertes, ou même ce qui en a l'apparence.

Il en a été de Locke à-peu-près comme de Bacon, de Descartes, & de Newton. Oublié long-tems pour Rohaut & pour Regis, & encore assez peu connu de la multitude, il commence enfin à avoir parmi nous des lecteurs & quelques partisans. C'est ainsi que les personnages illustres, souvent trop au-dessus de leur siecle, travaillent presque toujours en pure perte pour leur siecle même; c'est aux âges suivans qu'il est réservé de recueillir le fruit de leurs lumieres. Aussi les restaurateurs des Sciences ne joüissent-ils presque jamais de toute la gloire qu'ils méritent; des esprits fort inférieurs la leur arrachent, parce que les grands hommes se livrent à leur génie, & les hommes médiocres à celui de leur nation. Il est vrai que le témoignage que la supériorité ne peut s'empêcher de se rendre à elle-même, suffit pour la dédommager des suffrages vulgaires: elle se nourrit de sa propre substance; & cette réputation dont on est si avide, ne sert souvent qu'à consoler la médio-

crité, des avantages que le talent a ſur elle. On peut dire en effet que la Renommée qui publie tout, raconte plus ſouvent ce qu'elle entend que ce qu'elle voit; & que les Poëtes qui lui ont donné cent bouches, devoient bien auſſi lui donner un bandeau.

La Philoſophie, qui forme le goût dominant de notre ſiecle, ſemble par les progrès qu'elle fait parmi nous, vouloir réparer le tems qu'elle a perdu, & ſe venger de l'eſpece de mépris que lui avoient marqué nos peres. Ce mépris eſt aujourd'hui retombé ſur l'Erudition, & n'en eſt pas plus juſte pour avoir changé d'objet. On s'imagine que nous avons tiré des Ouvrages des Anciens tout ce qu'il nous importoit de ſavoir; & ſur ce fondement on diſpenſeroit volontiers de leur peine ceux qui vont encore les conſulter. Il ſemble qu'on regarde l'antiquité comme un oracle qui a tout dit, & qu'il eſt inutile d'interroger; & l'on ne fait guere plus de cas aujourd'hui de la reſtitution d'un paſſage, que de la découverte d'un petit rameau de veine dans le corps humain. Mais comme il ſeroit ridicule de croire qu'il n'y a plus rien

à découvrir dans l'Anatomie, parce que les Anatomiſtes ſe livrent quelquefois à des recherches, inutiles en apparence, & ſouvent utiles par leurs ſuites; il ne ſeroit pas moins abſurde de vouloir interdire l'Erudition, ſous prétexte des recherches peu importantes auxquelles nos Savans peuvent s'abandonner. C'eſt être ignorant ou préſomptueux de croire que tout ſoit vû dans quelque matiere que ce puiſſe être, & que nous n'ayons plus aucun avantage à tirer de l'étude & de la lecture des Anciens.

L'uſage de tout écrire aujourd'hui en Langue vulgaire, a contribué ſans doute à fortifier ce préjugé, & peut-être eſt plus pernicieux que le préjugé même. Notre Langue s'étant répandue par toute l'Europe, nous avons cru qu'il étoit tems de la ſubſtituer à la Langue Latine, qui depuis la renaiſſance des Lettres étoit celle de nos Savans. J'avoüe qu'un Philoſophe eſt beaucoup plus excuſable d'écrire en François, qu'un François de faire des vers Latins: je veux bien même convenir que cet uſage a contribué à rendre la lumiere plus générale, ſi néanmoins c'eſt étendre réellement l'eſprit d'un Peuple, que

d'en étendre la superficie. Cependant il résulte de-là un inconvénient que nous aurions dû prévoir. Les Savans des autres nations à qui nous avons donné l'exemple, ont cru avec raison qu'ils écriroient encore mieux dans leur langue que dans la nôtre. L'Angleterre nous a donc imités ; l'Allemagne, où le Latin sembloit s'être refugié, commence insensiblement à en perdre l'usage : je ne doute pas qu'elle ne soit bientôt suivie par les Suédois, les Danois, & les Russes. Ainsi, avant la fin du dix-huitieme siecle, un Philosophe qui voudra s'instruire à fond des découvertes de ses prédécesseurs, sera contraint de charger sa mémoire de sept à huit Langues différentes ; & après avoir consumé à les apprendre le tems le plus précieux de sa vie, il mourra avant de commencer à s'instruire. L'usage de la Langue Latine, dont nous avons fait voir le ridicule dans les matieres de goût, ne pourroit être que très-utile dans les Ouvrages de Philosophie, dont la clarté & la précision doivent faire tout le mérite, & qui n'ont besoin que d'une Langue universelle & de convention. Il seroit donc

à souhaiter qu'on rétablît cet usage : mais il n'y a pas lieu de l'espérer. L'abus dont nous osons nous plaindre est trop favorable à la vanité & à la paresse, pour qu'on se flatte de le déraciner. Les Philosophes, comme les autres Ecrivains, veulent être lûs, & sur-tout de leur nation. S'ils se servoient d'une Langue moins familiere, ils auroient moins de bouches pour les célébrer, & on ne pourroit pas se vanter de les entendre. Il est vrai qu'avec moins d'admirateurs, ils auroient de meilleurs juges : mais c'est un avantage qui les touche peu, parce que la réputation tient plus au nombre qu'au mérite de ceux qui la distribuent.

En récompense, car il ne faut rien outrer, nos Livres de Science semblent avoir acquis jusqu'à l'espece d'avantage qui sembloit devoir être particulier aux Ouvrages de Belles-Lettres. Un Ecrivain respectable que notre siecle a eu le bonheur de posséder long-tems, & dont je louerois ici les différentes productions, si je ne me bornois pas à l'envisager comme Philosophe, a appris aux Savans à secouer le joug du pédantisme. Supérieur dans l'art de mettre en

leur jour les idées les plus abstraites, il a sû par beaucoup de méthode, de précision, & de clarté, les abaisser à la portée des esprits qu'on auroit cru les moins faits pour les saisir. Il a même osé prêter à la Philosophie les ornemens qui sembloient lui être les plus étrangers, & qu'elle paroissoit devoir s'interdire le plus sévérement; & cette hardiesse a été justifiée par le succès le plus général & le plus flatteur. Mais semblable à tous les Ecrivains originaux, il a laissé bien loin derriere lui ceux qui ont cru pouvoir l'imiter.

L'Auteur de *l'Histoire Naturelle* a suivi une route toute différente. Rival de Platon & de Lucrece, il a répandu dans son Ouvrage, dont la réputation croît de jour en jour, cette noblesse & cette élévation de style qui sont si propres aux matieres philosophiques, & qui dans les écrits du Sage doivent être la peinture de son ame.

Cependant la Philosophie, en songeant à plaire, paroît n'avoir pas oublié qu'elle est principalement faite pour instruire; c'est par cette raison que le goût des systêmes, plus propre à flatter l'imagination qu'à éclairer la

raiſon, eſt aujourd'hui preſqu'abſolument banni des bons Ouvrages. Un de nos meilleurs Philoſophes ſemble lui avoir porté les derniers coups *. L'eſprit d'hypothèſe & de conjecture pouvoit être autrefois fort utile, & avoit même été néceſſaire pour la renaiſſance de la Philoſophie; parce qu'alors il s'agiſſoit encore moins de bien penſer, que d'apprendre à penſer par ſoi-même. Mais les tems ſont changés, & un Ecrivain qui feroit parmi nous l'éloge des Syſtêmes viendroit trop tard. Les avantages que cet eſprit peut procurer maintenant ſont en trop petit nombre pour balancer les inconvéniens qui en réſultent; & ſi on prétend prouver l'utilité des Syſtêmes par un très-petit nombre de découvertes qu'ils ont occaſionnées autrefois, on pourroit de même conſeiller à nos Géométres de s'appliquer à la quadrature du cercle, parce que les efforts de pluſieurs Mathématiciens pour la trouver, nous ont produit quelques théorèmes. L'eſprit de Syſtême eſt dans la Phyſique ce que la Métaphyſique eſt dans la Géométrie.

* M. l'Abbé de Condillac, de l'Académie royale des Sciences de Pruſſe, dans ſon *Traité des Syſtêmes*.

S'il eſt quelquefois néceſſaire pour nous mettre dans le chemin de la vérité, il eſt preſque toujours incapable de nous y conduire par lui-même. Eclairé par l'obſervation de la Nature, il peut entrevoir les cauſes des phénomenes : mais c'eſt au calcul à aſſurer pour ainſi dire l'exiſtence de ces cauſes, en déterminant exactement les effets qu'elles peuvent produire, & en comparant ces effets avec ceux que l'expérience nous découvre. Toute hypothèſe dénuée d'un tel ſecours acquiert rarement ce degré de certitude, qu'on doit toujours chercher dans les Sciences naturelles, & qui néanmoins ſe trouve ſi peu dans ces conjectures frivoles qu'on honore du nom de Syſtêmes. S'il ne pouvoit y en avoir que de cette eſpece, le principal mérite du Phyſicien ſeroit, à proprement parler, d'avoir l'eſprit de Syſtême, & de n'en faire jamais. A l'égard de l'uſage des Syſtêmes dans les autres Sciences, mille expériences prouvent combien il eſt dangereux.

La Phyſique eſt donc uniquement bornée aux obſervations & aux calculs; la Médecine à l'hiſtoire du corps humain, de ſes maladies, & de leurs

remedes; l'Hiſtoire naturelle à la deſcription détaillée des végétaux, des animaux, & des minéraux; la Chymie à la compoſition & à la décompoſition expérimentale des corps; en un mot toutes les Sciences, renfermées dans les faits autant qu'il leur eſt poſſible, & dans les conſéquences qu'on en peut déduire, n'accordent rien à l'opinion, que quand elles y ſont forcées. Je ne parle point de la Géométrie, de l'Aſtronomie, & de la Méchanique, deſtinées par leur nature à aller toujours en ſe perfectionnant de plus en plus.

On abuſe des meilleures choſes. Cet eſprit philoſophique, ſi à la mode aujourd'hui, qui veut tout voir & ne rien ſuppoſer, s'eſt répandu juſques dans les Belles-Lettres; on prétend même qu'il eſt nuiſible à leur progrès, & il eſt difficile de ſe le diſſimuler. Notre ſiecle porté à la combinaiſon & à l'analyſe, ſemble vouloir introduire les diſcuſſions froides & didactiques dans les choſes de ſentiment. Ce n'eſt pas que les paſſions & le goût n'aient une Logique qui leur appartient; mais cette Logique a des principes tout différens de ceux de la Logique ordinaire: ce

ſont ces principes qu'il faut démêler en nous, & c'eſt, il faut l'avouer, dequoi une Philoſophie commune eſt peu capable. Livrée toute entiere à l'examen des perceptions tranquilles de l'ame, il lui eſt bien plus facile d'en démêler les nuances que celles de nos paſſions, ou en général des ſentimens vifs qui nous affectent. Et comment cette eſpece de ſentimens ne ſeroit-elle pas difficile à analyſer avec juſteſſe? Si d'un côté, il faut s'y livrer pour les connoître, de l'autre, le tems où l'ame en eſt affectée, eſt celui où elle peut les étudier le moins. Il faut pourtant convenir que cet eſprit de diſcuſſion a contribué à affranchir notre littérature de l'admiration aveugle des Anciens; il nous a appris à n'eſtimer en eux que les beautés que nous ſerions contraints d'admirer dans des Modernes. Mais c'eſt peut-être auſſi à la même ſource que nous devons je ne ſais quelle Métaphyſique du cœur, qui s'eſt emparée de nos théatres; s'il ne falloit pas l'en bannir entiérement, encore moins falloit-il l'y laiſſer régner. Cette anatomie de l'ame s'eſt gliſſée juſques dans nos converſations; on y diſſerte, on n'y parle

plus ; & nos ſociétés ont perdu leurs principaux agrémens, la chaleur & la gaieté.

Ne ſoyons donc pas étonnés que nos Ouvrages d'eſprit ſoient en général inférieurs à ceux du ſiecle précédent. On peut même en trouver la raiſon dans les efforts que nous faiſons pour ſurpaſſer nos prédéceſſeurs. Le goût & l'art d'écrire font en peu de tems des progrès rapides, dès qu'une fois la véritable route eſt ouverte : à peine un grand génie a-t-il entrevû le beau, qu'il l'apperçoit dans toute ſon étendue ; & l'imitation de la belle Nature ſemble bornée à de certaines limites qu'une génération ou deux tout au plus ont bientôt atteintes : il ne reſte à la génération ſuivante que d'imiter : mais elle ne ſe contente pas de ce partage ; les richeſſes qu'elle a acquiſes autoriſent le deſir de les accroître ; elle veut ajouter à ce qu'elle a reçu, & manque le but en cherchant à le paſſer. On a donc tout à la fois plus de principes pour bien juger, un plus grand fonds de lumieres, plus de bons juges, & moins de bons Ouvrages : on ne dit point d'un Livre qu'il eſt bon, mais que c'eſt

le Livre d'un homme d'esprit. C'est ainsi que le siecle de Démétrius de Phalere a succédé immédiatement à celui de Démosthene, le siecle de Lucain & de Séneque à celui de Cicéron & de Virgile, & le nôtre à celui de Louis XIV.

Je ne parle ici que du siecle en général; car je suis bien éloigné de faire la satyre de quelques hommes d'un mérite rare avec qui nous vivons. La constitution physique du monde littéraire entraîne, comme celle du monde matériel, des révolutions forcées, dont il seroit aussi injuste de se plaindre que du changement des saisons. D'ailleurs comme nous devons au siecle de Pline les Ouvrages admirables de Quintilien & de Tacite, que la génération précédente n'auroit peut-être pas été en état de produire, le nôtre laissera à la postérité des monumens dont il a droit de se glorifier. Un Poëte célebre par ses talens & par ses malheurs a effacé Malherbe dans ses Odes, & Marot dans ses Epigrammes & dans ses Epîtres. Nous avons vû naître le seul Poëme épique que la France puisse opposer à ceux des Grecs, des Romains, des

Italiens, des Anglois & des Eſpagnols. Deux hommes illuſtres, entre leſquels notre nation a ſemblé partagée, & que la poſtérité ſaura mettre chacun à ſa place, ſe diſputent la gloire du cothurne, & l'on voit encore avec un extrême plaiſir leurs Tragédies après celles de Corneille & de Racine. L'un de ces deux hommes, le même à qui nous devons la HENRIADE, sûr d'obtenir parmi le très-petit nombre de grands Poëtes une place diſtinguée & qui n'eſt qu'à lui, poſſede en même tems au plus haut degré un talent que n'a eu preſque aucun Poëte même dans un degré médiocre, celui d'écrire en proſe. Perſonne n'a mieux connu l'art ſi rare de rendre ſans effort chaque idée par le terme qui lui eſt propre, d'embellir tout ſans ſe méprendre ſur le coloris propre à chaque choſe; enfin, ce qui caractériſe plus qu'on ne penſe les grands Ecrivains, de n'être jamais ni au-deſſus, ni au-deſſous de ſon ſujet. Son eſſai ſur le ſiecle de Louis XIV. eſt un morceau d'autant plus précieux, que l'Auteur n'avoit en ce genre aucun modele ni parmi les Anciens, ni parmi nous. Son hiſtoire de Charles XII. par la rapidité

& la noblesse du style est digne du Héros qu'il avoit à peindre ; ses pieces fugitives, supérieures à toutes celles que nous estimons le plus, suffiroient par leur nombre & par leur mérite pour immortaliser plusieurs Ecrivains. Que ne puis-je en parcourant ici ses nombreux & admirables Ouvrages, payer à ce génie rare le tribut d'éloges qu'il mérite, qu'il a reçu tant de fois de ses compatriotes, des étrangers, & de ses ennemis, & auquel la postérité mettra le comble quand il ne pourra plus en joüir !

Ce ne sont pas là nos seules richesses. Un Ecrivain judicieux, aussi bon citoyen que grand Philosophe, nous a donné sur les principes des Lois un Ouvrage décrié par quelques François, applaudi par la nation, & admiré de toute l'Europe ; ouvrage qui sera un monument immortel du génie & de la vertu de son Auteur, & des progrès de la raison dans un siecle, dont le milieu sera une époque mémorable dans l'histoire de la Philosophie. D'excellens Auteurs ont écrit l'Histoire Ancienne & Moderne ; des esprits justes & éclairés l'ont approfondie, la Comédie a

acquis un nouveau genre, qu'on auroit tort de rejetter, puiſqu'il en réſulte un plaiſir de plus, & que d'ailleurs ce genre même n'a pas été auſſi inconnu des Anciens qu'on voudroit nous le perſuader ; enfin nous avons pluſieurs Romans qui nous empêchent de regretter ceux du dernier ſiecle.

Les beaux Arts ne ſont pas moins en honneur dans notre nation. Si j'en crois les Amateurs éclairés, notre école de Peinture eſt la premiere de l'Europe, & pluſieurs Ouvrages de nos Sculpteurs n'auroient pas été déſavoués par les Anciens. La Muſique eſt peut-être de tous ces Arts celui qui a fait depuis quinze ans le plus de progrès parmi nous. Graces aux travaux d'un génie mâle, hardi & fécond, les Etrangers qui ne pouvoient ſouffrir nos ſymphonies, commencent à les goûter, & les François paroiſſent enfin perſuadés que Lulli avoit laiſſé dans ce genre beaucoup à faire. M. RAMEAU, en pouſſant la pratique de ſon Art à un ſi haut degré de perfection, eſt devenu tout enſemble le modele & l'objet de la jalouſie d'un grand nombre d'Artiſtes, qui le décrient en s'efforçant de l'imi-

ter. Mais ce qui le diſtingue plus particuliérement, c'eſt d'avoir réfléchi avec beaucoup de ſuccès ſur la théorie de ce même Art; d'avoir ſû trouver dans la Baſſe fondamentale l'origine de l'harmonie & de la mélodie; d'avoir réduit par ce moyen à des lois plus ceraines & plus ſimples, une ſcience livrée avant lui à des regles arbitraires ou dictées par une expérience aveugle. Je ſaiſis avec empreſſement l'occaſion de célébrer cet Artiſte philoſophe, dans un diſcours deſtiné principalement à l'éloge des grands hommes. Son mérite, dont il a forcé notre ſiecle à convenir, ne ſera bien connu que quand le tems aura fait taire l'envie; & ſon nom, cher à la partie de notre nation la plus éclairée, ne peut bleſſer ici perſonne. Mais dût-il déplaire à quelques prétendus Mécenes, un Philoſophe ſeroit bien à plaindre, ſi même en matiere de Sciences & de goût, il ne ſe permettoit pas de dire la vérité.

Voilà les biens que nous poſſédons. Quelle idée ne ſe formera-t-on pas de nos tréſors littéraires, ſi l'on joint aux Ouvrages de tant de grands hommes les travaux de toutes les Compagnies ſavantes,

ſavantes, deſtinées à maintenir le goût des Sciences & des Lettres, & à qui nous devons tant d'excellens Livres! De pareilles Sociétés ne peuvent manquer de produire dans un État de grands avantages, pourvu qu'en les multipliant à l'excès, on n'en facilite point l'entrée à un trop grand nombre de gens médiocres; qu'on en banniſſe toute inégalité, propre à éloigner ou à rebuter des hommes faits pour éclairer les autres; qu'on n'y connoiſſe d'autre ſupériorité que celle du génie; que la conſidération y ſoit le prix du travail; enfin que les récompenſes y viennent chercher les talens, & ne leur ſoient point enlevées par l'intrigue. Car il ne faut pas s'y tromper: on nuit plus aux progrès de l'eſprit en plaçant mal les récompenſes qu'en les ſupprimant. Avouons même à l'honneur des Lettres, que les Savans n'ont pas toujours beſoin d'être recompenſés pour ſe multiplier. Témoin l'Angleterre, à qui les Sciences doivent tant, ſans que le Gouvernement faſſe rien pour elles. Il eſt vrai que la Nation les conſidere, qu'elle les reſpecte même; & cette eſpece de récompenſe, ſupérieure à toutes

les autres, eſt ſans doute le moyen le plus ſûr de faire fleurir les Sciences & les Arts ; parce que c'eſt le Gouvernement qui donne les places, & le Public qui diſtribue l'eſtime. L'amour des Lettres, qui eſt un mérite chez nos voiſins, n'eſt encore à la vérité qu'une mode parmi nous, & ne ſera peut-être jamais autre choſe ; mais quelque dangereuſe que ſoit cette mode , qui pour un Mécene éclairé produit cent Amateurs ignorans & orgueilleux, peut-être lui ſommes-nous redevables de n'être pas encore tombés dans la barbarie où une foule de circonſtances tendent à nous précipiter.

On peut regarder comme une des principales, cet amour du faux Bel-Eſprit, qui protege l'ignorance, qui s'en fait honneur, & qui la répandra univerſellement tôt ou tard. Elle ſera le fruit & le terme du mauvais goût ; j'ajoute qu'elle en ſera le remede. Car tout a des révolutions réglées, & l'obſcurité ſe terminera par un nouveau ſiecle de lumiere. Nous ſerons plus frappés du grand jour après avoir été quelque tems dans les ténebres. Elles ſeront comme une eſpece d'anarchie

très-funeste par elle-même, mais quelquefois utile par ses suites. Gardons-nous pourtant de souhaiter une révolution si redoutable ; la barbarie dure des siecles, il semble que ce soit notre élément ; la raison & le bon goût ne font que passer.

Ce seroit peut-être ici le lieu de repousser les traits qu'un Écrivain éloquent & philosophe * a lancé depuis peu contre les Sciences & les Arts, en les accusant de corrompre les mœurs. Il nous siéroit mal d'être de son sentiment à la tête d'un Ouvrage tel que celui-ci ; & l'homme de mérite dont nous parlons, semble avoir donné son suffrage à notre travail par le zele & le succès avec lequel il y a concouru. Nous ne lui reprocherons point d'avoir confondu la culture de l'esprit avec l'abus qu'on en peut faire ; il nous répondroit sans doute que cet abus en est

* M. Rousseau de Geneve, Auteur de la Partie de l'Encyclopédie qui concerne la Musique, & dont nous espérons que le Public sera très-satisfait, a composé un Discours fort éloquent, pour prouver que le rétablissement des Sciences & des Arts a corrompu les mœurs. Ce Discours a été couronné en 1750 par l'Académie de Dijon, avec les plus grands éloges ; il a été imprimé à Paris au commencement de l'année 1751, & a fait beaucoup d'honneur à son Auteur.

inséparable : mais nous le prierons d'examiner si la plupart des maux qu'il attribue aux Sciences & aux Arts ne sont point dûs à des causes toutes différentes, dont l'énumération seroit ici aussi longue que délicate. Les Lettres contribuent certainement à rendre la société plus aimable ; il seroit difficile de prouver que les hommes en sont meilleurs, & la vertu plus commune : mais c'est un privilege qu'on peut disputer à la Morale même. Et pour dire encore plus, faudra-t-il proscrire les lois parce que leur nom sert d'abri à quelques crimes, dont les auteurs seroient punis dans une république de Sauvages ? Enfin, quand nous ferions ici au désavantage des connoissances humaines un aveu dont nous sommes bien éloignés, nous le sommes plus encore de croire qu'on gagnât à les détruire : les vices nous resteroient, & nous aurions l'ignorance de plus.

Finissons cette Histoire des Sciences, en remarquant que les différentes formes de gouvernement, qui influent tant sur les esprits & sur la culture des Lettres, déterminent aussi les especes de connoissances qui doivent principale-

ment y fleurir, & dont chacune a son mérite particulier. Il doit y avoir en général dans une Republique plus d'Orateurs, d'Historiens, & de Philosophes; & dans une Monarchie, plus de Poëtes, de Théologiens, & de Géometres. Cette regle n'est pourtant pas si absolue, qu'elle ne puisse être altérée & modifiée par une infinité de causes.

APRÈS LES RÉFLEXIONS & les vues générales que nous avons cru devoir placer à la tête de cette Encyclopédie, il est tems enfin d'instruire plus particuliérement le Public sur l'Ouvrage que nous lui présentons. Le *Prospectus* qui a déja été publié dans cette vue, & dont M. DIDEROT mon collegue est l'Auteur, ayant été reçu de toute l'Europe avec les plus grands éloges, je vais en son nom le remettre ici de nouveau sous les yeux du Public, avec les changemens & les additions qui nous ont paru convenables à l'un & à l'autre.

ON NE PEUT DISCONVENIR que depuis le renouvellement des Lettres parmi nous, on ne doive en partie aux Dictionnaires les lumieres générales qui

se sont répandues dans la société, & ce germe de Science qui dispose insensiblement les esprits à des connoissances plus profondes. L'utilité sensible de ces sortes d'ouvrages les a rendus si communs, que nous sommes plutôt aujourd'hui dans le cas de les justifier que d'en faire l'éloge. On prétend qu'en multipliant les secours & la facilité de s'instruire, ils contribueront à éteindre le goût du travail & de l'étude. Pour nous, nous croyons être bien fondés à soutenir que c'est à la manie du Bel-Esprit & à l'abus de la Philosophie, plutôt qu'à la multitude des Dictionnaires, qu'il faut attribuer notre paresse & la décadence du bon goût. Ces sortes de collections peuvent tout au plus servir à donner quelques lumieres à ceux qui sans ce secours n'auroient pas eu le courage de s'en procurer: mais elles ne tiendront jamais lieu de Livres à ceux qui chercheront à s'instruire; les Dictionnaires par leur forme même ne sont propres qu'à être consultés, & se refusent à toute lecture suivie. Quand nous apprendrons qu'un homme de Lettres, desirant d'étudier l'Histoire à fond, aura choisi pour cet objet le Dictionnaire de Mo-

reri, nous conviendrons du reproche que l'on veut nous faire. Nous aurions peut-être plus de raiſon d'attribuer l'abus prétendu dont on ſe plaint, à la multiplication des méthodes, des élémens, des abrégés, & des bibliotheques, ſi nous n'étions perſuadés qu'on ne ſauroit trop faciliter les moyens de s'inſtruire.

On abrégeroit encore davantage ces moyens en réduiſant à quelques volumes tout ce que les hommes ont découvert juſqu'à nos jours dans les Sciences & dans les Arts. Ce projet, en y comprenant même les faits hiſtoriques réellement utiles, ne ſeroit peut-être pas impoſſible dans l'exécution ; il ſeroit du moins à ſouhaiter qu'on le tentât ; nous ne prétendons aujourd'hui que l'ébaucher ; & il nous débarraſſeroit enfin de tant de Livres, dont les Auteurs n'ont fait que ſe copier les uns les autres. Ce qui doit nous raſſurer contre la ſatyre des Dictionnaires, c'eſt qu'on pourroit faire le même reproche ſur un fondement auſſi peu ſolide aux Journaliſtes les plus eſtimables. Leur but n'eſt-il pas eſſentiellement d'expoſer en racourci ce que notre ſiecle

ajoute de lumieres à celles des siecles précédens; d'apprendre à se passer des originaux, & d'arracher par conséquent ces épines que nos adversaires voudroient qu'on laissât? Combien de lectures inutiles dont nous serions dispensés par de bons extraits?

Nous avons donc cru qu'il importoit d'avoir un Dictionnaire qu'on pût consulter sur toutes les matieres des Arts & des Sciences, & qui servît autant à guider ceux qui se sentent le courage de travailler à l'instruction des autres, qu'à éclairer ceux qui ne s'instruisent que pour eux-mêmes.

Jusqu'ici personne n'avoit conçu un Ouvrage aussi grand, ou du moins personne ne l'avoit exécuté. Leibnitz, de tous les Savans le plus capable d'en sentir les difficultés, desiroit qu'on le surmontât. Cependant on avoit des Encyclopédies, & Leibnitz ne l'ignoroit pas, lorsqu'il en demandoit une.

La plupart de ces ouvrages parurent avant le siecle dernier, & ne furent pas tout-à-fait méprisés. On trouva que s'ils n'annonçoient pas beaucoup de génie, ils marquoient au moins du travail & des connoissances. Mais que seroit-ce

pour nous que ces Encyclopédies? Quels progrès n'a-t-on pas faits depuis dans les Sciences & dans les Arts? Combien de vérités découvertes aujourd'hui, qu'on n'entrevoyoit pas alors? La vraie Philosophie étoit au berceau; la Géométrie de l'infini n'étoit pas encore; la Physique expérimentale se montroit à peine; il n'y avoit point de Dialectique; les lois de la saine critique étoient entiérement ignorées. Les Auteurs célebres en tout genre dont nous avons parlé dans ce Discours, & leurs illustres Disciples, ou n'existoient pas, ou n'avoient pas écrit. L'esprit de recherche & d'émulation n'animoit pas les Savans; un autre esprit moins fécond peut-être, mais plus rare, celui de justesse & de méthode, ne s'étoit point soumis les différentes parties de la Littérature; & les Académies, dont les travaux ont porté si loin les Sciences & les Arts, n'étoient pas instituées.

Si les découvertes des grands hommes & des compagnies savantes dont nous venons de parler offrirent dans la suite de puissans secours pour former un Dictionnaire encyclopédique; il faut avouer aussi que l'augmentation

prodigieuse des matieres rendit à d'autres égards un tel Ouvrage beaucoup plus difficile. Mais ce n'est point à nous à juger si les successeurs des premiers Encyclopédistes ont été hardis ou présomptueux; & nous les laisserions tous jouir de leur réputation, sans en excepter Ephraim CHAMBERS le plus connu d'entr'eux, si nous n'avions des raisons particulieres de peser le mérite de celui-ci.

L'Encyclopédie de Chambers dont on a publié à Londres un si grand nombre d'éditions rapides; cette Encyclopédie qu'on vient de traduire tout récemment en Italien, & qui de notre aveu mérite en Angleterre & chez l'étranger les honneurs qu'on lui rend, n'eût peut-être jamais été faite, si avant qu'elle parut en Anglois, nous n'avions eu dans notre Langue des Ouvrages où Chambers a puisé sans mesure & sans choix la plus grande partie des choses dont il a composé son Dictionnaire. Qu'en auroient donc pensé nos François sur une traduction pure & simple? Il eût excité l'indignation des Savans & le cri du Public, à qui on n'eût présenté sous un titre fastueux & nouveau, que des ri-

cheſſes qu'il poſſédoit depuis long-tems.

Nous ne refuſons point à cet Auteur la juſtice qui lui eſt dûe. Il a bien ſenti le mérite de l'ordre encyclopédique, ou de la chaîne par laquelle on peut deſcendre ſans interruption des premiers principes d'une Science ou d'un Art juſqu'à ſes conſéquences les plus éloignées, & remonter de ſes conſéquences les plus éloignées juſqu'à ſes premiers principes; paſſer imperceptiblement de cette Science ou de cet Art à un autre, & s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, faire ſans s'égarer le tour du monde littéraire. Nous convenons avec lui que le plan & le deſſein de ſon Dictionnaire ſont excellens, & que ſi l'exécution en étoit portée à un certain degré de perfection, il contribueroit plus lui ſeul aux progrès de la vraie Science que la moitié des Livres connus. Mais, malgré toutes les obligations que nous avons à cet Auteur, & l'utilité conſidérable que nous avons retirée de ſon travail, nous n'avons pu nous empêcher de voir qu'il reſtoit beaucoup à y ajouter. En effet, conçoit-on que tout ce qui concerne les Sciences & les Arts puiſſe être renfermé en deux volumes *in-folio?* La nomen-

clature d'une matiere si étendue en fourniroit un elle seule, si elle étoit complette. Combien donc ne doit-il pas y avoir dans son Ouvrage d'articles omis ou tronqués?

Ce ne sont point ici des conjectures. La Traduction entiere du Chambers nous a passé sous les yeux, & nous avons trouvé une multitude prodigieuse de choses à desirer dans les Sciences; dans les Arts libéraux, un mot où il falloit des pages; & tout à suppléer dans les Arts méchaniques. Chambers a lu des Livres, mais il n'a guere vu d'Artistes; cependant il y a beaucoup de choses qu'on n'apprend que dans les atteliers. D'ailleurs il n'en est pas ici des omissions comme dans un autre Ouvrage. Un article omis dans un Dictionnaire commun le rend seulement imparfait. Dans une Encyclopédie, il rompt l'enchaînement, & nuit à la forme & au fond; & il a fallu tout l'art d'Ephraim Chambers pour pallier ce défaut.

Mais, sans nous étendre davantage sur l'Encyclopédie Angloise, nous annonçons que l'Ouvrage de Chambers n'est point la base unique sur laquelle nous avons élevé; que l'on a refait un

grand nombre de ſes articles ; que l'on n'a employé preſqu'aucun des autres ſans addition, correction, ou retranchement, & qu'il rentre ſimplement dans la claſſe des Auteurs que nous avons particuliérement conſultés. Les éloges qui furent donnés il y a ſix ans au ſimple projet de la traduction de l'Encyclopédie Angloiſe, auroient été pour nous un motif ſuffiſant d'avoir recours à cette Encyclopédie, autant que le bien de notre Ouvrage n'en ſouffriroit pas.

La Partie Mathématique eſt celle qui nous a paru mériter le plus d'être conſervée : mais on jugera par les changemens conſidérables qui y ont été faits, du beſoin que cette Partie & les autres avoient d'une exacte reviſion.

Le premier objet ſur lequel nous nous ſommes écartés de l'Auteur Anglois, c'eſt l'Arbre généalogique qu'il a dreſſé des Sciences & des Arts, & auquel nous avons cru devoir en ſubſtituer un autre. Cette partie de notre travail a été ſuffiſamment développée plus haut. Elle préſente à nos lecteurs le canevas d'un Ouvrage qui ne ſe peut exécuter qu'en pluſieurs volumes *in-folio*, & qui doit contenir un jour toutes les connoiſſances des hommes.

A l'aspect d'une matiere aussi étendue, il n'est personne qui ne fasse avec nous la réflexion suivante. L'expérience journaliere n'apprend que trop combien il est difficile à un Auteur de traiter profondément de la Science ou de l'Art dont il a fait toute sa vie une étude particuliere. Quel homme peut donc être assez hardi & assez borné pour entreprendre de traiter seul de toutes les Sciences & de tous les Arts?

Nous avons inféré de-là que pour soutenir un poids aussi grand que celui que nous avions à porter, il étoit nécessaire de le partager; & sur le champ nous avons jetté les yeux sur un nombre suffisant de Savans & d'Artistes; d'Artistes habiles & connus par leurs talens; de Savans exercés dans les genres particuliers qu'on avoit à confier à leur travail. Nous avons distribué à chacun la Partie qui lui convenoit; quelques-uns même étoient en possession de la leur, avant que nous nous chargeassions de cet Ouvrage. Ainsi, chacun n'ayant été occupé que de ce qu'il entendoit, a été en état de juger sainement de ce qu'en ont écrit les Anciens & les Modernes, & d'ajouter aux

ſecours qu'il en a tirés, des connoiſſances puiſées dans ſon propre fonds. Perſonne ne s'eſt avancé ſur le terrein d'autrui, & ne s'eſt mêlé de ce qu'il n'a peut-être jamais appris ; & nous avons eu plus de méthode, de certitude, d'étendue, & de détails, qu'il ne peut y en avoir dans la plupart des Lexicographes. Il eſt vrai que ce plan a réduit le mérite d'Éditeur à peu de choſe ; mais il a beaucoup ajouté à la perfection de l'Ouvrage ; & nous penſerons toujours nous être acquis aſſez de gloire, ſi le Public eſt ſatisfait. En un mot, chacun de nos Collegues a fait un Dictionnaire de la Partie dont il s'eſt chargé, & nous avons réuni tous ces Dictionnaires enſemble.

Nous croyons avoir eu de bonnes raiſons pour ſuivre dans cet Ouvrage l'ordre alphabétique. Il nous a paru plus commode & plus facile pour nos lecteurs, qui deſirant de s'inſtruire ſur la ſignification d'un mot, le trouveront plus aiſément dans un Dictionnaire alphabétique que dans tout autre. Si nous euſſions traité toutes les Siences ſéparément, en faiſant de chacune un Dictionnaire particulier, non-ſeulement le prétendu déſordre de la ſucceſſion

alphabétique auroit eu lieu dans ce nouvel arrangement ; mais une telle méthode auroit été sujette à des inconvéniens considérables par le grand nombre de mots communs à différentes Sciences, & qu'il auroit fallu répéter plusieurs fois, ou placer au hasard. D'un autre côté, si nous eussions traité de chaque Science séparément & dans un discours suivi, conforme à l'ordre des idées, & non à celui des mots, la forme de cet Ouvrage eût été encore moins commode pour le plus grand nombre de nos lecteurs, qui n'y auroient rien trouvé qu'avec peine ; l'ordre encyclopédique des Sciences & des Arts y eût peu gagné, & l'ordre encyclopédique des mots, ou plutôt des objets par lesquels les Sciences se communiquent & se touchent, y auroit infiniment perdu. Au contraire, rien de plus facile dans le plan que nous avons suivi que de satisfaire à l'un & à l'autre : c'est ce que nous avons détaillé ci-dessus. D'ailleurs, s'il eût été question de faire de chaque Science ou de chaque Art un traité particulier dans la forme ordinaire, & de réunir seulement ces différens traités sous le titre d'Encyclo-

pédie, il eût été bien plus difficile de raſſembler pour cet Ouvrage un ſi grand nombre de perſonnes, & la plupart de nos Collegues auroient ſans doute mieux aimé donner ſéparément leur Ouvrage, que de le voir confondu avec un grand nombre d'autres. De plus, en ſuivant ce dernier plan, nous euſſions été forcés de renoncer preſque entiérement à l'uſage que nous voulions faire de l'Encyclopédie Angloiſe, entraînés tant par la réputation de cet Ouvrage, que par l'ancien *Proſpectus*, approuvé du Public, & auquel nous deſirions de nous conformer. La Traduction entiere de cette Encyclopédie nous a été remiſe entre les mains par les Libraires qui avoient entrepris de la publier; nous l'avons diſtribuée à nos Collegues, qui ont mieux aimé ſe charger de la revoir, de la corriger, de l'augmenter, que de s'engager, ſans avoir, pour ainſi dire, aucuns matériaux préparatoires. Il eſt vrai qu'une grande partie de ces matériaux leur a été inutile, mais du moins elle a ſervi à leur faire entreprendre plus volontiers le travail qu'on eſpéroit d'eux; travail auquel pluſieurs ſe ſeroient peut-être refuſés, s'ils avoient

prévu ce qu'il devoit leur coûter de ſoins. D'un autre côté quelques-uns de ces Savans, en poſſeſſion de leur partie long-tems avant que nous fuſſions Éditeurs, l'avoient déja fort avancée en ſuivant l'ancien projet de l'ordre alphabétique. Il nous eût par conſéquent été impoſſible de changer ce projet, quand même nous aurions été moins diſpoſés à l'approuver. Nous ſavions enfin, ou du moins nous avions lieu de croire, qu'on n'avoit fait à l'Auteur Anglois notre modele, aucune difficulté ſur l'ordre alphabétique auquel il s'étoit aſſujetti. Tout ſe réuniſſoit donc pour nous obliger de rendre cet Ouvrage conforme à un plan que nous aurions ſuivi par choix, ſi nous en euſſions été les maîtres.

La ſeule opération dans notre travail qui ſuppoſe quelque intelligence, conſiſte à remplir les vuides qui ſéparent deux Sciences ou deux Arts, & à renouer la chaîne dans les occaſions où nos Collegues ſe ſont repoſés les uns ſur les autres de certains articles, qui paroiſſant appartenir également à pluſieurs d'entr'eux, n'ont été faits par aucun. Mais afin que la perſonne

chargée d'une partie ne ſoit point comptable des fautes qui pourroient ſe gliſſer dans des morceaux ſurajoutés, nous aurons l'attention de diſtinguer ces morceaux par une étoile. Nous tiendrons exactement la parole que nous avons donnée ; le travail d'autrui ſera ſacré pour nous, & nous ne manquerons pas de conſulter l'Auteur, s'il arrive dans le cours de l'Edition que ſon ouvrage nous paroiſſe demander quelque changement conſidérable.

Les différentes mains que nous avons employées ont appoſé à chaque article comme le ſceau de leur ſtyle particulier, ainſi que celui du ſtyle propre à la matiere & à l'objet d'une Partie. Un procédé de Chymie ne ſera point du même ton que la deſcription des bains & des théatres anciens ; ni la manœuvre d'un Serrurier, expoſée comme les recherches d'un Théologien ſur un point de dogme ou de diſcipline. Chaque choſe a ſon coloris, & ce ſeroit confondre les genres que de les réduire à une certaine uniformité. La pureté du ſtyle, la clarté, & la préciſion, ſont les ſeules qualités qui puiſſent être communes à tous les articles,

& nous espérons qu'on les y remarquera. S'en permettre davantage, ce seroit s'exposer à la monotonie & au dégoût qui sont presque inséparables des Ouvrages étendus, & que l'extrême variété des matieres doit écarter de celui-ci.

Nous en avons dit assez pour instruire le Public de la nature d'une entreprise à laquelle il a paru s'intéresser; des avantages généraux qui en résulteront, si elle est bien exécutée; du bon ou du mauvais succès de ceux qui l'ont tentée avant nous; de l'étendue de son objet; de l'ordre auquel nous nous sommes assujettis; de la distribution qu'on a faite de chaque partie, & de nos fonctions d'Éditeurs. Nous allons maintenant passer aux principaux détails de l'exécution.

Toute la matiere de l'Encyclopédie peut se réduire à trois chefs; les Sciences, les Arts libéraux, & les Arts méchaniques. Nous commencerons par ce qui concerne les Sciences & les Arts libéraux; & nous finirons par les Arts méchaniques.

On a beaucoup écrit sur les Sciences. Les traités sur les Arts libéraux se

ſont multipliés ſans nombre, la république des Lettres en eſt inondée. Mais combien peu donnent les vrais principes? Combien d'autres les noient dans une affluence de paroles, ou les perdent dans des ténebres affectées? Combien dont l'autorité en impoſe, & chez qui une erreur placée à côté d'une vérité, ou décrédite celle-ci, ou s'accrédite elle-même à la faveur de ce voiſinage? On eût mieux fait ſans doute d'écrire moins & d'écrire mieux.

Entre tous les Écrivains, on a donné la préférence à ceux qui ſont généralement reconnus pour les meilleurs. C'eſt de-là que les principes ont été tirés. A leur expoſition claire & préciſe, on a joint des exemples ou des autorités conſtamment reçues. La coutume vulgaire eſt de renvoyer aux ſources, ou de citer d'une maniere vague, ſouvent infidelle, & preſque toujours confuſe; en ſorte que dans les différentes Parties dont un article eſt compoſé, on ne ſait exactement quel Auteur on doit conſulter ſur tel ou tel point, ou s'il faut les conſulter tous, ce qui rend la vérification longue & pénible. On s'eſt attaché, autant qu'il a été poſſible, à

éviter cet inconvénient, en citant dans le corps même des articles les Auteurs sur le témoignage desquels on s'est appuyé ; rapportant leur propre texte quand il est nécessaire ; comparant partout les opinions ; balançant les raisons ; proposant des moyens de douter ou de sortir de doute ; décidant même quelquefois ; détruisant autant qu'il est en nous les erreurs & les préjugés ; & tâchant sur-tout de ne les pas multiplier, & de ne les point perpétuer, en protégeant sans examen des sentimens rejettés, ou en proscrivant sans raison des opinions reçues. Nous n'avons pas craint de nous étendre quand l'intérêt de la vérité & l'importance de la matiere le demandoient, sacrifiant l'agrément toutes les fois qu'il n'a pu s'accorder avec l'instruction.

Nous ferons ici sur les définitions une remarque importante. Nous nous sommes conformés dans les articles généraux des Sciences à l'usage constamment reçu dans les Dictionnaires & dans les autres Ouvrages, qui veut qu'on commence en traitant d'une Science par en donner la définition. Nous l'avons donnée aussi, la plus simple même & la

plus courte qu'il nous a été possible. Mais il ne faut pas croire que la définition d'une Science, sur-tout d'une Science abstraite, en puisse donner l'idée à ceux qui n'y sont pas du moins initiés. En effet, qu'est-ce qu'une Science? sinon un systême de regles ou de faits relatifs à un certain objet; & comment peut-on donner l'idée de ce systême à quelqu'un qui seroit absolument ignorant de ce que le systême renferme? Quand on dit de l'Arithmétique, que c'est la Science des propriétés des nombres, la fait-on mieux connoître à celui qui ne la sait pas, qu'on ne feroit connoître la pierre philosophale en disant que c'est le secret de faire de l'or? La définition d'une Science ne consiste proprement que dans l'exposition détaillée des choses dont cette Science s'occupe, comme la définition d'un corps est la description détaillée de ce corps même; & il nous semble d'après ce principe, que ce qu'on appelle définition de chaque Science seroit mieux placé à la fin qu'au commencement du livre qui en traite: ce seroit alors le résultat extrêmement réduit de toutes les notions qu'on auroit acquises. D'ailleurs, que

contiennent ces définitions pour la plupart, sinon des expressions vagues & abstraites, dont la notion est souvent plus difficile à fixer que celle de la Science même? Tels sont les mots, *science*, *nombre*, & *propriété*, dans la définition déja citée de l'Arithmétique. Les termes généraux sans doute sont nécessaires, & nous avons vu dans ce Discours quelle en est l'utilité : mais on pourroit les définir, un abus forcé des signes, & la plupart des définitions, un abus tantôt volontaire, tantôt forcé des termes généraux. Au reste, nous le répétons, nous nous sommes conformés sur ce point à l'usage, parce que ce n'est pas à nous à le changer, & que la forme même de ce Dictionnaire nous en empêchoit. Mais en ménageant les préjugés, nous n'avons point dû appréhender d'exposer ici des idées que nous croyons saines. Continuons à rendre compte de notre Ouvrage.

L'empire des Sciences & des Arts est un monde éloigné du vulgaire, où l'on fait tous les jours des découvertes, mais dont on a bien des relations fabuleuses. Il étoit important d'assurer les vraies, de prévenir sur les fausses, de

fixer

fixer des points d'où l'on partît, & de faciliter ainsi la recherche de ce qui reste à trouver. On ne cite des faits, on ne compare des expériences, on n'imagine des méthodes, que pour exciter le génie à s'ouvrir des routes ignorées, & à s'avancer à des découvertes nouvelles, en regardant comme le premier pas celui où les grands hommes ont terminé leur course. C'est aussi le but que nous nous sommes proposé, en alliant aux principes des Sciences & des Arts libéraux l'histoire de leur origine & de leurs progrès successifs; & si nous l'avons atteint, de bons esprits ne s'occuperont plus à chercher ce qu'on savoit avant eux. Il sera facile dans les productions à venir sur les Sciences & sur les Arts libéraux, de démêler ce que les inventeurs ont tiré de leur fonds, d'avec ce qu'ils ont emprunté de leurs prédécesseurs : on appréciera les travaux; & ces hommes avides de réputation & dépourvûs de génie, qui publient hardiment de vieux systêmes comme des idées nouvelles, seront bientôt démasqués. Mais, pour parvenir à ces avantages, il a fallu donner à chaque matiere une étendue convenable, insister sur

l'essentiel, négliger les minuties, & éviter un défaut assez commun, celui de s'appesantir sur ce qui ne demande qu'un mot, de prouver ce qu'on ne conteste point, & de commenter ce qui est clair. Nous n'avons ni épargné, ni prodigué les éclaircissemens. On jugera qu'ils étoient nécessaires par-tout où nous en avons mis, & qu'ils auroient été superflus où l'on n'en trouvera pas. Nous nous sommes encore bien gardés d'accumuler les preuves où nous avons cru qu'un seul raisonnement solide suffisoit, ne les multipliant que dans les occasions où leur force dépendoit de leur nombre & de leur concert.

Les articles qui concernent les élémens des Sciences ont été travaillés avec tout le soin possible; ils sont en effet la base & le fondement des autres. C'est par cette raison que les élémens d'une Science ne peuvent être bien faits que par ceux qui ont été fort loin au-delà, car ils renferment le systême des principes généraux qui s'étendent aux différentes parties de la Science; & pour connoître la maniere la plus favorable de présenter ces principes, il faut en avoir fait une application très-étendue & très-variée.

Ce ſont-là toutes les précautions que nous avions à prendre. Voilà les richeſſes ſur leſquelles nous pouvions compter ; mais il nous en eſt ſurvenu d'autres que notre entrepriſe doit, pour ainſi dire, à ſa bonne fortune. Ce ſont des manuſcrits qui nous ont été communiqués par des Amateurs, ou fournis par des Savans, entre leſquels nous nommerons ici M. FORMEY, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences & des Belles-Lettres de Pruſſe. Cet illuſtre Académicien avoit médité un Dictionnaire tel à-peu-près que le nôtre ; & il nous a généreuſement ſacrifié la partie conſidérable qu'il en avoit exécuté, & dont nous ne manquerons pas de lui faire honneur. Ce ſont encore des recherches, des obſervations, que chaque Artiſte ou Savant, chargé d'une partie de notre Dictionnaire, renfermoit dans ſon cabinet, & qu'il a bien voulu publier par cette voie. De ce nombre ſeront preſque tous les articles de Grammaire générale & particuliere. Nous croyons pouvoir aſſurer qu'aucun Ouvrage connu ne ſera ni auſſi riche, ni auſſi inſtructif que le nôtre ſur les regles & les uſages

de la Langue Françoise, & même sur la nature, l'origine & le philosophique des Langues en général. Nous ferons donc part au Public, tant sur les Sciences que sur les Arts libéraux, de plusieurs fonds littéraires dont il n'auroit peut-être jamais eu connoissance.

Mais ce qui ne contribuera guere moins à la perfection de ces deux branches importantes, ce sont les secours obligeans que nous avons reçus de tous côtés; protection de la part des Grands, accueil & communication de la part de plusieurs Savans; bibliothéques publiques, cabinets particuliers, recueils, porte-feuilles, *&c.* tout nous a été ouvert, & par ceux qui cultivent les Lettres, & par ceux qui les aiment. Un peu d'adresse & beaucoup de dépense ont procuré ce qu'on n'a pu obtenir de la pure bienveillance; & les récompenses ont presque toujours calmé les inquiétudes réelles ou les allarmes simulées de ceux que nous avions à consulter.

M. Falconet, Médecin consultant du Roi, & Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres, possesseur d'une Bibliothéque aussi nombreuse & aussi étendue que ses connoissances,

mais dont il fait un uſage encore plus eſtimable, celui d'obliger les Savans en la leur communiquant ſans réſerve, nous a donné à cet égard tous les ſecours que nous pouvions ſouhaiter. Cet homme de Lettres citoyen, qui joint à l'érudition la plus variée les qualités d'homme d'eſprit & de Philoſophe, a bien voulu auſſi jetter les yeux ſur quelques-uns de nos articles, & nous donner des conſeils & des éclairciſſemens utiles.

Nous ne ſommes pas moins ſenſibles aux obligations que nous avons à M. l'Abbé SALLIER, Garde de la Bibliothéque du Roi : il nous a permis, avec cette politeſſe qui lui eſt naturelle, & qu'animoit encore le plaiſir de favoriſer une grande entrepriſe, de choiſir dans le riche fonds dont il eſt dépoſitaire, tout ce qui pouvoit répandre de la lumiere ou des agrémens ſur notre Encyclopédie. On juſtifie, nous pourrions même dire qu'on honore le choix du Prince, quand on ſait ſe prêter ainſi à ſes vûes. Les Sciences & les Beaux-Arts ne peuvent donc trop concourir à illuſtrer par leurs productions le regne d'un Souverain qui les favoriſe. Pour

nous, ſpectateurs de leurs progrès & leurs hiſtoriens, nous nous occuperons ſeulement à les tranſmettre à la poſtérité. Qu'elle diſe à l'ouverture de notre Dictionnaire, Tel étoit alors l'état des Sciences & des Beaux-Arts. Qu'elle ajoûte ſes découvertes à celles que nous aurons enrégiſtrées, & que l'hiſtoire de l'eſprit humain & de ſes productions aille d'âge en âge juſqu'aux ſiecles les plus reculés. Que l'Encyclopédie devienne un ſanctuaire où les connoiſſances des hommes ſoient à l'abri des tems & des révolutions. Ne ferons-nous pas trop flatés d'en avoir poſé les fondemens? Quel avantage n'auroit-ce pas été pour nos peres & pour nous, ſi les travaux des peuples anciens, des Egyptiens, des Chaldéens, des Grecs, des Romains *&c.* avoient été tranſmis dans un ouvrage encyclopédique, qui eût expoſé en même tems les vrais principes de leurs Langues! Faiſons donc pour les ſiecles à venir ce que nous regrettons que les ſiecles paſſés n'ayent pas fait pour le nôtre. Nous oſons dire que ſi les anciens euſſent exécuté une Encyclopédie, comme ils ont exécuté tant de grandes choſes, & que ce ma-

nuſcrit ſe fût échappé ſeul de la fameuſe Bibliothéque d'Alexandrie, il eût été capable de nous conſoler de la perte des autres.

Voilà ce que nous avions à expoſer au Public ſur les Sciences & les Beaux-Arts. La partie des Arts méchaniques ne demandoit ni moins de détails, ni moins de ſoins. Jamais peut-être il ne s'eſt trouvé tant de difficultés raſſemblées, & ſi peu de ſecours dans les Livres pour les vaincre. On a trop écrit ſur les Sciences: on n'a pas aſſez bien écrit ſur la plûpart des Arts libéraux; on n'a preſque rien écrit ſur les Arts méchaniques; car qu'eſt-ce que le peu qu'on en rencontre dans les Auteurs, en comparaiſon de l'étendue & de la fécondité du ſujet? Entre ceux qui en ont traité, l'un n'étoit pas aſſez inſtruit de ce qu'il avoit à dire, & a moins rempli ſon ſujet que montré la néceſſité d'un meilleur Ouvrage. Un autre n'a qu'effleuré la matiere, en la traitant plutôt en Grammairien & en homme de Lettres, qu'en Artiſte. Un troiſieme eſt à la vérité plus riche & plus ouvrier: mais il eſt en même tems ſi court, que les opérations des Artiſtes & la deſcrip-

tion de leurs machines, cette matiere capable de fournir seule des ouvrages considérables, n'occupe que la très-petite partie du sien. Chambers n'a presque rien ajoûté à ce qu'il a traduit de nos Auteurs. Tout nous déterminoit donc à recourir aux Ouvriers.

On s'est adressé aux plus habiles de Paris & du Royaume : on s'est donné la peine d'aller dans leurs atteliers, de les interroger, d'écrire sous leur dictée, de développer leurs pensées, d'en tirer les termes propres à leurs professions, d'en dresser des tables, de les définir, de converser avec ceux de qui on avoit obtenu des mémoires, & (précaution presqu'indispensable) de rectifier dans de longs & fréquens entretiens avec les uns, ce que d'autres avoient imparfaitement, obscurément, & quelquefois infidélement expliqué. Il est des Artistes qui sont en même tems gens de Lettres, & nous en pourrions citer ici : mais le nombre en seroit fort petit. La plûpart de ceux qui exercent les Arts méchaniques, ne les ont embrassés que par néceſſité, & n'operent que par instinct. A peine entre mille en trouve-t-on une douzaine en état de

s'exprimer avec quelque clarté ſur les inſtrumens qu'ils emploient & ſur les ouvrages qu'ils fabriquent. Nous avons vû des Ouvriers qui travaillent depuis quarante années ſans rien connoître à leurs machines. Il a fallu exercer avec eux la fonction dont ſe glorifioit Socrate, la fonction pénible & délicate de faire accoucher les eſprits, *obſtetrix animorum.*

Mais il eſt des métiers ſi ſinguliers & des manœuvres ſi déliées, qu'à moins de travailler ſoi-même, de mouvoir une machine de ſes propres mains, & de voir l'ouvrage ſe former ſous ſes propres yeux, il eſt difficile d'en parler avec préciſion. Il a donc fallu pluſieurs fois ſe procurer les machines, les conſtruire, mettre la main à l'œuvre, ſe rendre, pour ainſi dire, apprentif, & faire ſoi-même de mauvais ouvrages pour apprendre aux autres comment on en fait de bons.

C'eſt ainſi que nous ſommes convaincus de l'ignorance dans laquelle on eſt ſur la plûpart des objets de la vie, & de la difficulté de ſortir de cette ignorance. C'eſt ainſi que nous nous ſommes mis en état de démontrer que

l'homme de Lettres qui sait le plus sa Langue, ne connoît pas la vingtieme partie des mots; que quoique chaque Art ait la sienne, cette langue est encore bien imparfaite; que c'est par l'extrême habitude de converser les uns avec les autres, que les ouvriers s'entendent, & beaucoup plus par le retour des conjonctures que par l'usage des termes. Dans un attelier, c'est le moment qui parle, & non l'Artiste.

Voici la méthode qu'on a suivie pour chaque Art. On a traité, 1°. de la matiere, des lieux où elle se trouve, de la maniere dont on la prépare, de ses bonnes & mauvaises qualités, de ses différentes especes, des opérations par lesquelles on la fait passer, soit avant que de l'employer, soit en la mettant en œuvre.

2°. Des principaux ouvrages qu'on en fait, & de la maniere de les faire.

3°. On a donné le nom, la description & la figure des outils & des machines, par pieces détachées & par pieces assemblées; la coupe des moules & d'autres instrumens, dont il est à propos de connoître l'intérieur, leurs profils, &c.

4°. On a expliqué & représenté la main-d'œuvre & les principales opérations dans une ou plusieurs Planches, où l'on voit tantôt les mains seules de l'artiste, tantôt l'artiste entier en action, & travaillant à l'ouvrage le plus important de son art.

5°. On a recueilli & défini le plus exactement qu'il a été possible les termes propres de l'art.

Mais le peu d'habitude qu'on a & d'écrire, & de lire des écrits sur les Arts, rend les choses difficiles à expliquer d'une maniere intelligible. De-là naît le besoin de figures. On pourroit démontrer par mille exemples, qu'un Dictionnaire pur & simple de définitions, quelque bien qu'il soit fait, ne peut se passer de figures, sans tomber dans des descriptions obscures ou vagues; combien donc à plus forte raison ce secours ne nous étoit-il pas nécessaire? Un coup d'œil sur l'objet ou sur sa représentation, en dit plus qu'une page de discours.

On a envoyé des dessinateurs dans les atteliers. On a pris l'esquisse des machines & des outils: on n'a rien omis de ce qui pouvoit les montrer distincte-

ment aux yeux. Dans le cas où une machine mérite des détails par l'importance de ſon uſage & par la multitude de ſes parties, on a paſſé du ſimple au composé. On a commencé par aſſembler dans une premiere figure autant d'élémens qu'on en pouvoit appercevoir ſans confuſion. Dans une ſeconde figure, on voit les mêmes élémens avec quelques autres. C'eſt ainſi qu'on a ſucceſſivement formé la machine la plus compliquée, ſans aucun embarras ni pour l'eſprit ni pour les yeux. Il faut quelquefois remonter de la connoiſſance de l'ouvrage à celle de la machine, & d'autres fois deſcendre de la connoiſſance de la machine à celle de l'ouvrage. On trouvera à l'article ART quelques réflexions ſur les avantages de ces méthodes, & ſur les occaſions où il eſt à propos de préférer l'une à l'autre.

Il y a des notions qui ſont communes à preſque tous les hommes, & qu'ils ont dans l'eſprit avec plus de clarté qu'elles n'en peuvent recevoir du diſcours. Il y a auſſi des objets ſi familiers, qu'il ſeroit ridicule d'en faire des figures, Les arts en offrent d'autres ſi com-

poſés, qu'on les repréſenteroit inutilement. Dans les deux premiers cas, nous avons ſuppoſé que le lecteur n'étoit pas entiérement dénué de bon ſens & d'expérience; & dans le dernier, nous renvoyons à l'objet même. Il eſt en tout un juſte milieu, & nous avons tâché de ne le point manquer ici. Un ſeul art dont on voudroit tout repréſenter & tout dire, fourniroit des volumes de diſcours & de planches. On ne finiroit jamais, ſi on ſe propoſoit de rendre en figures tous les états par leſquels paſſe un morceau de fer avant que d'être transformé en aiguille. Que le diſcours ſuive le procédé de l'artiſte dans le dernier détail, à la bonne heure. Quant aux figures, nous les avons reſtreintes aux mouvemens importans de l'ouvrier, & aux ſeuls momens de l'opération, qu'il eſt très-facile de peindre & très-difficile d'expliquer. Nous nous en ſommes tenus aux circonſtances eſſentielles, à celles dont la repréſentation, quand elle eſt bien faite, entraîne néceſſairement la connoiſſance de celle qu'on ne voit pas. Nous n'avons pas voulu reſſembler à un homme qui feroit planter des guides à chaque pas dans une

route, de crainte que les voyageurs ne s'en écartassent. Il suffit qu'il y en ait par-tout où ils seroient exposés à s'égarer.

Au reste, c'est la main d'œuvre qui fait l'artiste, & ce n'est point dans les Livres qu'on peut apprendre à manœuvrer. L'artiste rencontrera seulement dans notre Ouvrage des vues qu'il n'eût peut-être jamais eues, & des observations qu'il n'eût faites qu'après plusieurs années de travail. Nous offrirons au lecteur studieux ce qu'il eût appris d'un artiste en le voyant opérer, pour satisfaire sa curiosité; & à l'artiste, ce qu'il seroit à souhaiter qu'il apprît du Philosophe pour s'avancer à la perfection.

Nous avons distribué dans les Sciences & dans les Arts libéraux les figures & les planches, selon le même esprit & la même œconomie que dans les Arts méchaniques; cependant nous n'avons pu réduire le nombre des unes & des autres, à moins de six cens. Les deux volumes qu'elles formeront ne seront pas la partie la moins intéressante de l'Ouvrage, par l'attention que nous aurons de placer au *verso* d'une Planche l'explication de celle qui sera vis-à-vis,

avec des renvois aux endroits du Dictionnaire auxquels chaque figure ſera relative. Un lecteur ouvre un volume de Planches, il apperçoit une machine qui pique ſa curioſité : c'eſt, ſi l'on veut, un moulin à poudre, à papier, à ſoie, à ſucre, *&c.* il lira vis-à-vis, figure 50. 51. ou 60. *&c.* moulin à poudre, moulin à ſucre, moulin à papier, moulin à ſoie, *&c.* Il trouvera enſuite une explication ſuccinte de ces machines avec les renvois aux articles POUDRE, PAPIER, SUCRE, SOIE, *&c.*

La gravure répondra à la perfection des deſſeins, & nous eſpérons que les Planches de notre Encyclopédie ſurpaſſeront autant en beauté celles du Dictionnaire Anglois, qu'elles les ſurpaſſent en nombre. Chambers a trente Planches; l'ancien projet en promettoit cent vingt, & nous en donnerons ſix cens au moins. Il n'eſt pas étonnant que la carriere ſe ſoit étendue ſur nos pas; elle eſt immenſe, & nous ne nous flatons pas de l'avoir parcourue.

Malgré les ſecours & les travaux dont nous venons de rendre compte, nous déclarons ſans peine, au nom de nos Collegues & au nôtre, qu'on nous

trouvera toujours disposés à convenir de notre insuffisance, & à profiter des lumieres qui nous seront communiquées. Nous les recevrons avec reconnoissance, & nous nous y conformerons avec docilité, tant nous sommes persuadés que la perfection derniere d'une Encyclopédie est l'ouvrage des siecles. Il a fallu des siecles pour commencer; il en faudra pour finir : mais nous serons satisfaits d'avoir contribué à jetter les fondemens d'un Ouvrage utile.

Nous aurons toujours la satisfaction intérieure de n'avoir rien épargné pour réussir : une des preuves que nous en apporterons, c'est qu'il y a des parties dans les Sciences & dans les Arts qu'on a refaites jusqu'à trois fois. Nous ne pouvons nous dispenser de dire à l'honneur des Libraires associés, qu'ils n'ont jamais refusé de se prêter à ce qui pouvoit contribuer à les perfectionner toutes. Il faut espérer que le concours d'un si grand nombre de circonstances, telles que les lumieres de ceux qui ont travaillé à l'ouvrage, les secours des personnes qui s'y sont intéressées, & l'émulation des Éditeurs & des Libraires, produira quelque bon effet.

De tout ce qui précede, il s'ensuit que dans l'Ouvrage que nous annonçons, on a traité des Sciences & des Arts, de maniere qu'on n'en suppose aucune connoissance préliminaire; qu'on y expose ce qu'il importe de savoir sur chaque matiere; que les articles s'expliquent les uns par les autres, & que par conséquent la difficulé de la nomenclature n'embarrasse nulle part. D'où nous inférons que cet Ouvrage pourra, du moins un jour, tenir lieu de Bibliothéque dans tous les genres à un homme du monde; & dans tous les genres, excepté le sien, à un Savant de profession; qu'il développera les vrais principes des choses; qu'il en marquera les rapports; qu'il contribuera à la certitude, & aux progrès des connoissances humaines; & qu'en multipliant le nombre des vrais Savans, des Artistes distingués, & des Amateurs éclairés, il répandra dans la société de nouveaux avantages.

On trouvera à la tête de chaque volume les noms des Savans, auxquels le Public doit cet Ouvrage autant qu'à nous, & dont le nombre & le zele augmentent de jour en jour. J'ai fait ou

revu tous les articles de *Mathématique & de Physique générale*; j'ai aussi suppléé quelques articles, mais en très-petit nombre, dans les autres parties. Je me suis attaché dans les articles de *Mathématique transcendante*, à donner l'esprit général des méthodes, à indiquer les meilleurs Ouvrages où l'on peut trouver sur chaque objet les détails les plus importans, & qui n'étoient point de nature à entrer dans cette Encyclopédie; à éclaircir ce qui m'a paru n'avoir pas été éclairci suffisamment, ou ne l'avoir point été du tout; enfin à donner, autant qu'il m'a été possible, dans chaque matiere, des principes métaphysiques exacts, c'est-à-dire, simples.

Mais ce travail, tout considérable qu'il est, l'est beaucoup moins que celui de M. DIDEROT mon Collegue. Il est Auteur de la partie de cette Encyclopédie la plus étendue, la plus importante, la plus desirée du Public, & j'ose le dire, la plus difficile à remplir; c'est la description des Arts. M. Diderot l'a faite sur des mémoires qui lui ont été fournis par des ouvriers ou par des amateurs, ou sur les connoissances qu'il a été puiser lui-même chez les ouvriers,

ou enfin ſur des métiers qu'il s'eſt donné la peine de voir, & dont quelquefois il a fait conſtruire des modeles pour les étudier plus à ſon aiſe. A ce détail qui eſt immenſe, & dont il s'eſt acquitté avec beaucoup de ſoin, il en a joint un autre qui ne l'eſt pas moins, en ſuppléant dans les différentes parties de l'Encyclopédie un nombre prodigieux d'articles qui manquoient. Il s'eſt livré à ce travail avec un courage digne des plus beaux ſiecles de la Philoſophie, un déſintéreſſement qui honore les Lettres, & un zele digne de la reconnoiſſance de tous ceux qui les aiment ou qui les cultivent, & en particulier des perſonnes qui ont concouru au travail de l'Encyclopédie. On verra par les différens volumes de cet Ouvrage, combien le nombre d'articles qu'il lui doit eſt conſidérable. Parmi ces articles, il y en a de très-étendus, & en grande quantité. Le grand ſuccès de l'article ART qu'il avoit imprimé ſéparément quelques mois avant la publication du premier volume, l'a encouragé à donner aux autres tous ſes ſoins; & je crois pouvoir aſſurer qu'ils ſont dignes d'être comparés à celui-là, quoique dans des

genres différens. Il est inutile de répondre ici à la critique injuste de quelques gens du monde, qui peu accoutumés sans doute à tout ce qui demande la plus légere attention, ont trouvé cet article ART trop raisonné & trop métaphysique, comme s'il étoit possible que cela fût autrement. Tout article qui a pour objet un terme abstrait & général, ne peut être bien traité, sans remonter à des principes philosophiques, toujours un peu difficiles pour ceux qui ne sont pas dans l'usage de réfléchir. Au reste, nous devons avouer ici que nous avons vu avec plaisir un très-grand nombre de gens du monde entendre parfaitement cet article. A l'égard de ceux qui l'ont critiqué, nous souhaitons que sur les articles qui auront un objet semblable, ils ayent le même reproche à nous faire.

VOILA ce que nous avions à dire sur cette collection immense. Elle se présente avec tout ce qui peut intéresser pour elle; l'impatience que l'on a témoignée de la voir paroître; les obstacles qui en ont retardé la publication, les circonstances qui nous ont forcés

à nous en charger ; le zele avec lequel nous nous ſommes livrés à ce travail, comme s'il eût été de notre choix ; les éloges que les bons citoyens ont donnés à l'entrepriſe ; les ſecours innombrables & de toute eſpece que nous avons reçus ; la protection que le Gouvernement nous doit, & ſemble vouloir nous accorder* ; des ennemis tant foibles que puiſſans, qui ont cherché, quoiqu'en vain, à étouffer l'Ouvrage avant ſa naiſſance ; enfin des Auteurs ſans cabale & ſans intrigue, qui n'attendent d'autre récompenſe de leurs ſoins & de leurs efforts, que la ſatisfaction d'avoir bien mérité de leur patrie. Nous ne chercherons point à comparer ce Dictionnaire aux autres ; nous reconnoiſſons avec plaiſir qu'ils nous ont tous été utiles ; & notre travail ne conſiſte point à décrier celui de perſonne. C'eſt au Public qui lit à nous juger : nous croyons devoir le diſtinguer de celui qui parle.

* Ceci étoit vrai en 1751, lorſque ce Diſcours a paru pour la premiere fois. L'Encyclopédie a été ſupprimée depuis.

Fin du Diſcours préliminaire.

EXPLICATION DÉTAILLÉE DU SYSTÊME DES CONNOISSANCES HUMAINES.

Les Êtres physiques agissent sur les sens. Les impressions de ces Êtres en excitent les perceptions dans l'entendement. L'entendement ne s'occupe de ses perceptions que de trois façons, selon ses trois facultés principales, la Mémoire, la Raison, l'Imagination. Ou l'Entendement fait un dénombrement pur & simple de ses perceptions par la Mémoire; ou il les examine, les compare, & les digere par la Raison; ou il se plaît à les imiter & à les contrefaire par l'Imagination. D'où résulte une distribution générale de la Connoissance humaine, qui paroît assez bien fondée, en *His-*

toire, qui ſe rapporte à la *Mémoire;* en *Philoſophie*, qui émane de la *Raiſon*, & en *Poéſie*, qui naît de l'*Imagination.*

MÉMOIRE, d'où HISTOIRE.

L'HISTOIRE eſt des *faits;* & les faits ſont ou de *Dieu*, ou de l'*homme*, ou de la *nature.* Les faits qui ſont de Dieu, appartiennent à l'*Hiſtoire Sacrée.* Les faits qui ſont de l'homme, appartiennent à l'*Hiſtoire Civile;* & les faits qui ſont de la nature, ſe rapportent à l'*Hiſtoire Naturelle.*

HISTOIRE.

I. *Sacrée.* II. *Civile.* III. *Naturelle.*

I. L'HISTOIRE SACRÉE ſe diſtribue en *Hiſtoire Sacrée* ou *Eccléſiaſtique;* l'*Hiſtoire des Prophéties*, où le récit a précédé l'événement, eſt une branche de l'*Hiſtoire Sacrée.*

II. L'HISTOIRE CIVILE, cette branche de l'Hiſtoire Univerſelle, *cujus fidei exempla majorum, viciſſitudines rerum,*

fundamenta prudentiæ civilis, hominum denique nomen & fama commiſſa ſunt, ſe diſtribue ſuivant ſes objets, en *Hiſtoire Civile proprement dite*, & en *Hiſtoire Littéraire.*

Les Sciences ſont l'ouvrage de la réflexion & de la lumiere naturelle des hommes. Le Chancelier Bacon a donc raiſon de dire dans ſon admirable ouvrage *de dignitate & augmento Scientiarum*, que l'Hiſtoire du Monde, ſans l'Hiſtoire des Savans, c'eſt la ſtatue de Polipheme à qui on a arraché l'œil.

L'*Hiſtoire Civile* proprement dite, peut ſe ſous-diviſer en *Mémoires*, en *Antiquités* & en *Hiſtoire complette*. S'il eſt vrai que l'Hiſtoire ſoit la peinture des tems paſſés, les *Antiquités* en ſont des deſſeins preſque toujours endommagés, & l'*Hiſtoire complette*, un tableau dont les *Mémoires* ſont des études.

III. La diſtribution de l'HISTOIRE NATURELLE eſt donnée par la différence des *faits* de la Nature; & la différence des faits de la Nature, par la différence des *états* de la Nature. Ou la Nature eſt uniforme & ſuit un cours réglé, tel qu'on le remarque généralement dans les *corps céleſtes*, les *animaux*, les

les *Végétaux*, &c. ou elle ſemble forcée & dérangée de ſon cours ordinaire, comme dans les *monſtres;* ou elle eſt contrainte & pliée à différens uſages, comme dans les *Arts.* La nature fait tout, ou dans ſon *cours ordinaire & réglé*, ou dans ſes *écarts*, ou dans ſon *emploi. Uniformité de la Nature*, premiere Partie d'Hiſtoire Naturelle. *Erreurs* ou *écarts de la Nature*, ſeconde Partie d'Hiſtoire Naturelle. *Uſages de la Nature*, troiſieme Partie d'Hiſtoire Naturelle.

Il eſt inutile de s'étendre ſur les avantages de l'*Hiſtoire de la Nature uniforme.* Mais ſi l'on nous demande à quoi peut ſervir l'*Hiſtoire de la Nature monſtrueuſe*, nous répondrons, à paſſer des prodiges de ſes *écarts* aux merveilles de l'*Art;* à l'égarer encore ou à la remettre dans ſon chemin; & ſur-tout à corriger la témérité des Propoſitions générales, *ut axiomatum corrigatur iniquitas.*

Quant à l'*Hiſtoire de la Nature pliée à différens uſages*, on en pourroit faire une branche de l'Hiſtoire Civile; car l'Art en général eſt l'induſtrie de l'homme, appliquée par ſes beſoins ou par ſon luxe, aux productions de la Nature. Quoi qu'il en ſoit, cette application ne

ſe fait qu'en deux manieres, ou en rapprochant, ou en éloignant les corps naturels. L'homme peut quelque choſe ou ne peut rien, ſelon que le rapprochement ou l'éloignement des corps naturels eſt ou n'eſt pas poſſible.

L'*Hiſtoire de la Nature uniforme* ſe diſtribue ſuivant ſes principaux objets, en *Hiſtoire Céleſte* ou des *Aſtres*, de *leurs mouvemens*, *apparences ſenſibles*, &c. ſans en expliquer la cauſe par des ſyſtêmes, des hypotheſes, *&c.* il ne s'agit ici que de phénomenes purs. En *Hiſtoire des Météores*, comme *vents*, *pluies*, *tempêtes*, *tonnerres*, *aurores boréales*, &c. En *Hiſtoire de la Terre & de la Mer*, ou des *montagnes*, des *fleuves*, des *rivieres*, des *courans*, du *flux & reflux*, des *ſables*, des *terres*, des *forêts*, des *iſles*, des *continens*, &c. En *Hiſtoire des Minéraux*, en *Hiſtoire des Végétaux*, & en *Hiſtoire des Animaux*. D'où réſulte une *Hiſtoire des Elémens*, de la *Nature apparente*, des *effets ſenſibles*, des *mouvemens*, &c. du *Feu*, de l'*Air*, de la *Terre*, & de l'*Eau*.

L'*Hiſtoire de la Nature monſtrueuſe* doit ſuivre la même diviſion. La nature peut opérer des prodiges dans les Cieux,

dans les régions de l'Air, sur la surface de la Terre, dans ses entrailles, au fond des Mers, *&c.* en tout & par-tout.

L'*Histoire de la Nature employée* est aussi étendue que les différens usages que les hommes font de ses productions dans les Arts, les Métiers, & les Manufactures. Il n'y a aucun effet de l'industrie de l'homme, qu'on ne puisse rappeller à quelque production de la Nature. On rappellera au travail & à l'emploi de l'Or & de l'Argent, les Arts du *Monnoyeur*, du *Batteur d'Or*, du *Fileur d'Or*, du *Tireur d'Or*, du *Planeur*, &c. au travail & à l'emploi des Pierres précieuses, les Arts du *Lapidaire*, du *Diamantaire*, du *Joailler*, du *Graveur en Pierres fines*, &c. au travail & à l'emploi du Fer, les *Grosses-Forges*, la *Serrurerie*, la *Taillanderie*, l'*Armurerie*, l'*Arquebusérie*, la *Coutellerie*, &c. au travail & à l'emploi du Verre, la *Verrerie*, les *Glaces*, l'Art du *Miroitier*, du *Vitrier*, &c. au travail & à l'emploi des Peaux, les Arts de *Chamoiseur*, *Tanneur*, *Peaucier*, &c. au travail & à l'emploi de la Laine & de la Soie, son *tirage*, son *moulinage*, les Arts de *Drapiers*, *Passementiers*, *Galonniers*, *Boutonniers*, *Ou-*

vriers en Velours, *Satins*, *Damas*, *Etoffes brochées*, *Lustrines*, &c. au travail & à l'emploi de la Terre, la *Poterie de terre*, la *Faïance*, la *Porcelaine*, &c. au travail & à l'emploi de la Pierre, la partie méchanique de l'*Architecte*, du *Sculpteur*, du *Stuccateur*, &c. au travail & à l'emploi des Bois, la *Menuiserie*, la *Charpenterie*, la *Marquetterie*, la *Tabletterie*, &c. & ainsi de toutes les autres matieres, & de tous les autres Arts, qui sont au nombre de plus de deux cens cinquante: On a vu dans le Discours préliminaire comment nous nous sommes proposé de traiter de chacun.

Voilà tout l'*Historique* de la connoissance humaine; ce qu'il en faut rapporter à la *Mémoire*; & ce qui doit être la matiere premiere du Philosophe.

RAISON d'où PHILOSOPHIE.

LA PHILOSOPHIE, ou la portion de la connoissance humaine qu'il faut rapporter à la Raison, est très-étendue. Il n'est presque aucun objet apperçu par les sens, dont la réflexion n'ait fait une

Science. Mais dans la multitude de ces objets, il y en a quelques-uns qui ſe font remarquer par leur importance, *quibus abſcinditur infinitum*, & auxquels on peut rapporter toutes les Sciences. Ces chefs ſont *Dieu*, à la connoiſſance duquel l'Homme s'eſt élevé par la réflexion ſur l'Hiſtoire Naturelle & ſur l'Hiſtoire Sacrée : l'*Homme* qui eſt ſûr de ſon exiſtence par conſcience ou ſens interne ; la *Nature* dont l'Homme a appris l'hiſtoire par l'uſage des ſens extérieurs. *Dieu*, l'*Homme*, & la *Nature*, nous fourniront donc une diſtribution générale de la *Philoſophie* ou de la *Science* (car ces mots ſont ſynonimes) ; & la *Philoſophie* ou *Science*, ſera *Science de Dieu*, *Science de l'Homme*, & *Science de la Nature.*

PHILOSOPHIE *ou* SCIENCE.

I. *Science de Dieu.* II. *Science de l'Homme.* III. *Science de la Nature.*

Le progrès naturel de l'eſprit humain eſt de s'élever des individus aux eſpeces, des eſpeces aux genres, des genres prochains aux genres éloignés, & de former à chaque pas une Science; ou du moins d'ajouter une branche nouvelle à quelque Science déjà formée : ainſi la notion d'une intelligence increéée, infinie, *&c.* que nous rencontrons dans la Nature, & que l'Hiſtoire ſacrée nous annonce; & celle d'une Intelligence créée, finie & unie à un corps que nous appercevons dans l'homme, & que nous ſuppoſons dans la brute, nous ont conduit à la notion d'une Intelligence créée, finie, qui n'auroit point de corps; & de-là, à la notion générale de l'Eſprit. De plus les propriétés générales des Êtres, tant ſpirituels que corporels, étant l'*exiſtence*, la *poſſibilité*, la *durée*, la *ſubſtance*, l'*attribut*, &c. on a examiné ces propriétés, & on en a formé l'*Ontologie*, ou

Science de l'Être en général. Nous avons donc eu dans un ordre renverſé, d'abord l'*Ontologie ;* enſuite la *Science de l'Eſprit*, ou la *Pneumatologie*, ou ce qu'on appelle communément *Métaphyſique particuliere :* & cette Science s'eſt diſtribuée en *Science de Dieu*, ou *Théologie naturelle*, qu'il a plu à Dieu de rectifier & de ſanctifier par la *Révélation*, d'où *Religion & Théologie proprement dite ;* d'où par abus, *Superſtition.* En *doctrine des Eſprits bien & mal-faiſans*, ou des *Anges & des Démons ;* d'où *Divination*, & la chimere de la *Magie noire.* En *Science de l'Ame* qu'on a ſous-diviſée en *Science de l'Ame raiſonnable* qui conçoit, & en *Science de l'Ame ſenſitive*, qui ſe borne aux ſenſations.

II. Science de l'Homme. La diſtribution de la Science de l'homme nous eſt donnée par celle de ſes facultés. Les facultés principales de l'Homme, ſont l'*Entendement* & la *Volonté ;* l'*Entendement*, qu'il faut diriger à la *Vérité ;* la *Volonté*, qu'il faut plier à la *Vertu.* L'un eſt le but de la *Logique*, l'autre eſt celui de la *Morale.*

La Logique peut ſe diſtribuer en *Art de penſer*, en *Art de retenir ſes*

penſées, & en *Art de les communiquer*.

L'*Art de penſer* a autant de branches, que l'entendement a d'opérations principales. Mais on diſtingue dans l'Entendement quatre opérations principales, l'*Appréhenſion*, le *Jugement*, le *Raiſonnement*, & a *Méthode*. On peut rapporter à l'*Appréhenſion*, la *Doctrine des idées* ou *Perceptions*; au *Jugement*, celle des *Propoſitions*; au *Raiſonnement & à la Méthode*, celle de l'*Induction & de la Démonſtration*. Mais dans la *Démonſtration*, ou l'on remonte de la choſe à démontrer aux premiers principes, ou l'on deſcend des premiers principes à la choſe à démontrer : d'où naiſſent l'*Analyſe* & la *Synthèſe*.

L'*Art de retenir* a deux branches, la *Science de la Mémoire même*, & la *Science des Supplémens de la Mémoire*. La Mémoire, que nous avons conſidérée d'abord comme une faculté purement paſſive, & que nous conſidérons ici comme une puiſſance active que la raiſon peut perfectionner, eſt ou *Naturelle*, ou *Artificielle*. La *Mémoire naturelle* eſt une affection des organes; l'*artificielle* conſiſte dans la *Prénotion* & dans l'*Emblême*; la *Prénotion* ſans laquelle rien

en particulier n'eſt préſent à l'eſprit; l'*Emblême* par lequel l'*Imagination* eſt appellée au ſecours de la Mémoire.

Les *repréſentations artificielles* ſont le *Supplément de la Mémoire.* L'*Ecriture* eſt une de ces repréſentations: mais on ſe ſert en écrivant, ou de *caracteres courans*, ou de *caracteres particuliers.* On appelle la collection des premiers, l'*Alphabet;* les autres ſe nomment *Chiffres:* d'où naiſſent les Arts de *lire*, d'*écrire*, de *déchiffrer*, & la Science de l'*Orthographe.*

L'*Art de tranſmettre* ſe diſtribue en *Science de l'inſtrument du Diſcours*, & en *Science des qualités du Diſcours.* La Science de l'inſtrument du Diſcours s'appelle *Grammaire.* La Science des qualités du Diſcours, *Rhétorique.*

La *Grammaire* ſe diſtribue en Science des *Signes*, de la *Prononciation*, de la *Conſtruction*, & de la *Syntaxe.* Les *Signes* ſont les ſons articulés; la *Prononciation* ou *Proſodie*, l'Art de les articuler; la *Syntaxe*, l'Art de les appliquer aux différentes vûes de l'eſprit, & la *Conſtruction*, la connoiſſance de l'ordre qu'ils doivent avoir dans le Diſcours, fondé ſur l'uſage & ſur la réflexion.

Mais il y a d'autres Signes de la penſée que les ſons articulés : ſavoir le *Geſte*, & les *Caracteres.* Les *Caracteres* ſont ou *idéaux*, ou *hiéroglyphiques*, ou *héraldiques. Idéaux*, tels que ceux des Indiens qui marquent chacun une idée, & qu'il faut par conſéquent multiplier autant qu'il y a d'êtres réels. *Hiéroglyphiques*, qui ſont l'écriture du monde dans ſon enfance. *Héraldiques*, qui forment ce que nous appellons la *Science du Blaſon.*

C'eſt auſſi à l'*Art de tranſmettre*, qu'il faut rapporter la *Critique*, la *Pœdagogique*, & la *Philologie.* La *Critique*, qui reſtitue dans les Auteurs les endroits corrompus, donne des éditions, *&c.* La *Pœdagogique*, qui traite du choix des Etudes, & de la maniere d'enſeigner. La *Philologie*, qui s'occupe de la connoiſſance de la Littérature univerſelle.

C'eſt à l'*Art d'embellir le Diſcours*, qu'il faut rapporter la *Verſification*, ou le *Méchanique de la Poéſie.* Nous omettrons la diſtribution de la Rhétorique, dans ſes différentes parties, parce qu'il n'en découle ni Science, ni Art, ſi ce n'eſt peut-être la *Pantomime*, du Geſte ; & du Geſte & de la Voix, la *Déclamation.*

LA MORALE, dont nous avons fait la ſeconde partie de la *Science de l'Homme*, eſt ou *générale* ou *particuliere*. Celle-ci ſe diſtribue en *Juriſprudence Naturelle*, *Œconomique* & *Politique*. La *Juriſprudence Naturelle* eſt la Science des devoirs de l'Homme ſeul ; l'*Œconomique*, la ſcience des devoirs de l'Homme en famille ; la *Politique*, celle des devoirs de l'Homme en ſociété. Mais la *Morale* ſeroit incomplette, ſi ces Traités n'étoient précédés de celui de la *réalité du bien & du mal moral* ; de la *néceſſité de remplir ſes devoirs*, d'être *bon*, *juſte*, *vertueux*, &c. c'eſt l'objet de la *Morale générale.*

Si l'on conſidere que les ſociétés ne ſont pas moins obligées d'être vertueuſes que les particuliers, on verra naître les devoirs des ſociétés, qu'on pourroit appeller *Juriſprudence naturelle* d'une ſociété ; *Œconomique* d'une ſociété ; *Commerce intérieur*, *extérieur*, *de terre & de mer* ; & *Politique* d'une ſociété.

III. SCIENCE DE LA NATURE. Nous diſtribuerons la Science de la Nature en *Phyſique* & *Mathématique*. Nous tenons encore cette diſtribution de la réflexion & de notre penchant à généra-

liſer. Nous avons pris par les ſens la connoiſſance des individus réels : *Soleil, Lune, Sirius*, &c. Aſtres : *Air, Feu, Terre, Eau*, &c. Elémens : *Pluies, Neige, Grêle, Tonnerres*, &c. Météores ; & ainſi du reſte de l'Hiſtoire Naturelle. Nous avons pris en même tems la connoiſſance des abſtraits, *couleur, ſon, ſaveur, odeur, denſité, rareté, chaleur, froid, molleſſe, dureté, fluidité, ſolidité, roideur, élaſticité, peſanteur, légéreté*, &c. *figure, diſtance, mouvement, repos, durée, étendue, quantité, impénétrabilité*, &c.

Nous avons vû par la réflexion que de ces abſtraits, les uns convenoient à tous les individus corporels, comme étendue, mouvement, impénétrabilité, *&c.* Nous en avons fait l'objet de la *Phyſique générale*, ou métaphyſique des corps ; & ces mêmes propriétés, conſidérées dans chaque individu en particulier, avec les variétés qui les diſtinguent, comme la *dureté*, le *reſſort*, la *fluidité*, &c. ſont l'objet de la *Phyſique particuliere.*

Une autre propriété plus générale des corps, & que ſuppoſent toutes les autres, ſavoir la *quantité*, a formé

l'objet des Mathématiques. On appelle *quantité* ou *grandeur* tout ce qui peut être augmenté & diminué.

La *quantité*, objet des *Mathématiques*, pouvoit être conſidérée, ou ſeule & indépendamment des individus réels, & des individus abſtraits dont on en tenoit la connoiſſance; ou dans ces individus réels & abſtraits; ou dans leurs effets recherchés d'après des cauſes réelles ou ſuppoſées; & cette ſeconde vue de la réflexion a diſtribué les *Mathématiques* en *Mathématiques pures*, *Mathématiques mixtes*, *Phyſico-mathématiques.*

La *quantité abſtraite*, objet des Mathématiques pures, eſt ou *nombrable*, ou *étendue*. La *quantité abſtraite nombrable* eſt devenue l'objet de l'*Arithmétique*; & la *quantité abſtraite étendue*, celui de la *Géométrie.*

L'*Arithmétique* ſe diſtribue en *Arithmétique numérique* ou par *Chiffres*, & en *Algebre* ou *Arithmétique univerſelle par lettres*, qui n'eſt autre choſe que le calcul des grandeurs en général, & dont les opérations ne ſont proprement que des opérations arithmétiques indiquées d'une maniere abrégée : car, à parler

exactement, il n'y a calcul que de nombres.

L'*Algebre* est *élémentaire*, ou *infinitésimale*, selon la nature des quantités auxquelles on l'applique. L'*infinitésimale* est ou *différentielle* ou *intégrale*; *différentielle*, quand il s'agit de descendre de l'expression d'une quantité finie, ou considérée comme telle, à l'expression de son accroissement, ou de sa diminution instantanée : *intégrale*, quand il s'agit de remonter de cette expression à la quantité finie même.

La *Géométrie*, ou a pour objet primitif les propriétés du cercle & de la ligne droite, ou embrasse dans ses spéculations toutes sortes de courbes: ce qui la distribue en *élémentaire* & en *transcendante*.

Les *Mathématiques mixtes* ont autant de divisions & de soufdivisions, qu'il y a d'êtres réels dans lesquels la *quantité* peut être considérée. La *quantité* considérée dans les corps en tant que mobiles, ou tendans à se mouvoir, est l'objet de la *Méchanique*. La *Méchanique* a deux branches, la *Statique*, & la *Dynamique*. La *Statique* a pour objet la *quantité* considérée dans les corps en équili-

bre, & tendans ſeulement à ſe mouvoir. La *Dynamique* a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps actuellement mûs. La *Statique* & la *Dynamique* ont chacune deux parties. La *Statique* ſe diſtribue en *Statique proprement dite*, qui a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps ſolides en équilibre, & tendans ſeulement à ſe mouvoir; & en *Hydroſtatique*, qui a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps fluides en équilibre, & tendans ſeulement à ſe mouvoir. La *Dynamique* ſe diſtribue en *Dynamique proprement dite*, qui a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps ſolides actuellement mûs; & en *Hydrodynamique*, qui a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps fluides actuellement mûs. Mais ſi l'on conſidere *la quantité* dans les *eaux* actuellement mues, l'*Hydrodynamique* prend alors le nom d'*Hydraulique*. On pourroit rapporter la *Navigation* à l'Hydrodynamique, & la *Baliſtique* ou le jet des Bombes, à la Méchanique.

La *quantité* conſidérée dans les mouvemens des Corps céleſtes donne l'*Aſtronomie géométrique*; d'où la *Coſmogra-*

phie ou *Defcription de l'Univers*, qui fe divife en *Uranographie* ou *Defcription du Ciel*; en *Hydrographie* ou *Defcription des Eaux*; & en *Géographie*; d'où encore la *Chronologie*, & la *Gnomonique* ou l'*Art de conftruire des Cadrans.*

La *quantité* confidérée dans la lumiere, donne l'*Optique*; & la *quantité* confidérée dans le mouvement de la lumiere, les différentes branches d'*Optique*. Lumiere mûe en ligne directe, *Optique proprement dite*; lumiere réfléchie dans un feul & même milieu, *Catoptrique*; lumiere rompue en paffant d'un milieu dans un autre, *Dioptrique*. C'eft à l'*Optique* qu'il faut rapporter la *Perfpective.*

La *quantité* confidérée dans le fon, dans fa véhémence, fon mouvement, fes degrés, fes réflexions, fa vîteffe, *&c.* donne l'*Acouftique.*

La *quantité* confidérée dans l'air, fa pefanteur, fon mouvement, fa condenfation, raréfaction, *&c.* donne la *Pneumatique.*

La *quantité* confidérée dans la poffibilité des événemens, donne l'*Art de conjecturer*; d'où naît l'*Analyfe des Jeux de hazard.*

L'objet des Sciences Mathématiques étant purement intellectuel, il ne faut pas s'étonner de l'exactitude de ses divisions.

La *Physique particuliere* doit suivre la même distribution que l'Histoire Naturelle. De l'Histoire, prise par les sens, des *Astres*, de *leurs mouvemens*, *apparences sensibles*, &c. la réflexion a passé à la recherche de leur origine, des causes de leurs phénomenes, *&c.* & a produit la science qu'on appelle *Astronomie physique*, à laquelle il faut rapporter la *Science de leurs influences*, qu'on nomme *Astrologie*; d'où l'*Astrologie physique*, & la chimere de l'*Astrologie judiciaire.* De l'Histoire, prise par les sens, des *vents*, des *pluies*, *grêles*, *tonnerres*, &c. la réflexion a passé à la recherche de leurs origines, causes, effets, *&c.* & a produit la Science qu'on appelle *Météorologie.*

De l'Histoire, prise par les sens, de la *Mer*, de la *Terre*, des *Fleuves*, des *Rivieres*, des *Montagnes*, des *flux* & *reflux*, &c. la réflexion a passé à la recherche de leurs causes, origines, *&c.* & a donné lieu à la *Cosmologie* ou *Science de l'Univers*, qui se distribue en *Ura-*

nologie ou *Science du Ciel*, en *Aérologie* ou *Science de l'Air*, en *Géologie* ou *Science des Continens*, & en *Hydrologie* ou *Science des Eaux*.

De l'Hiſtoire des *Mines*, priſe par les ſens, la réflexion a paſſé à la recherche de leur formation, travail, *&c.* & a donné lieu à la Science qu'on nomme *Minéralogie*.

De l'Hiſtoire des *Plantes*, priſe par les ſens, la réflexion a paſſé à la recherche de leur œconomie, propagation, culture, végétation, *&c.* & a engendré la *Botanique*, dont l'*Agriculture* & le *Jardinage* ſont deux branches.

De l'Hiſtoire des *Animaux*, priſe par les ſens, la réflexion a paſſé à la recherche de leur conſervation, propagation, uſage, organiſation, *&c.* & a produit la Science qu'on nomme *Zoologie*; d'où ſont émanés la *Médecine*, la *Vétérinaire*, & le *Manege*; la *Chaſſe*, la *Pêche* & la *Fauconnerie*; l'*Anatomie ſimple & comparée*. La *Médecine* (ſuivant la diviſion de Boerhaave) ou s'occupe de l'œconomie du corps humain & *raiſonne* ſon anatomie, d'où naît la *Phyſiologie:* ou s'occupe de la maniere de le garantir des maladies, & s'appelle *Hygienne :*

ou conſidere le corps malade, & traite des cauſes, des différences, & des ſymptomes des maladies, & s'appelle *Pathologie :* ou a pour objet les ſignes de la vie, de la ſanté, & des maladies, leur diagnoſtic & pronoſtic, & prend le nom de *Séméiotique :* ou enſeigne l'Art de guérir, & ſe ſouſdiviſe en *Diete, Pharmacie, & Chirurgie*, les trois branches de la *Thérapeutique.*

L'*Hygienne* peut ſe conſidérer relativement à la *ſanté* du corps, à ſa *beauté*, & à ſes *forces ;* & ſe ſouſdiviſer en *Hygienne proprement dite*, en *Coſmétique*, & en *Athlétique.* La *Coſmétique* donnera l'*Orthopédie*, ou l'*Art de procurer aux membres une belle conformation ;* & l'*Athlétique* donnera la *Gymnaſtique*, ou l'*Art de les exercer.*

De la connoiſſance expérimentale ou de l'Hiſtoire priſe par les ſens, des *qualités extérieures, ſenſibles, apparentes,* &c. *des corps naturels*, la réflexion nous a conduit à la recherche artificielle de leurs propriétés intérieures & occultes ; & cet Art s'eſt appellé *Chimie.* La *Chimie* eſt imitatrice & rivale de la Nature : ſon objet eſt preſque auſſi étendu que celui de la Nature même : ou elle

décompoſe les Êtres ; ou elle les *révivifie ;* ou elle les *transforme*, &c. La *Chimie* a donné naiſſance à l'*Alchimie* & à la *Magie naturelle*. La *Métallurgie* ou l'*Art de traiter les Métaux en grand*, eſt une branche importante de la *Chimie*. On peut encore rapporter à cet Art la *Teinture*.

La Nature a ſes écarts, & la Raiſon ſes abus. Nous avons rapporté les *monſtres* aux écarts de la Nature ; & c'eſt à l'abus de la Raiſon qu'il faut rapporter toutes les Sciences & tous les Arts, qui ne montrent que l'avidité, la méchanceté, la ſuperſtition de l'Homme, & qui le deshonorent.

Voilà tout le *Philoſophique* de la connoiſſance humaine, & ce qu'il en faut rapporter à la Raiſon.

IMAGINATION, d'où POÉSIE.

L'HISTOIRE a pour objet les individus réellement exiſtans, ou qui ont exiſté ; & la Poéſie, les individus imaginés à l'imitation des Êtres hiſtoriques. Il ne ſeroit donc pas étonnant que la Poéſie ſuivît une des diſtributions de l'Hiſ-

toire. Mais les différens genres de Poéſie, & la différence de ſes ſujets, nous en offrent deux diſtributions très-naturelles. Ou le ſujet d'un Poëme eſt *ſacré*, ou il eſt *profane* : ou le Poëte raconte des choſes paſſées, ou il les rend préſentes, en les mettant en action ; ou il donne du corps à des Êtres abſtraits & intellectuels. La premiere de ces Poéſies ſera *Narrative* : la ſeconde, *Dramatique* : la troiſieme, *Parabolique*. *Le Poëme Épique, le Madrigal, l'Épigramme*, &c. ſont ordinairement de Poéſie *narrative*. La *Tragédie*, la *Comédie*, l'*Opera*, l'*Églogue*, &c. de Poéſie *dramatique* ; & les *Allégories*, &c. de Poéſie *parabolique*.

POÉSIE.

I. *Narrative*. II. *Dramatique*.
III. *Parabolique*.

NOUS n'entendons ici par *Poéſie* que ce qui eſt Fiction, Comme il peut y

avoir Verſification ſans Poéſie, & Poéſie ſans Verſification, nous avons cru ne devoir regarder la *Verſification* que comme une qualité du ſtyle, & la renvoyer à l'Art Oratoire. En revanche, nous rapporterons l'*Architecture*, la *Muſique*, la *Peinture*, la *Sculpture*, la *Gravure*, &c. à la Poéſie; car il n'eſt pas moins vrai de dire du Peintre qu'il eſt un Poëte, que du Poëte qu'il eſt un Peintre; & du Sculpteur ou Graveur, qu'il eſt un Peintre en relief ou en creux, que du Muſicien qu'il eſt un Peintre par les ſons. Le *Poëte*, le *Muſicien*, le *Peintre*, le *Sculpteur*, le *Graveur*, &c. imitent ou contrefont la Nature: mais l'un emploie le *diſcours*; l'autre, les *couleurs*; le troiſieme, le *marbre*, l'*airain*, &c. & le dernier l'*inſtrument* ou la *voix*. La *Muſique* eſt *Théorique* ou *Pratique*; *Inſtrumentale* ou *Vocale*. A l'égard de l'*Architecte*, il n'imite la Nature qu'imparfaitement par la ſymmétrie de ſes Ouvrages. *Voyez* le Diſcours préliminaire.

La Poéſie a ſes monſtres comme la Nature; il faut mettre de ce nombre toutes les productions de l'imagination déréglée, & il peut y avoir de ces productions en tous genres.

Voilà toute la *Partie Poétique* de la Connoissance humaine ; ce qu'on en peut rapporter à l'*Imagination*, & la fin de notre Distribution généalogique (ou si l'on veut Mappemonde) des Sciences & des Arts, que nous craindrions peut-être d'avoir trop détaillée, s'il n'étoit de la derniere importance de bien connoître nous-mêmes, & d'exposer clairement aux autres, l'objet d'une ENCYCLOPÉDIE.

OBSERVATIONS
SUR LA
DIVISION DES SCIENCES
DU CHANCELIER BACON.

I. NOUS avons avoué en plusieurs endroits du *Prospectus*, que nous avions l'*obligation principale* de notre Arbre encyclopédique au Chancelier Bacon. L'éloge qu'on a lû de ce grand homme dans le *Prospectus* paroît même avoir con-

tribue à faire connoître à plusieurs personnes les Ouvrages du Philosophe Anglois. Ainsi, après un aveu aussi formel, il ne doit être permis ni de nous accuser de plagiat, ni de chercher à nous en faire soupçonner.

II. Cet aveu n'empêche pas néanmoins qu'il n'y ait un très-grand nombre de choses, sur-tout dans la Branche philosophique, que nous ne devons nullement à Bacon : il est facile au Lecteur d'en juger. Mais, pour appercevoir le rapport & la différence des deux Arbres, il ne faut pas seulement examiner si on y a parlé des mêmes choses, il faut voir si la disposition est la même. Tous les Arbres encyclopédiques se ressemblent nécessairement par la matiere ; l'ordre seul & l'arrangement des branches peuvent les distinguer. On trouve à peu près les mêmes

mes noms des Sciences dans l'Arbre de Chambers & dans le nôtre. Rien n'est cependant plus différent.

III. Il ne s'agit point ici des raisons que nous avons eues de suivre un autre ordre que Bacon. Nous en avons exposé quelques-unes ; il seroit trop long de détailler les autres, sur-tout dans une matiere d'où l'arbitraire ne sauroit être tout-à-fait exclu. Quoi qu'il en soit, c'est aux Philosophes, c'est-à-dire, à un très-petit nombre de gens, à nous juger sur ce point.

IV. Quelques divisions, comme celles des Mathématiques en pures & en mixtes, qui nous sont communes avec Bacon, se trouvent par-tout, & sont par conséquent à tout le monde. Notre division de la Médecine est de Boerhaave ; on en a averti dans le *Prospectus*.

V. Enfin, comme nous avons fait quelques changemens à l'Ar-

bre du *Prospectus*, ceux qui voudront comparer cet Arbre du *Prospectus* avec celui de Bacon, doivent avoir égard à ces changemens.

VI. Voilà les principes d'où il faut partir pour faire le parallele des deux Arbres avec un peu d'équité & de philosophie.

SYSTÊME GÉNÉRAL

De la Connoissance humaine, suivant le Chancelier Bacon.

DIvision générale de la Science humaine, en *Histoire, Poésie & Philosophie*, selon les trois facultés de l'entendement, *Mémoire, Imagination, Raison.*

Bacon observe que cette division peut aussi s'appliquer à la Théologie. On avoit suivi dans un endroit du Prospectus cette derniere idée : mais on l'a abandonnée depuis, parce qu'elle a paru plus ingénieuse que solide.

I.

Division de l'*Histoire* en *naturelle* & *civile*.

L'Hiſtoire naturelle ſe diviſe en *Hiſtoire des productions de la Nature*, Hiſtoire des *écarts de la Nature*, Hiſtoire des *emplois de la Nature* ou des *Arts*.

Seconde diviſion de l'Hiſtoire naturelle tirée de *ſa fin* & de *ſon uſage*, en *Hiſtoire proprement dite* & *Hiſtoire raiſonnée*.

Diviſion des productions de la Nature, en *Hiſtoire des choſes céleſtes*, des *météores*, de l'*air*, de la *terre* & de la *mer*, des *élémens*, des *eſpeces particulieres d'individus*.

Diviſion de l'Hiſtoire civile, en *eccléſiaſtique*, en *littéraire*, & en *civile* proprement dite.

Premiere diviſion de l'Hiſtoire civile proprement dite, en *Mémoires*, *Antiquités*, & *Hiſtoire complette*.

Diviſion de l'Hiſtoire complette, en *Chroniques*, *Vies* & *Relations*.

Diviſion de l'Hiſtoire des tems, en *générale* & en *particuliere*.

Autre diviſion de l'Hiſtoire des tems, en *Annales* & *Journaux*.

Seconde diviſion de l'Hiſtoire civile, en *pure* & en *mixte*.

Diviſion de l'Hiſtoire eccléſiaſtique, en Hiſtoire *eccléſiaſtique particuliere*; *Hiſ-*

toire des Prophéties, qui contient la Prophétie & l'accompliſſement, & *Hiſtoire* de ce que Bacon appelle *Nemeſis*, ou *la Providence*, c'eſt-à-dire, de l'accord qui ſe remarque quelquefois entre la volonté révélée de Dieu, & ſa volonté ſecrette.

Diviſion de la partie de l'Hiſtoire qui roule ſur les *dits notables* des hommes, en *Lettres & Apophthegmes*.

I I.

Diviſion de la Poéſie, en *narrative*, *dramatique*, & *parabolique*.

I I I.

Diviſion générale de la Science, en *Théologie ſacrée* & *Philoſophie*.

Diviſion de la Philoſophie, en *Science de Dieu*, *Science de la Nature*, *Science de l'Homme*.

Philoſophie premiere, ou *Science des Axiomes*, qui s'étend à toutes les branches de la Philoſophie. Autre branche de cette Philoſophie premiere, qui traite des qualités *tranſcendantes* des êtres, *peu*, *beaucoup*, *ſemblable*, *différent*, *être*, *non être*, &c.

Science des Anges & des Eſprits,

suite de la Science de Dieu, ou *Théologie naturelle.*

Division de la Science de la Nature, ou Philosophie naturelle, en *spéculative* & *pratique.*

Division de la Science spéculative de la Nature en *Physique particuliere* & *Métaphysique* ; la premiere ayant pour objet la cause efficiente & la matiere ; & la Métaphysique, la cause finale & la forme.

Division de la Physique, en *Science des principes des choses*, *Science de la formation des choses*, ou *du monde*, & *Science de la variété des choses.*

Division de la Science de la variété des choses, en *Science des concrets*, & *Science des abstraits.*

Division de la Science des concrets dans les mêmes branches que l'Histoire naturelle.

Division de la Science des abstraits, en *Science des propriétés particulieres des différens corps*, comme *densité*, *légéreté*, *pesanteur*, *élasticité*, *mollesse*, &c. & *Science des mouvemens*, dont le Chancelier Bacon fait une énumération assez longue, conformément aux idées des Scholastiques.

Branches de la Philosophie spéculative, qui consistent dans les *Problêmes naturels*, & les *sentimens des anciens Philosophes.*

Division de la Métaphysique, en *Science des formes*, & *Science des causes finales.*

Division de la Science pratique de la Nature, en *Méchanique* & *Magie naturelle.*

Branches de la Science pratique de la Nature, qui consistent dans le *dénombrement des richesses humaines*, *naturelles* ou *artificielles*, dont les hommes jouissent & dont ils ont joui, & le *catalogue des Polycrestes.*

Branche considérable de la Philosophie naturelle, tant spéculative que pratique, appellée *Mathématiques.* Division des Mathématiques en *pures* & en *mixtes.* Division des Mathématiques pures, en *Géométrie* & *Arithmétique.* Division des Mathématiques mixtes, en *Perspective*, *Musique*, *Astronomie*, *Cosmographie*, *Architecture*, *Science des machines*, & quelques autres.

Division de la Science de l'homme, en *Science de l'homme* proprement dite, & *Science civile.*

Division de la Science de l'homme,

en *Science du corps humain*, & *Science de l'ame humaine.*

Diviſion de la Science du corps humain, en *Médecine*, *Coſmétique*, *Athlétique*, & *Science des plaiſirs des ſens.*

Diviſion de la Médecine en trois parties, *Art de conſerver la ſanté*, *Art de guérir les maladies*, *Art de prolonger la vie. Peinture*, *Muſique*, &c. Branche de la Science des plaiſirs.

Diviſion de la Science de l'ame, en Science du *ſouffle divin*, d'où eſt ſortie l'ame *raiſonnable*, & Science de l'ame *irrationnelle*, qui nous eſt commune avec les brutes, & qui eſt produite du limon de la terre.

Autre diviſion de la Science de l'ame, en *Science de la ſubſtance de l'ame*, *Science de ſes facultés*, & *Science de l'uſage & de l'objet de ces facultés :* de cette derniere réſultent la *Divination naturelle* & *artificielle*, &c.

Diviſion des facultés de l'ame ſenſible, en *mouvement* & *ſentiment.*

Diviſion de la Science de l'uſage & de l'objet des facultés de l'ame, en *Logique* & *Morale.*

Diviſion de la Logique en *Art d'inventer, de juger, de retenir, & de communiquer.*

Division de l'art d'inventer, en *invention des Sciences* ou *des Arts*, & *invention des Argumens.*

Division de l'art de juger, en *jugement par induction*, & *jugement par syllogisme.*

Division de l'art du syllogisme, en *Analyse & Principes* pour démêler facilement le vrai du faux.

Science de l'Analogie, branche de l'art de juger.

Division de l'art de retenir, en Science de *ce qui peut aider la mémoire*, & Science de la *mémoire même.*

Division de la Science de la mémoire, en *prénotion & emblême.*

Division de la Science de communiquer, en *Science de l'instrument du discours*, *Science de la méthode du discours*, & *Science des ornemens du discours*, ou *Rhétorique.*

Division de la Science de l'instrument du discours, en *Science générale des signes*, & en *Grammaire*, qui se divise en *Science du langage & Science de l'écriture.*

Division de la Science des signes, en *hyéroglyphes & gestes*, & en *caracteres réels.*

Seconde division de la Grammaire, en *littéraire & philosophique.*

Art de la Verſification & *Proſodie*, branches de la Science du langage.

Art de déchiffrer, branche de l'Art d'écrire.

Critique & *Pédagogie*, branches de l'Art de communiquer.

Diviſion de la Morale, en *Science de l'objet* que l'ame doit ſe propoſer, c'eſt-à-dire du bien moral, & *Science de la culture de l'Ame.* L'Auteur fait à ce ſujet beaucoup de diviſions qu'il eſt inutile de rapporter.

Diviſion de la Science civile, en *Science de la converſation*, *Science des affaires*, & *Science de l'État.* Nous en omettons les diviſions.

L'Auteur finit par quelques réflexions ſur l'uſage de la *Théologie ſacrée*, qu'il ne diviſe en aucune branche.

Voilà dans ſon ordre naturel, & ſans démembrement ni mutilation, l'Arbre du Chancelier Bacon. On voit que l'article de la *Logique* eſt celui où nous l'avons le plus ſuivi, encore avons-nous cru devoir y faire pluſieurs changemens. Au reſte, nous le répétons, c'eſt aux

Philoſophes à nous juger ſur ces changemens que nous avons faits : nos autres Lecteurs prendront ſans doute peu de part à cette queſtion, qu'il étoit pourtant néceſſaire d'éclaircir ; & ils ne ſe ſouviendront que de l'aveu formel que nous avons fait dans le *Proſpectus*, d'avoir l'*obligation principale* de notre Arbre au Chancelier Bacon ; aveu qui doit nous concilier tout Juge impartial & déſintéreſſé.

AVIS AU RELIEUR.

* *Le Relieur placera ici, comme une Carte, la feuille du Syſtême figuré des connoiſſances humaines.*

SYSTÈME FIGURÉ DES CONNOISSANCES HUMAINES.

ENTENDEMENT.

MEMOIRE.

HISTOIRE

- SACRÉE. { Histoire des Prophéties.
- ECCLÉSIASTIQUE.
- CIVILE. { Hist. Civile, proprement dite. { Mémoires. Antiquités. Histoire complète.
  - Histoire Littéraire.
- NATURELLE.
  - Uniformité de la Nature { ... de la Mer. ... des Elémens.
  - Ecarts de la Nature. { Prodiges célestes. ... et la Mer. ... Prodiges des Elémens.
  - Usages de la Nature { Arts, Métiers ...
    - Manufactures, &c.
    - Travail ... Architecture pratique ... &c.
    - Travail ... Tirage, Moulinage, Ouvrages, comme ... Etoffes ... brochés, &c.
    - Travail et Usages de la Laine. { Draperie. Bonneterie, &c.
    - Travail ... &c.

RAISON.

PHILOSOPHIE.

- MÉTAPHYSIQUE GÉNÉRALE, ou ONTOLOGIE, ou SCIENCE DE L'ÊTRE EN GÉNÉRAL, DE LA POSSIBILITÉ, DE L'EXISTENCE, DE LA DURÉE, &c.
- SCIENCE DE DIEU. { Théologie naturelle. Théologie révélée. Science des Esprits bien et mal-faisans.
- SCIENCE DE L'HOMME.
  - Pneumatologie ou Science de l'Ame.
  - LOGIQUE.
    - Art de penser.
    - Art de retenir. { ... Ecriture. Imprimerie. ... Orthographe.
    - Art de communiquer. { Signes ... Caractères ... Rhétorique. Méchanique de la Poësie, ou Versification.
  - MORALE.
    - Générale ...
    - Particulière. { ... Naturelle. Economique. Politique. { Commerce intérieur, extérieur, ... Terre & de Mer.
- SCIENCE DE LA NATURE.
  - MÉTAPHYSIQUE DES CORPS, ou PHYSIQUE GÉNÉRALE. De l'Étendue, de l'Impénétrabilité, du Mouvement, du Vuide, &c.
  - MATHÉMATIQUES.
    - PURE. { Arithmétique. { Numérique. Algèbre. { Elémentaire. Infinitésimale. { Différentielle. Intégrale. Géométrie. { Elémentaire (Architecture Militaire, Tactique). Transcendante (Théorie des Courbes).
    - MIXTES. { Méchanique. { Statique ... { Statique, proprement dite. Hydrostatique. Dynamique. { Dynamique, proprement dite. Balistique. Hydrodynamique { Hydraulique. Navigation. Archit. Navale. Astronomie Géométrique. { Cosmographie. { Uranographie. Géographie. Hydrographie. Chronologie. Gnomonique. Optique. { Optique, proprement dite. Dioptrique. Perspective. Catoptrique. Acoustique. Pneumatique. Art de conjecturer. (Analyse des hasards.)
    - PHYSICO-MATHÉMATIQUES.

RAISON.

PHILOSOPHIE.

- SCIENCE DE LA NATURE.
  - PHYSIQUE PARTICULIÈRE.
    - ZOOLOGIE... { Anatomie ... Physiologie. ... Médecine ... Orthopédie. Athlétique. Gymnastique. Pathologie. Séméiotique. Thérapeutique. { Diète. Chirurgie. Pharmacie. ... Vétérinaire. ... Fauconnerie.
    - ASTRONOMIE PHYSIQUE. Astrologie. { Astrologie Judiciaire. Astrologie Physique.
    - MÉTÉOROLOGIE.
    - COSMOLOGIE. { ... Géologie. Hydrologie.
    - BOTANIQUE. { Agriculture. Jardinage.
    - MINÉRALOGIE.
    - CHYMIE... { Chymie, proprement dite. (Pyrotechnie, Teinture, &c.) Métallurgie. Alchimie. Magie naturelle.

IMAGINATION.

POËSIE.

- SACRÉE, PROFANE.
  - NARRATIVE. { Poëme épique. Madrigal. Epigramme. Roman, &c.
  - DRAMATIQUE. { Tragédie. Comédie. Opéra. Pastorales, &c.
  - PARABOLIQUE. { Allégories.
- Musique. { Théorique. Pratique. Instrumentale. Vocale.
- Peinture.
- Sculpture.
- Architecture civile.
- Gravure.

PRÉFACE

DU TROISIEME VOLUME

DE

L'ENCYCLOPÉDIE. (*a*)

L'Empressement que l'on a témoigné pour la continuation de ce Dictionnaire, est le seul motif qui ait pu nous déterminer à reprendre notre travail. Le Gouvernement a paru desirer qu'une entreprise de cette nature ne fût point abandonnée ; & la Nation a usé du droit qu'elle avoit de l'exiger de nous. C'est sans doute à nos Collegues que l'Encyclopédie doit principalement une marque si flatteuse d'estime. Mais la

(*a*) Ce troisieme Volume parut après une interruption d'environ deux ans, causée par la persécution qu'on avoit suscitée aux Auteurs de l'Ouvrage, à l'occasion des deux premiers Volumes. Ce ne devoit pas être la derniere.

justice que nous savons nous rendre ne nous empêche pas d'être sensibles à la confiance publique. Nous croyons même n'en être pas indignes par le desir que nous avons de la mériter. Jaloux de nous l'assurer de plus en plus, nous oserons ici, pour la premiere & la derniere fois, parler de nous à nos lecteurs. Les circonstances nous y engagent, l'Encyclopédie le demande, la reconnoissance nous y oblige. Puissions-nous, en nous montrant tels que nous sommes, intéresser nos concitoyens en notre faveur! Leur volonté a eu sur nous d'autant plus de pouvoir, qu'en s'opposant à notre retraite, ils sembloient en approuver les motifs. Sans une autorité si respectable, les ennemis de cet Ouvrage seroient parvenus facilement à nous faire rompre des liens dont nous sentions tout le poids, mais dont nous n'avions pu prévoir tout le danger.

Des circonstances imprévues, & des motifs qui nous feroient peut-être honneur, s'il nous étoit libre de les publier, nous ont engagé malgré nous dans la direction de l'Encyclopédie. Ce sont principalement les secours que

nous avons reçus de toutes parts, qui nous ont donné le courage d'entrer dans cette vaſte carriere. Néanmoins, quelque conſidérables qu'ils fuſſent, nous n'aſpirions point au ſuccès ; nous ne demandions que l'indulgence. Mais c'eſt l'effet, nous ne dirons pas de la malignité, nous dirons ſeulement de la condition humaine, que les entrepriſes utiles, avec quelque modeſtie qu'elles ſoient propoſées, eſſuient des contradictions & des traverſes. L'Encyclopédie n'en a pas été exempte. A peine cet Ouvrage fut-il annoncé, qu'il devint l'objet de la ſatyre de quelques écrivains à qui nous n'avions fait aucun mal, mais dont nous n'avions pas cru devoir mendier le ſuffrage. Si quelques gens de lettres ſont parvenus par cet art mépriſable à faire louer au commencement du mois des productions qui ſont oubliées à la fin, c'eſt un art que nous faiſons gloire d'ignorer. En effet, qu'il nous ſoit permis de le remarquer ici, ſans déguiſement, ſans fiel & ſans application : aujourd'hui dans la république des Lettres, le droit de louer & de médire eſt au premier qui s'en empare ; & rien n'y eſt plus mépriſable

que l'ineptie des ſatyres, ſi ce n'eſt celle des éloges.

Dès que le premier volume de l'Encyclopédie fut public, l'envie qu'on avoit eu de lui nuire, même lorſqu'il n'exiſtoit pas encore, profita de l'aliment nouveau qu'on lui préſentoit. Peu ſatisfaite elle-même des bleſſures légeres que les traits de ſa critique faiſoient à l'Ouvrage, elle employa la main de la Religion pour les rendre profondes; elle eut recours, pour s'en ſervir comme de prétexte, à un petit nombre d'expreſſions équivoques qui avoient pu facilement ſe perdre & nous échapper dans deux volumes conſidérables. Nous ne chercherons point à juſtifier le ſens qu'on a voulu attacher à quelques-unes de ces expreſſions: nous dirons ſeulement & nous ferons voir (*b*) qu'il étoit peut-être facile & juſte

(*b*) Dans l'article AMOUR DES SCIENCES ET DES ARTS, p. 368 du 1. vol. col. 2. on avoit dit: *La plupart des hommes honorent les Lettres, comme la Religion & la vertu, c'eſt-à-dire comme une choſe qu'ils* ne peuvent *ni connoître, ni aimer, ni pratiquer.* Ces mots *ne peuvent* ont ſcandaliſé quelques perſonnes; c'eſt pour cela qu'on y a ſubſtitué les mots *ne veulent* dans un errata imprimé à la fin du ſecond volume. Cependant nous ſeroit-il permis de repréſenter aux ames timorées qui ont pris ſi légérement l'alarme, que les mots *ne pouvoir*, ne ſe

d'y en attacher un autre ; mais il eſt plus facile encore d'envenimer tout. D'ailleurs celles de ces expreſſions qui avoient choqué le plus étoient tirées d'un ouvrage eſtimé, revêtu d'un privilege & d'une approbation authentique, loué comme édifiant par nos critiques mêmes (*c*); elles ſe trouvoient enfin, ce qu'il nous importe ſur-tout de re-

prennent pas toujours dans le ſens d'une impoſſibilité abſolue ? *Il n'y a perſonne, Seigneur*, dit Mardochée dans l'Ecriture, *qui* PUISSE *réſiſter à votre volonté.* Cependant il eſt de foi que l'homme étant libre, *peut* réſiſter à la volonté de Dieu : ainſi ce paſſage ne doit pas être pris à la rigueur. Pourquoi donc n'avoir pas ſuppoſé que l'auteur de la propoſition rapportée ci-deſſus, pouvoit avoir en vue un ſens très-orthodoxe ? Mais il falloit ſoulever contre l'ouvrage les véritables gens de bien, trop ordinairement dupes de ceux qui ne veulent que le paroître.

(*c*) L'article AMOUR DES SCIENCES ET DES ARTS, dont il eſt parlé dans la note précédente, eſt tiré du Livre de M. de Vauvenargues, qui a pour titre, *Introduction à la connoiſſance de l'Eſprit humain*, Paris 1746. *avec approbation & privilege du Roi.* Le paſſage rapporté ci-deſſus, & qui a excité de ſi grands cris, ſe trouve mot pour mot dans ce livre à la page 60. Le Journaliſte de Trévoux, qui a rendu un compte très-détaillé du Livre de M. de Vauvenargues en Janvier 1747, dit *que l'Auteur honore* PAR-TOUT *la Religion & la vertu* ; ce mot *par-tout* ſuppoſe qu'il a lu attentivement l'ouvrage. Ce même paſſage lui a paru ſcandaleux dans l'Encyclopédie en Février 1752 ; mais c'étoit l'Encyclopédie.

On ne ſera peut-être pas fâché de ſavoir de quelle maniere le Journaliſte s'eſt juſtifié de cette contradiction fâcheuſe. *M. de Vauvenargues*, dit-il, *étoit aveugle ; on peut avoir, à ſon inſçu, inſéré ce paſſage dans ſon Livre.* Voilà pourquoi le Journaliſte ne l'y a pas apperçu,

marquer, dans des articles dont nous n'étions point les auteurs, ayant jugé à propos de nous renfermer presque uniquement, l'un dans la partie mathématique, l'autre dans la description des Arts, deux objets dont l'orthodoxie la plus scrupuleuse n'a rien à craindre. Quelques morceaux qu'avoit fourni pour l'Encyclopédie l'auteur d'une These de Théologie dont on parloit beaucoup alors, suffirent pour nous faire attribuer cette These, que nous n'avions pas même lue dans le tems qu'on s'en servoit pour chercher à nous perdre. La déclaration que nous faisons ici persuadera les honnêtes gens, à qui notre sincérité n'est pas suspecte. Elle n'est peut-être que trop connue; mais c'est un malheur dont nous ne nous affligerons point, & un défaut dont nous ne pouvons nous repentir. Nous ne doutons pas néanmoins que malgré une protestation si solemnelle, si libre & si vraie, quelques personnes ne soient encore résolues à n'y avoir aucun égard. Nous ne leur demandons qu'une grace, c'est de nous accuser par écrit, & de se nommer.

L'Encyclopédie, nous en convenons,

a été le ſujet d'un grand ſcandale ; & malheur à celui par qui il arrive ; mais ce n'étoit pas par nous. Auſſi l'autorité, en prenant les meſures convenables pour le faire ceſſer, étoit trop éclairée & trop juſte pour nous en croire coupables. En prévenant les conſéquences que des eſprits foibles ou inquiets pouvoient tirer de quelques termes obſcurs ou peu exacts, elle a ſenti que nous ne pouvions, ni ne devions, ni ne voulions en répondre ; & ſi nous avons à pardonner à nos ennemis, c'eſt leur intention ſeulement, & non leur ſuccès (*d*).

(*d*) Pour donner une idée de l'équité de nos cenſeurs, nous allons rapporter ici les articles qui les ont le plus révoltés, & d'après leſquels l'Encyclopédie a été repréſentée comme un Ouvrage pernicieux.

Dans l'article *Aius-Locutius*, on a propoſé cette queſtion ; *s'il ne vaudroit pas mieux ignorer que punir les Ecrits contre la Religion, lorſque ces Ecrits ne ſont pas en langue vulgaire & qu'ils ſont par conſéquent inconnus à la multitude ?* L'Auteur de l'article prétendoit que la punition pouvoit donner à ces Ouvrages ignorés une exiſtence qu'ils n'auroient jamais eue par eux-mêmes, & que le moyen le plus ſûr de les étouffer, étoit de les laiſſer tomber dans l'oubli qui les attendoit. Le Journaliſte déja cité s'eſt fortement récrié contre cette tolérance ; l'Auteur de l'article AIUS-LOCUTIUS a expliqué ſa penſée dans l'article CASUISTE, d'une maniere qui a dû ſatisfaire pleinement le critique. Cet article CASUISTE mérite d'être lu.

On a reproché dans pluſieurs libelles à l'Auteur de

Cependant, comme l'autorité la plus ſage & la plus équitable peut enfin être

l'article CERF d'avoir dit que ces animaux parviennent à *l'âge de raiſon* : cette expreſſion ſe trouve en effet dans l'article CERF, page 840 du 2. Vol. col. 1. Mais elle y eſt rapportée comme un exemple du ridicule avec lequel quelques Chaſſeurs *enthouſiaſtes* ont écrit ſur le Cerf. Des Lecteurs très-reſpectables ont mieux aimé mettre cette abſurdité ſur le compte de l'Encyclopédie, que de ſe donner la peine de lire l'endroit d'où le paſſage eſt tiré.

L'article AUTORITÉ a été cité comme contenant des maximes dangereuſes. Jamais l'Auteur de cet article n'a prétendu que l'autorité des Princes légitimes ne vient point de Dieu. Il a voulu au contraire la diſtinguer de celle des uſurpateurs qui enlevent la couronne aux Princes légitimes ; & il réſulte des maximes qu'il a établies, que dans le cas même où un Prince légitime ſeroit dépouillé de ſes états par la violence, les Peuples ſeroient toujours obligés de lui obéir. En un mot on n'a voulu dans l'article AUTORITÉ, que commenter & développer ce paſſage, tiré d'un ouvrage imprimé par ordre de Louis XIV, & qui a pour titre : *Traité des droits de la Reine ſur différens états de la monarchie d'Eſpagne*, part. 1. p. 169. Ed. de 1667. *in*-12. « Que la loi fondamentale de l'Etat » forme une liaiſon réciproque & éternelle entre le Prin- » ce & ſes deſcendans d'une part, & les ſujets & les deſ- » cendans de l'autre, par une eſpece de *contrat* qui deſ- » tine le Souverain à régner & les Peuples à obéir.... » engagement ſolemnel dans lequel ils ſe ſont donnés » les uns aux autres pour s'entr'aider mutuellement ».

Voilà, dans la plus exacte vérité, à quoi ſe réduit tout ce qu'on a cité de l'Encyclopédie comme repréhenſible; nous venons de faire voir avec quel ſuccès. La poſtérité aura ſans doute peine à croire qu'un ſi léger ſujet ait produit tant de clameurs. Il eſt vrai qu'on a fait d'ailleurs contre l'Ouvrage beaucoup d'imputations vagues, mais ſans rien articuler de poſitif; on a ſuppoſé des vues aux Auteurs, on a accuſé leurs penſées, ne pouvant accuſer leurs diſcours. Quand la calomnie en eſt réduite à cette reſſource, elle ſe détruit aſſez d'elle-même.

trompée, la crainte d'être expofés de nouveau nous avoit fait prendre le parti de renoncer pour jamais à la gloire pénible, légere, & dangereufe d'être les éditeurs de l'Encyclopédie. Newton, rebuté autrefois par de fimples difputes littéraires, beaucoup moins redoutables & moins vives que des attaques perfonnelles & théologiques, fe reprochoit au milieu des hommages de fa nation, de fes découvertes & de fa gloire, d'avoir laiffé échapper fon repos, la fubftance d'un Philofophe, pour courir après une ombre. Combien notre repos devoit-il nous être plus cher, à nous que rien ne pourroit dédommager de l'avoir perdu ! Deux motifs fe joignoient à un intérêt fi effentiel : d'un côté, cette fierté jufte & néceffaire, qui devroit faire toujours le caractere des Gens de Lettres, & qui convient à la nobleffe & à la liberté de leur état; de l'autre, cette défiance de nous-mêmes que nous ne devons pas moins reffentir, & le peu d'empreffement que nous avons d'occuper les autres de nous; fentimens qui doivent être la fuite naturelle du travail & de l'étude; car on doit y apprendre avant

toûtes choses à apprécier les connoissances & les opinions humaines. Le sage, & celui qui aspire à l'être, traite la réputation littéraire comme les hommes; il sait en jouir, & s'en passer. A l'égard des connoissances qui nous servent à l'acquérir, & dont la jouissance & la communication même est une des ressources peu nombreuses que la nature nous a ménagées contre le malheur & contre l'ennui, il est permis sans doute, il est bon même de chercher à les communiquer aux autres; c'est la seule maniere dont les Gens de Lettres puissent être utiles. Mais si l'on ne doit jamais être assez jaloux de ce bien pour vouloir s'en réserver la possession, on ne doit pas non plus l'estimer assez pour être fort empressé d'en faire part à personne.

Qui croiroit que l'Encyclopédie, avec de tels sentimens de la part de ses auteurs, & peut-être avec quelque mérite de la sienne (car elle est si peu notre bien, que nous en pouvons parler comme de celui d'un autre) eût obtenu quelque soutien dans le tems où nous sommes? dans un tems où les Gens de Lettres ont tant de faux-amis,

qui les careſſent par vanité, mais qui les ſacrifieroient ſans honte & ſans remords à la moindre lueur d'ambition ou d'intérêt; qui peut-être, en feignant de les aimer, les haïſſent, ſoit par le beſoin, ſoit par la crainte qu'ils en ont? Mais la vérité nous oblige de le dire; & quel autre motif pourroit nous arracher cet aveu? Les difficultés qui nous rebutoient & nous éloignoient, ont diſparu peu à peu, & ſans aucun mouvement de notre part: il ne reſtoit plus d'obſtacles à la continuation de l'Encyclopédie que ceux qui auroient pû venir de nous ſeuls; & nous euſſions été auſſi coupables d'y en mettre aucun, que nous étions excuſables de redouter ceux qui pouvoient venir d'ailleurs. Incapables de manquer à notre patrie, qui eſt le ſeul objet dont l'expérience & les réflexions ne nous aient pas détachés, raſſurés ſur-tout par la confiance du Miniſtere public dans ceux qui ſont chargés de veiller à ce Dictionnaire, nous ne ſerons plus occupés que de joindre nos foibles travaux aux talens de ceux qui veulent bien nous ſeconder, & dont le nombre augmente de

jour en jour. Heureux, si par notre ardeur & nos soins, nous pouvions engager tous les Gens de Lettres à contribuer à la perfection de cet Ouvrage, la nation à le protéger, & les autres à le laisser faire ! Disons plutôt à faire mieux ; ils ont été les maîtres de nous succéder, & le sont encore. Mais nous serions sur-tout très-flattés, si nos premiers essais pouvoient engager les Savans & les Écrivains les plus célebres à reprendre notre travail où il en est aujourd'hui ; nous effacerions avec joie notre nom du frontispice de l'Encyclopédie pour la rendre meilleure. Que les siecles futurs ignorent à ce prix & ce que nous avons fait & ce que nous avons souffert pour elle !

En attendant qu'elle jouisse de cet avantage, tout nous porte à redoubler nos efforts pour en assurer de plus en plus le succès. On s'est déja apperçu par la supériorité du second volume sur le premier, des nouveaux secours que nous avions reçus pour ce second volume. Mais ces secours, tout considérables qu'ils étoient, ne sont presque rien en comparaison de ceux que nous avons eus pour celui-ci. Un grand nombre de

Gens de Lettres, tous eſtimables par leurs talens & leurs lumieres, ſemblent, comme à l'envi, avoir contribué à l'enrichir. Nous croyons donc pouvoir aſſurer qu'il l'emporte beaucoup ſur les précédens; nous eſpérons que les ſuivans l'emporteront encore ſur celui-ci; & quelque pénible que ſoit notre travail, nous nous trouverions ſuffiſamment dédommagés, ſi nous pouvions faire dire aux critiques à chaque volume qui paroîtra, *ab ipſô ducit opes animumque ferro.*

Après tout ce qui s'eſt paſſé au ſujet de cet Ouvrage, on ne doit point être étonné que ce volume paroiſſe beaucoup plus tard qu'il n'auroit dû. Outre les cauſes morales, des circonſtances qu'on peut appeller phyſiques en ont retardé la publication. Quelques parties conſidérables, dont le public avoit paru moins ſatisfait que des autres, ont été entiérement ou preſque entiérement refaites: cette réforme a demandé beaucoup de tems, & a néceſſairement rendu l'impreſſion plus lente. Nous ne croyons pas devoir nous excuſer d'un délai auquel ce Dictionnaire ne fait que gagner:

nous espérons, nous pouvons même assurer que les autres volumes suivront celui-ci beaucoup plus promptement qu'il n'a suivi les deux premiers ; nous ne prenons point là-dessus d'autre engagement ; la seule chose dont nous puissions répondre, c'est l'assiduité de notre travail & l'emploi sévere de notre tems ; mais comme nous nous trouvons, pour ainsi dire, au commencement d'un nouvel ordre de choses, nous sommes très-résolus de tout sacrifier désormais au bien de l'Encyclopédie, jusqu'à la promptitude avec laquelle nous souhaiterions de servir le public ; nous y sommes d'autant plus disposés, qu'il nous paroît que nos lecteurs ne nous imposent plus aucune loi sur ce point, & qu'ils aiment mieux avoir un peu plus tard chaque volume, & l'avoir meilleur.

Entrons présentement dans quelque détail sur ce troisieme volume, ou plutôt sur ce Dictionnaire en général. On doit le considérer sous deux points de vue, eu égard aux matieres qu'il traite, & aux personnes à qui il est principalement destiné. Comme ces deux points

de vue ſont relatifs l'un à l'autre, nous croyons ne devoir point les ſéparer.

Les matieres que ce Dictionnaire doit renfermer ſont de deux eſpeces ; ſavoir les connoiſſances que les hommes acquierent par la lecture & par la ſociété, & celles qu'ils ſe procurent à eux-mêmes par leurs propres réflexions ; c'eſt-à-dire en deux mots, la ſcience des faits & celle des choſes. Quand on les conſidere ſans aucune attention au rapport mutuel qu'elles doivent avoir, la premiere de ces deux ſciences eſt fort inutile & fort étendue, la ſeconde fort néceſſaire & fort bornée, tant la Nature nous a traités peu favorablement. Il eſt vrai qu'elle nous a donné de quoi nous dédommager juſqu'à un certain point par l'analogie & la liaiſon que nous pouvons mettre entre la ſcience des faits & celle des choſes ; c'eſt ſur-tout relativement à celle-ci que l'Encyclopédie doit enviſager celle-là. Réduit à la ſcience des choſes, ce Dictionnaire n'eût été preſque rien ; réduit à celle des faits, il n'eût été dans ſa plus grande partie qu'un champ vuide & ſtérile : ſoutenant & éclairant l'une par l'autre, il pourra être utile ſans être immenſe.

Tel étoit le plan du Dictionnaire Anglois de Chambers, plan que toute l'Europe savante nous paroît avoir approuvé, & auquel il n'a manqué que l'exécution. En tâchant d'y suppléer, nous avons averti du soin que nous aurions de nous conformer au plan, parce qu'il nous paroissoit le meilleur qu'on pût suivre. C'est dans cette vue que l'on a cru devoir exclure de cet ouvrage une multitude de noms propres qui n'auroient fait que le grossir assez inutilement; que l'on a conservé & complété plusieurs articles d'Histoire & de Mythologie, qui ont paru nécessaires pour la connoissance des différentes sectes de Philosophes, des différentes religions, de quelques usages anciens & modernes, & qui d'ailleurs donnent souvent occasion à des réflexions philosophiques, pour lesquelles le public semble avoir aujourd'hui plus de goût que jamais (*e*) : aussi est-ce principalement par l'esprit philosophique que nous tâcherons de distinguer ce Dictionnaire. C'est par-là sur-tout qu'il

(*e*) *Voyez les articles* AIGLE, ANANCHIS, AMENTHÉS, BAUCIS, CHAUDERONS DE DODONE, & *quelques autres*.

obtiendra les ſuffrages auxquels nous ſommes le plus ſenſibles.

Ainſi quelques perſonnes ont été étonnées ſans raiſon de trouver ici des articles pour les *Philoſophes* & non pour les *Peres* de l'Egliſe ; il y a une grande différence entre les uns & les autres. Les premiers ont été créateurs d'opinions, quelquefois bonnes, quelquefois mauvaiſes, mais dont notre plan nous oblige à parler : on n'a rappellé qu'en peu de mots & par occaſion quelques circonſtances de leur vie ; on a fait l'hiſtoire de leurs penſées plus que de leurs perſonnes. Les Peres de l'Egliſe au contraire, chargés du dépôt précieux & inviolable de la Foi & de la Tradition, n'ont pu ni dû rien apprendre de nouveau aux hommes ſur les matieres importantes dont ils ſe ſont occupés. Ainſi la doctrine de St. Auguſtin, qui n'eſt autre que celle de l'Egliſe, ſe trouvera aux articles PRÉDESTINATION, GRACE, PÉLAGIANISME ; mais comme Evêque d'Hippone, fils de ſainte Monique, & Saint lui-même, ſa place eſt au Martyrologe, & préférable à tous égards à celle qu'on auroit pu lui donner dans l'Encyclopédie.

On ne trouvera donc dans cet ouvrage, comme un Journaliste l'a subtilement observé, ni la *vie des Saints*, que M. Baillet a suffisamment écrite, & qui n'est point de notre objet; ni la *généalogie des grandes Maisons*, mais la généalogie des Sciences, plus précieuse pour qui sait penser; ni les aventures peu intéressantes des Littérateurs anciens & modernes, mais le fruit de leurs travaux & de leurs découvertes; ni la description détaillée de chaque village, telle que certains érudits prennent la peine de la faire aujourd'hui, mais une notice du commerce des Provinces & des villes principales, & des détails curieux sur leur histoire naturelle (*f*); ni les *Conquérans* qui ont désolé la terre, mais les génies immortels qui l'ont éclairée; ni enfin une foule de *Souverains* que l'Histoire auroit dû proscrire. Le nom même des Princes & des Grands n'a droit de se trouver dans l'Encyclopédie, que par le bien qu'ils ont fait aux Sciences, parce que l'Encyclopédie doit tout aux talens, rien aux titres, &

(*f*) *Voyez les articles* ALSACE, ARCY, BESANÇON, *&c.*

qu'elle eſt l'hiſtoire de l'eſprit humain, & non de la vanité des hommes.

Mais pour prévenir les reproches qu'on pourroit nous faire d'avoir ſuivi le plan de Chambers ſans nous en écarter, rapportons le jugement d'un critique dont nous ne prétendons ni déprimer ni faire valoir le diſcernement & le ſuffrage, mais dont au moins la bonne volonté pour nous n'eſt pas ſuſpecte. Il parloit ainſi de l'ouvrage de Chambers au mois de Mai 1745. lorſque la traduction en fut propoſée par ſouſcription.

« Voici deux des plus fortes entre-
» priſes de Littérature qu'on ait faites
» depuis long-tems. La premiere eſt
» de M. Chambers, Auteur de l'Ou-
» vrage que nous annonçons, & l'au-
» tre eſt de M. *Mills* qui travaille en
» chef à nous en donner la traduction.
» L'un & l'autre eſt Anglois; mais
» M. *Mills* a pris des liaiſons avec
» la France qui nous le font regarder
» comme une *conquête faite ſur l'Angle-*
» *terre*; les Anglois ſont aujourd'hui ſur
» le pié de perdre beaucoup vis-à-vis
» de nous ». (Nous ne changeons rien
à la diction). « Le fond de l'ouvrage
» eſt *véritablement* une Encyclopédie;

» c'est en même tems un Dictionnaire
» & un Traité de tout ce que l'esprit
» humain *peut desirer* de savoir. Comme
» Dictionnaire, il présente tout sous la
» forme alphabétique ; comme Traité
» suivi & raisonné concernant les
» Sciences, il montre les rapports que
» les divers objets de nos connoissances
» peuvent avoir les uns avec les autres.
» Comme Dictionnaire, il est composé
» de parties séparées & même dispara-
» tes ; comme Traité méthodique, il
» rapproche les différens morceaux
» qui composent le tout d'une science.
» Comme Dictionnaire, il donne d'a-
» bord des définitions élémentaires ;
» comme Traité doctrinal, il entre
» dans le détail de ce qu'il y a de *plus*
» *profond & de plus digne de l'attention*
» *des curieux*. Or voici comment cela
» s'exécute. On cherche, par exemple,
» *Atmosphere*, & l'on trouve que c'est
» une substance fluide élastique, que
» nous appellons *air*, & qui entoure le
» globe terrestre jusqu'à une hauteur
» considérable, qui gravite vers le cen-
» tre & la superficie de ce même globe,
» *&c*. Comme il est ici parlé d'air, de
» terre, de gravitation, l'Auteur ren-

» voie aux articles du Dictionnaire où » ſont expliqués ces mots, & quantité » d'autres qui ont rapport à l'atmoſ- » phere, par exemple, *Ether*, *Ciel*, *Ba-* » *rometre*, *Thermometre*, *Réfraction*, » *Vuide*, *Pompe*, *Preſſion*, *Syphon*, &c.

» A en juger par le *Proſpectus* que » nous annonçons, & qui cite quatre » articles pour ſervir de modele, ſa- » voir *Atmoſphere*, *Fable*, *Sang*, *Tein-* » *ture* ; il n'eſt rien de plus utile, de » plus fécond, de mieux analyſé, de » mieux lié, en un mot de *plus parfait* » *& de plus beau que ce Dictionnaire* ; » & tel eſt le préſent que M. Mills fait » à la France, ſa patrie par adoption, » en faiſant honneur à l'Angleterre ſa » vraie patrie ».

Il eſt vrai que le même Auteur, après avoir donné tant de louanges au ſimple projet (qu'on peut lire) de la traduction *Françoiſe* de Chambers, entrepriſe par un *Anglois* aidé d'un *Allemand*, n'a pas annoncé de la même maniere au mois de Décembre 1750 la nouvelle Encyclopédie, entrepriſe & exécutée par une Société de Gens de Lettres, qui à la vérité ne ſont point *une conquête de la France ſur l'Angleterre*. Nous ne

chercherons point ici les motifs d'une pareille conduite. Nous ſommes encore plus éloignés de réclamer en faveur de l'Encyclopédie Françoiſe les éloges qu'on vient de lire, & que nous regardons comme exceſſifs ; nous croyons ſeulement que celle-ci méritoit un traitement plus favorable. Mais Chambers étoit mort & étranger.

L'article ATMOSPHERE eſt un des quatre que le projet de la traduction de Chambers offroit pour modele. Il a été conſervé dans l'Encyclopédie Françoiſe avec deux additions de quelque conſéquence. Nous ſupplions nos lecteurs de le comparer avec une foule d'autres articles, & de juger. Nous voudrions engager juſqu'aux détracteurs les plus ardens de cet ouvrage à eſſayer du moins le parallele des deux Encyclopédies. C'eſt une invitation qu'on nous permettra de leur faire en paſſant, & que nous croyons devoir à la vérité, à nos Collegues, à notre Nation, & à nous-mêmes.

Si nous avons quelque choſe à nous reprocher, c'eſt peut-être d'avoir ſuivi trop exactement le plan de Chambers, ſur-tout par rapport à l'Hiſtoire, & de

n'avoir pas toujours été aſſez courts ſur cet article. Il y a beaucoup d'apparence que plus ce Dictionnaire ſe perfectionnera, plus il perdra du côté des ſimples faits, & plus il gagnera au contraire du côté des choſes, ou du moins du côté des faits qui y menent.

Il pourra, par exemple, être fort riche en Phyſique générale & en Chimie, du moins quant à la partie qui regarde les obſervations & l'expérience; car pour ce qui concerne les cauſes, il ne ſauroit être au contraire trop réſervé & trop ſage; & la deviſe de Montagne (*g*) à la tête de preſque tous les articles de ce genre, ſeroit ordinairement très-bien placée. On ne ſe refuſera pourtant pas aux conjectures, ſur-tout dans les articles dont l'objet eſt utile ou néceſſaire, comme la Médecine, où l'on eſt obligé de conjecturer, parce que la nature force d'agir en ne permettant preſque pas de voir. La Métaphyſique des Sciences, car il n'en eſt point qui n'ait la ſienne, fondée ſur des principes ſimples & ſur des notions communes à tous les hommes, fera, nous l'eſpérons, un

(*g*) QUE SAI-JE?

des principaux mérites de cet ouvrage. Celle de la Grammaire ſur-tout, & celle de la Géométrie ſublime ſeront expoſées avec une clarté qui ne laiſſera rien à deſirer, & que peut-être elles attendent encore. A l'égard de la Métaphyſique proprement dite, ſur laquelle on croit s'être trop étendu dans les premiers volumes, elle ſera réduite dans les ſuivans à ce qu'elle contient de vrai & d'utile, c'eſt-à-dire à très-peu de choſe. Enfin dans la partie des Arts, ſi étendue, ſi délicate, ſi importante, & ſi peu connue, l'Encyclopédie commencera ce que les générations ſuivantes finiront ou perfectionneront. Elle fera l'hiſtoire des richeſſes de notre ſiecle en ce genre; elle la fera à ce ſiecle qui l'ignore, & aux ſiecles à venir, qu'elle mettra ſur la voie pour aller plus loin. Les Arts, ces monumens précieux de l'induſtrie humaine, n'auront plus à craindre de ſe perdre dans l'oubli; les faits ne ſeront plus enſevelis dans les atteliers & dans les mains des Artiſtes, ils ſeront dévoilés au Philoſophe, & la réflexion pourra enfin éclairer & ſimplifier une pratique aveugle.

Tel eſt en peu de mots notre plan,

que nous avons cru devoir remettre ſous les yeux des lecteurs ; ainſi ce Dictionnaire, ſans que nous prétendions le préférer à aucun autre, en différera beaucoup par ſon objet. Pluſieurs gens de lettres déclament aujourd'hui contre la multiplication de ces ſortes d'ouvrages, comme d'autres contre celle des journaux ; à les en croire, il en eſt de cette multiplication comme de celle des Académies ; elle ſera auſſi funeſte au véritable progrès des Sciences, que la premiere inſtitution en a été utile. Nous avons tâché dans le Diſcours précédent de juſtifier les Dictionnaires du reproche qu'on leur fait d'anéantir parmi nous le goût de l'étude. Néanmoins, quand ils mériteroient ces reproches, l'Encyclopédie nous ſembleroit en être à couvert. Parmi pluſieurs morceaux deſtinés à inſtruire la multitude, elle renfermera un très-grand nombre d'articles qui demanderont une lecture aſſidue, ſérieuſe & approfondie. Elle ſera donc tout à la fois utile aux ignorans & à ceux qui ne le ſont pas.

Quelques Savans, il eſt vrai, ſemblables à ces Prêtres d'Egypte qui cachoient au reſte de la nation leurs futiles myſte-

res, voudroient que les livres fussent uniquement à leur usage, & qu'on dérobât au peuple la plus foible lumiere, même dans les matieres les plus indifférentes; lumiere qu'on ne doit pourtant guere lui envier, parce qu'il en a grand besoin, & qu'il n'est pas à craindre qu'elle devienne jamais bien vive. Nous croyons devoir penser autrement comme citoyens, & peut-être même comme gens de lettres.

Qu'on interroge en effet presque tous nos Ecrivains, ils conviendront, s'ils sont de bonne foi, des lumieres que leur ont fournies les dictionnaires, les journaux, les extraits, les commentaires, les compilations même de toute espece. La plûpart auroient beaucoup moins acquis, si on les avoit réduits aux livres absolument nécessaires. En matiere de Sciences exactes, quelques ouvrages lus & médités profondément suffisent; en matiere d'érudition, les originaux anciens, dont le nombre n'est pas infini à beaucoup près, & dont la lecture faite avec réflexion, dispense de celle de tous les modernes; car ceux-ci ne peuvent être, quand ils sont fideles, que l'écho de leurs prédécesseurs. Nous ne parlons

point des Belles-Lettres, pour lesquelles il ne faut que du génie & quelques grands modeles, c'est-à-dire bien peu de lecture. La multiplication des livres est donc pour le grand nombre de nos Littérateurs un supplément à la sagacité, & même au travail; & nul d'entr'eux ne doit envier aux autres un avantage dont il a tiré souvent de si grands secours.

Ainsi nous n'avons pas jugé à propos, comme quelques personnes l'auroient voulu, de borner les articles de ce Dictionnaire à de simples tables, & à des notices des différens ouvrages où les matieres sont le mieux traitées. L'avantage d'un tel travail eût été grand sans doute, mais pour trop peu de personnes.

Un autre inconvénient que nous avons dû éviter encore, c'est d'être trop étendus sur chacune des différentes Sciences qui doivent entrer dans ce Dictionnaire, ou de l'être trop sur quelques-unes aux dépens des autres. Le volume, si on peut ainsi parler, que chaque Science occupe ici, doit être proportionné tout à la fois, & à l'étendue de cette Science, & à celle du plan que nous nous proposons. L'Encyclopédie satisfera suffisamment à chacun de ces deux points, si on y

trouve ſur chaque matiere les principes fondamentaux bien développés, les détails eſſentiels bien expoſés & bien rapprochés des principes, des vues neuves quelquefois, ſoit ſur les principes, ſoit ſur les détails, & l'indication des ſources auxquelles on doit recourir pour s'inſtruire plus à fond. Nous n'ignorons pas cependant que ſur cet article il nous ſera toujours impoſſible de ſatisfaire pleinement les divers ordres de lecteurs. Le Littérateur trouvera dans l'Encyclopédie trop peu d'érudition, le Courtiſan trop de morale, le Théologien trop de mathématique, le Mathématicien trop de théologie, l'un & l'autre trop de juriſprudence & de médecine. Mais nous devons faire obſerver que ce Dictionnaire eſt une eſpece d'ouvrage *coſmopolite*, qui ſe feroit tort à lui-même par quelque préférence & prédilection marquée; nous croyons qu'il doit ſuffire à chacun de trouver dans l'Encyclopédie la Science dont il s'occupe, diſcutée & approfondie ſans préjudice des autres, dont il ſera peut-être bien aiſe de ſe procurer une connoiſſance plus ou moins étendue. A l'égard de ceux que ce plan ne ſatisfera pas, nous les ren-

verrons pour derniere réponse à l'apologue si sage de Malherbe à Racan (*h*).

L'empire des Sciences & des Arts est un palais irrégulier, imparfait, & en quelque maniere monstrueux, où certains morceaux se font admirer par leur magnificence, leur solidité & leur hardiesse; où d'autres ressemblent encore à des masses informes; où d'autres enfin, que l'art n'a pas même ébauchés, attendent le génie ou le hasard. Les principales parties de cet édifice sont élevées par un petit nombre de grands hommes, tandis que les autres apportent quelques matériaux, ou se bornent à la simple description. Nous tâcherons de réunir ces deux derniers objets; de tracer le plan du temple, & de remplir en même tems quelques vuides. Nous en laisserons beaucoup d'autres à remplir; nos descendans s'en chargeront, & placeront le comble, s'ils l'osent ou s'ils le peuvent.

L'Encyclopédie doit donc par sa nature contenir un grand nombre de choses qui ne sont pas nouvelles. Malheur à un ouvrage aussi vaste que celui-ci, si on

(*h*) *Voyez* les Fables de la Fontaine, *liv. III. Fab. I.*

en vouloit faire dans sa totalité un ouvrage d'invention ! Quand on écrit sur un sujet particulier & borné, on doit, autant qu'il est possible, ne donner que des choses neuves, parce qu'on écrit principalement pour ceux à qui la matiere est connue, & à qui on doit apprendre autre chose que ce qu'ils savent; c'est aussi la maxime que plusieurs des Auteurs de l'Encyclopédie se flattent d'avoir pratiquée dans leurs ouvrages particuliers; mais il ne sauroit en être de même dans un Dictionnaire. On auroit tort d'objecter, comme on l'a fait, que c'est-là redonner les mêmes livres au public: & que font tous les Journalistes, dont néanmoins le travail en lui-même est utile, que de donner au public ce qu'il a déja, que de lui redonner même plusieurs fois ce qu'on n'auroit pas dû lui donner une seule (*i*)? Ce n'est point un reproche que nous leur faisons; nous ferons nous-mêmes dans ce cas, notre Ouvrage étant destiné à exposer non-seulement le progres réel des connois-

(*i*) La comparaison des Journalistes avec quelques Auteurs de l'Encyclopédie, roule ici sur ce seul point, que les uns & les autres redonnent au Public ce qu'il avoit déja. Il ne s'agit point encore du reproche de plagiat qu'on a fait aux seconds, & dont on parlera plus bas.

ſances humaines, mais quelquefois auſſi ce qui a retardé ce progrès. Tout eſt utile dans la Littérature, juſqu'au rôle d'hiſtorien des penſées d'autrui. Il a ſeulement plus ou moins d'autorité, à proportion de la juſtice avec laquelle on l'exerce, des talens de l'hiſtorien, de ſa ſagacité, de ſes vues, & des preuves qu'il a données qu'il pouvoit être autre choſe.

Il réſulte de ces réflexions, que l'Encyclopédie doit ſouvent contenir, ſoit par extrait, ſoit même quelquefois en entier, pluſieurs morceaux des meilleurs ouvrages en chaque genre : il importe ſeulement au public que le choix en ſoit fait avec lumiere & avec œconomie. Mais il importe de plus aux Auteurs de citer exactement les originaux, tant pour mettre le lecteur en état de les conſulter, que pour rendre à chacun ce qui lui appartient. C'eſt ainſi qu'en ont uſé pluſieurs de nos collegues. Nous ſouhaiterions que tous s'y fuſſent conformés; mais du reſte quand un article eſt bien fait, on en jouit également de quelque main qu'il vienne; & l'inconvénient du défaut de citation, toujours grand par rapport à l'Auteur, l'eſt beaucoup moins par rapport à ce Dictionnaire.

Feu M. Rollin, ce citoyen respectable, à qui l'Université de Paris doit en partie la supériorité que les études y conservent encore sur celles qu'on fait ailleurs, & dont les ouvrages composés pour l'instruction de la jeunesse, en ont fait oublier tant d'autres, se permettoit d'insérer en entier dans ses écrits les plus beaux morceaux des Auteurs anciens & modernes. Il se contentoit d'avertir en général dans ses préfaces, de cette espece de larcin, qui par l'aveu même cessoit d'en être un, & le public lui en savoit gré, parce que son travail étoit utile. Les Auteurs de l'Encyclopédie oseroient-ils avancer que le cas où ils se trouvent est encore plus favorable ? Elle n'est & ne doit être absolument dans sa plus grande partie qu'un Ouvrage *recueilli des meilleurs Auteurs* (*k*). Et plût à Dieu qu'elle fût en effet un recueil de tout ce que les autres livres renferment d'excellent, & qu'il n'y manquât que des guillemets !

Nous irons même plus loin que nos censeurs sur la nature des emprunts qu'on a faits. Bien loin de blâmer ces

(*k*) C'est le titre même sous lequel on l'a annoncée dans le frontispice du *Prospectus*.

emprunts en eux-mêmes, ou du moins ce qu'ils ont produit, ils en ont fait les plus grands éloges ; pour nous nous croyons devoir être plus difficiles ou plus ſinceres. L'Auteur de l'article *Ame* avoue, par exemple, qu'il eût dû ſe rendre plus ſévere ſur les endroits de cet article qu'il a tirés d'un ouvrage d'ailleurs utile (*l*). De très-bons juges ont trouvé ces endroits fort inférieurs à ceux qui appartiennent en propre à l'Auteur. Il n'étoit pas néceſſaire, ſur-tout dans un article de Dictionnaire où l'on doit tâcher d'être court, d'accumuler un ſi grand nombre de preuves, pour démontrer une vérité auſſi inconteſtable que celle de la ſpiritualité de l'ame ; comme elle eſt du nombre de celles qu'on nomme fondamentales & primitives, elle doit être ſuſceptible de preuves très-ſimples & ſenſibles aux eſprits même les plus communs. Tant d'argumens inutiles, déplacés, & dont pluſieurs même ſont obſcurs, ne ſerviroient qu'à rendre l'évidence douteuſe, ſi elle pouvoit jamais l'être. Un ſeul raiſonnement, tiré de la nature

(*l*) Diſſertations ſur l'exiſtence de Dieu, *par M. Jaquelot*, A la Haye, 1697.

bien connue des deux ſubſtances, eût été ſuffiſant.

De même l'article *Amitié*, dont la fin eſt tirée d'un Ecrivain moderne très-eſtimable par pluſieurs ouvrages (*m*), fait voir que cet Ecrivain n'étoit pas auſſi bon Logicien ſur cette matiere que ſur d'autres. Il ne pouvoit donner trop de liberté & d'étendue à cette égalité ſi douce & ſi néceſſaire ſans laquelle l'amitié n'exiſte point, & par laquelle elle rapproche & confond les états les plus éloignés. On ne devoit point ſur-tout rapporter d'après cet Auteur la réponſe d'un *grand Prince* à un homme de ſa maiſon (*n*), ſans faire voir en même tems combien cette réponſe étoit injurieuſe & déplacée, combien le *grand* Prince dont il s'agit étoit loin d'être en cette occaſion ni *grand*, ni *Prince*; en un mot ſans qualifier plus ou moins ſévérement cette réponſe, ſelon le ménagement

(*m*) Le P. Buffier Jéſuite, dont les ouvrages ont fourni d'ailleurs quelques excellens articles pour l'Encyclopédie.

(*n*) Cet homme montroit au *grand Prince* la ſtatue équeſtre d'un Héros, leur aïeul commun. Le Prince lui fit cette réponſe groſſiere : *Celui qui eſt deſſous* (le cheval) *eſt votre aïeul; celui qui eſt deſſus eſt le mien.* Le P. Buffier a loué cette réponſe, & dans l'article AMITIÉ on a eu tort de la louer après lui.

qu'on doit au Prince qui l'a faite, & qui nous eſt inconnu, mais avec le reſpect encore plus grand qu'on doit au vrai, à la décence & à l'humanité.

Bien loin de ſe plaindre de ceux qui ont relevé dans l'Encyclopédie le défaut de citations, c'eſt un reproche dont on doit leur ſavoir gré, parce qu'il engagera ceux qui ſont tombés dans cette faute à ſe montrer plus exacts à l'avenir; mais nous croyons que l'examen rigoureux des morceaux empruntés, ſans aucune acception de nom ni de perſonnes, eût encore été plus utile. Il ſeroit ſingulier que tel article, blâmé d'abord lorſqu'on le croyoit d'une main indifférente ou peu amie (*o*), eût enſuite été loué (comme il le méritoit) lorſqu'on en a connu le véritable auteur. Nous n'en dirons pas ici davantage, nous ſouhaitons ſeulement que perſonne n'ait là-deſſus de reproche à

(*o*) L'article AGIR contient une Philoſophie très-lumineuſe & très-ſaine. Dans un libelle publié contre l'Encyclopédie en Décembre 1751. on met la Métapbyſique de cet article au deſſous de celle de Jean Scot; & dans le Journal de Trévoux de Janvier 1752. on loue beaucoup cette même Métaphyſique. C'eſt ainſi que les Cririques s'accordent. Mais le premier ignoroit que l'article AGIR eſt tiré du P. Buffier ſon confrere, & l'autre le ſavoit.

se faire, & que la diversité des intérêts, des tems & des soins, n'en ait point entraîné dans le langage.

Parmi les différens ouvrages qu'on a accusé l'Encyclopédie d'avoir mis à contribution, on a sur-tout nommé les autres Dictionnaires. Nous convenons que l'on auroit dû en faire un plus sobre usage, parce que ces Dictionnaires ne sont pas les sources primitives, & que l'Encyclopédie doit puiser sur-tout dans celles-ci. Cependant qu'on nous permette sur cela quelques réflexions. En premier lieu, il est facile de prouver que la plûpart d'entre nous n'ont eu nullement recours à ces sortes d'ouvrages. En second lieu, la ressemblance qui se trouve quelquefois entre un article de l'Encyclopédie & un article de quelque Dictionnaire, est forcée par la nature du sujet, sur-tout lorsque l'article est court, & ne consiste qu'en une définition ou en un fait historique peu considérable : cela est si vrai, que sur un grand nombre d'articles la plûpart des Dictionnaires se ressemblent, parce qu'ils ne sauroient faire autrement. Le Dictionnaire de Trévoux en particulier doit moins reprocher qu'aucun autre

les *emprunts* à l'Encyclopédie ; car ce Dictionnaire n'étoit dans son origine & n'est encore en grande partie, qu'une copie du Furetiere de Basnage, ainsi que ce dernier l'a fait voir & s'en est plaint (*p*) dans son *Histoire des Ouvrages des Savans.* D'ailleurs la traduction de Chambers a fourni quelques-uns des matériaux de l'Encyclopédie. Or Chambers avoit eu recours non-seulement aux Dictionnaires François, mais encore à d'autres ouvrages où les Dictionnaires François ont aussi puisé eux-mêmes ; il nous seroit aisé d'en rapporter des exemples. Dans ce cas, ce ne sera point aux autres Dictionnaires que l'Encyclopédie ressemblera directement, ce sera

(*p*) Voyez l'*Histoire des Ouvrages des Savans*, Juillet 1704. Il est bon d'ajouter que la plupart des articles du Dictionnaire de Trévoux qu'on a prétendu être imités ou copiés dans l'Encyclopédie, sont eux-mêmes copiés ou imités de Basnage. De ce nombre sont entre autres *Armoiries*, *Abîme*, (Blason) *Avocat*, (en partie) *Amiral*, &c. qu'on a particuliérement relevés.

Lynx envers nos pareils, & Taupes envers nous.

Nous ne parlons point d'un grand nombre de fautes du Dictionnaire de Trévoux, qui ont été corrigées dans l'Encyclopédie, & dont quelques-unes même ont été expressément remarquées. C'est ce qu'on peut voir principalement dans les articles de *Manege & de Maréchalerie* des V. VI. & VII^e^. Volumes ; l'Auteur de ces articles est *M. Bourgelat*, dont le savoir & les talens sont connus de toute l'Europe.

aux ſources qui lui ſeront communes avec ces autres Dictionnaires. C'eſt encore par cette raiſon que pluſieurs articles du Dictionnaire de Médecine ſe trouvent dans les deux premiers volumes de l'Encyclopédie ; parce que d'un côté, ces articles ſont tirés en entier de nos Ouvrages François ſur la Médecine, & que de plus une deſcription de plante, la recette d'un remede, en ſuppoſant qu'elles ſoient bien faites, n'ont pas deux manieres de l'être. Il en eſt de même d'un très-grand nombre d'articles, tels que l'évaluation des monnoies, l'explication des différentes pieces & des différentes manœuvres d'un navire, & d'autres ſemblables.

Peut-on imaginer que dans un Dictionnaire, où l'on enterre, pour ainſi dire, ſon propre bien, on ait deſſein de s'approprier celui d'autrui ? Chambers, ce Chambers tant & trop loué, a pris par-tout ſans diſcernement & ſans meſure, & n'a cité perſonne. On a cité ſouvent dans l'Encyclopédie Françoiſe les ſources primitives ; on a tâché de ſuppléer aux citations moins néceſſaires par des avis généraux & ſuffiſans. Mais on tâchera dans la ſuite de rendre encore

&

& les emprunts moins fréquens & les citations plus exactes. Enfin, & cet aveu répond à tout, les Auteurs de l'Encyclopédie consentent à ne s'approprier dans ce Dictionnaire que ce qu'on auroit honte de leur ôter; & ils osent se flatter que leur part sera encore assez bonne.

En effet, si l'Encyclopédie n'a pas l'avantage de réunir sans exception toutes les richesses réelles des autres ouvrages, elle en renferme au moins plusieurs qui lui sont propres. Combien d'articles de Théologie, de Belles-Letres, de Poétique, d'Histoire naturelle, de Grammaire, de Musique, de Chymie, de Mathématique élémentaire & transcendante, de Physique, d'Astronomie, de Tactique, d'Horlogerie, d'Optique, de Jardinage, de Chirurgie, & de diverses autres Sciences, qui certainement ne se trouvent dans aucun Dictionnaire, & dont plusieurs même, en plus grand nombre qu'on ne pense, n'ont pû être fournis par aucun livre? Combien surtout d'articles immenses dans la description des Arts, pour lesquels on n'a eu d'autres secours que les lumieres des amateurs & des Artistes, & la fréquen-

tation des atteliers? Dans quel ouvrage trouvera-t-on l'explication détaillée de huit cens Planches & de plus de douze mille figures ſur les Sciences & ſur les Arts ? Combien d'articles enfin qu'il ſuffiroit de rapprocher des autres Dictionnaires, pour voir avec quel ſoin on a traité dans celui-ci les mêmes objets ; & pour s'aſſurer que dans les articles même qui ſe reſſemblent par quelque endroit, l'avantage eſt preſque toujours du côté de l'Encyclopédie, ſoit par plus d'exactitude & de préciſion, ſoit par des vues & des réflexions, que les autres Dictionnaires ne prétendent pas apparemment revendiquer ? Dans l'article *Anatomie*, par exemple, qui eſt un de ceux que les connoiſſeurs ont paru approuver dans notre premier volume, la chronologie des Anatomiſtes a été faite ſur un mémoire de l'illuſtre M. Falconet, qui veut bien prendre à notre Ouvrage quelque intérêt. Cette chronologie eſt plus complette, plus sûre & plus inſtructive que celle de M. James. Nous invitons nos lecteurs à comparer l'article dont nous parlons avec l'article *Anatomie* du Dictionnaire de Médecine, qui paſſe pour un des meilleurs ; mais

nous les prions de faire eux-mêmes le parallele, ſans égard à tout ce qu'on pourroit dire de vague ſur ce ſujet. Nous ne citerons plus de tous les endroits attaqués que l'article *Ariſtotéliſme.* Si l'Auteur a cru pouvoir y ſemer quelques morceaux de l'ouvrage de M. Deſlandes, ces morceaux en ſont à peine la dixieme partie. Le reſte eſt un extrait ſubſtantiel & raiſonné de l'hiſtoire de la Philoſophie de Brucker, ouvrage moderne, très-eſtimé des étrangers, aſſez peu connu en France, & dont on a fait beaucoup d'uſage pour la partie philoſophique de l'Encyclopédie. Cet extrait eſt ſur-tout recommandable par des réflexions importantes qui paroiſſent avoir été fort goûtées; entr'autres par l'obſervation judicieuſe contre des abus auſſi invétérés que ridicules, qui ſemblent interdire pour jamais à pluſieurs bons eſprits, & retarder du moins dans pluſieurs corps la connoiſſance de la vraie Philoſophie (*q*).

En un mot, les morceaux que l'Encyclopédie a empruntés ou empruntera dans la ſuite des autres ouvrages, ſont-ils bons? Ce que l'Encyclopédie ajoute

(*q*) *Voyez* le premier volume, *p. 664. col. 1.*

souvent de son propre fonds à ces morceaux, est-il digne de l'attention des gens des Lettres? L'Encyclopédie renferme-t-elle un grand nombre d'autres articles entiérement nouveaux, philosophiques & intéressans? Voilà le point d'où il faut partir pour apprécier un ouvrage de l'espece de celui-ci: voilà sur quoi doit prononcer le *Public qui lit*, & qui pense.

Nous supplions donc nos lecteurs de vouloir bien sur cet Ouvrage ne s'en rapporter qu'à eux; de ne pas même, si nous osons le dire, se fier toujours aux éloges les moins suspects d'avoir été mendiés. Un critique, par exemple, a cité deux fois comme excellent l'article *Accord*; ce qui suppose qu'il a lu cet article avec soin, & qu'il entend la matiere. Cependant cet article, très-bien fait d'ailleurs, avoit besoin pour être réellement excellent, d'une énumération plus exacte des accords fondamentaux. Il manque dans celle qu'on en a donnée, l'accord de septieme ou *dominante simple*, fort différent & par lui-même & par ses renversemens, de l'accord de septieme ou dominant, autrement appellé *accord de dominante*

tonique. Ce ſont-là les premiers élémens de l'harmonie ; & il n'y a point d'éleve en Muſique que cette omiſſion ne frappe au premier coup d'œil. Auſſi ne doit-elle point être imputée à M. Rouſſeau, auteur de ce bel article ; il ne faut que le lire, & être au fait de ce qu'on y traite, pour reconnoître que c'eſt une erreur de copiſte ; il nous a priés d'en avertir ; on la trouvera corrigée dans l'errata du ſecond volume, & la table même des accords un peu plus ſimplifiée, & auſſi générale que dans l'article dont il s'agit. Nous pourrions donner, ſans ſortir de l'Encyclopédie même, quelques autres exemples de la maniere dont on loue, & par conſéquent dont on critique aujourd'hui (*r*). Mais le peu que nous venons de dire eſt ſuffiſant pour engager les lecteurs éclairés à ſe tenir ſur leurs gardes, à ſe défier & de la louange & du blâme, & du ſilence même ; car le ſilence a auſſi ſa malignité & ſon injuſtice.

Et pourquoi ne l'auroit-il pas ? les éloges ont bien la leur. Un Ecrivain attaque un ouvrage avant de le connoître : l'ouvrage paroît, & le public ſem-

(*r*) *Voyez* l'article ANATOMIE, *p. 415. col. 2.*

ble le goûter; le cenſeur prématuré ne voudra ni contredire trop ouvertement le public, ni ſe contredire lui-même par une rétractation trop marquée: que fera-t-il donc pour ne pas violer cette impartialité dont les ſatyriques même aſſurent toujours qu'ils ſont profeſſion? En cenſurant bien ou mal à propos pluſieurs endroits de l'ouvrage, il ſe contentera d'en louer un petit nombre d'autres plus ou moins foiblement, & avec toutes les nuances de la prédilection & de la réſerve; en un mot, s'il eſt permis de parler ainſi, comme un pécheur qui a l'attrition; mais l'attrition, comme l'on ſait, ne juſtifie pas le pécheur par elle-même.

Au reſte, quelque jugement que l'on porte de cet ouvrage, nous avons déjà fait puſieurs fois une obſervation qui nous importe trop pour ne la pas répéter ici. Notre fonction d'Éditeurs conſiſte uniquement à *mettre en ordre & à publier* les articles que nous ont fournis nos Collegues; à ſuppléer ceux qui n'ont point été faits, parce qu'ils étoient communs à des Sciences différentes; à refondre quelquefois en un ſeul les articles qui ont été faits ſur le même ſujet

par différentes perſonnes, déſignées toutes en ce cas à la fin de l'article. Voilà à quoi ſe borne notre travail. Bien éloignés de nous parer de cette ſcience univerſelle, qui ſeroit pour nous le plus sûr moyen de ne rien ſavoir, nous ne nous ſommes engagés ni à corriger les fautes qui peuvent ſe gliſſer dans les morceaux qui nous ont été fournis, ni à recourir aux livres que nos Collegues ont pu conſulter. Chaque Auteur eſt ici garant de ſon ouvrage, c'eſt pour cela que l'on a déſigné celui de chacun par des marques diſtinctives. En un mot, perſonne ne répond de nos articles que nous, & nous ne répondons que de nos articles : l'Encyclopédie eſt à cet égard dans le même cas que les Recueils de toutes nos Académies. Il n'eſt point d'ailleurs de Lecteur équitable qui ne doive ici ſe mettre à notre place, & juger avec impartialité des difficultés de toute eſpece que l'on a dû éprouver pour faire concourir tant de perſonnes à un même objet. On n'a jamais dû s'attendre, & il eſt impoſſible par une infinité de raiſons, que tout ſoit de la même force dans l'Encyclopédie. Mais la route eſt du moins ouverte, & c'eſt

peut-être avoir fait quelque chose; d'autres plus heureux arracheront en paix les épines qui restent encore dans cette terre que la destinée févere ou propice nous a donnée à défricher. Les enfans, dit le Chancelier Bacon, sont foibles & imparfaits au moment de leur naissance, & les grands ouvrages sont les enfans du Tems.

Aussi nous avons déclaré bien sincérement, que nous regardions ce Dictionnaire comme très-éloigné de la perfection à laquelle il atteindra peut-être un jour. Nous ignorons dans quelles vues on nous a fait tenir un langage tout opposé. On a paru aussi trouver fort étrange qu'une société considérable de Gens de Lettres & d'Artistes pût même commencer un pareil ouvrage. Ce reproche est d'autant plus singulier, qu'il a été fait par un Ecrivain qui entreprend de juger seul ou presque seul de tout ce qui paroît en matiere d'Arts & de Sciences; qui du moins par un rapport fidele & un examen profond, doit mettre le Public en état de juger, & qui par conséquent doit être parfaitement instruit d'une infinité de matieres. Pourquoi la nature n'auroit-elle pas répandu sur

plusieurs ce qu'elle a pu réunir dans un seul?

Nous avons témoigné au nom de nos Collegues & au nôtre, & nous témoignons encore notre reconnoissance à tous ceux qui voudront bien nous faire appercevoir nos fautes. Nous espérons seulement que pour avoir remarqué des erreurs dans cet ouvrage immense, on ne prétendra point l'avoir jugé. De plus, la reconnoissance dont nous parlons, doit s'étendre, comme il est juste, sur ceux qui nous adresseront directement & immédiatement leurs remarques. Un tel procédé ne peut avoir pour objet que le bien public & celui de l'ouvrage; & ces sortes d'observations en effet sont d'ordinaire les plus importantes. Des personnes bien intentionnées se sont, par exemple, plaintes avec raison que l'auteur de l'article AMOUR, tant censuré par d'autres, eût oublié de consacrer un article particulier à l'AMOUR DE DIEU : cette omission réellement considérable, sera réparée comme elle le doit être à l'article CHARITÉ, ainsi que celle de l'article AFFINITÉ *en Chymie*, qui sera suppléée à l'article RAPPORT où est sa véritable place.

D'autres omissions moins importantes & moins réelles, nous ont été reprochées de vive voix. Nous y avons aisément répondu, en montrant dans l'Ouvrage même les endroits dont il s'agissoit à leur ordre alphabétique. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que quelques-uns de ceux qui nous ont fait l'objection, nous avoient assuré qu'ils avoient cherché ces articles. Pouvons-nous donc trop insister sur la priere que nous faisons à nos Lecteurs, de ne s'en rapporter qu'à leur propre examen, & à un examen sérieux ?

Néanmoins il n'est guere possible de se flatter qu'on n'ait absolument omis aucun article dans ce Dictionnaire : mais on n'en pourra bien juger qu'après la publication de tout l'Ouvrage. Nous croyons du moins n'avoir oublié aucun des articles essentiels, tels qu'ART, ABERRATION, DYNAMIQUE, & plusieurs autres qui ne se trouvent point dans l'Encyclopédie Angloise ; c'est principalement de ces articles que nous avons voulu parler, quand nous avons dit, qu'un article omis dans une Encyclopédie, rompt l'enchaînement & nuit à la forme & au fond; l'oubli de quel-

ques articles moins importans rompt ſeulement quelques fils de la chaîne, mais ſans la couper tout-à-fait.

On a trouvé dans cet Ouvrage quelques détails qui n'ont pas paru nobles. Ces détails qui réunis enſemble compoſeroient à peine une feuille des deux premiers volumes, ſembleront peut-être fort déplacés à tel Littérateur pour qui une longue diſſertation ſur la cuiſine & ſur la coëffure des anciens, ou ſur la poſition d'une bourgade ruinée, ou ſur le nom de baptême de quelque écrivain obſcur du dixieme ſiecle, ſeroit fort intéreſſante & fort précieuſe. Quoi qu'il en ſoit, on doit ſe reſſouvenir que c'eſt ici non-ſeulement un Dictionnaire des Sciences & des beaux-Arts, mais encore un Dictionnaire œconomique, un Dictionnaire des métiers; on n'a dû en exclure aucun, par la même raiſon qu'on a donné rang parmi les Sciences à la Philoſophie ſcholaſtique, au blaſon, & à la Rhétorique qu'on enſeigne encore dans certains Colleges. Cependant on ſera fort attentif ſur ce point à écouter la voix du Public; & s'il le juge à propos, on abrégera ou l'on ſupprimera déſormais ces détails.

Plusieurs personnes ont pensé que les articles de Géographie étoient de trop dans ce Livre : on a cru devoir les y faire entrer, parce qu'il se trouve à chaque instant dans l'Encyclopédie, des noms de lieux, relatifs, soit au commerce, soit à d'autres objets, & qu'on est bien-aise de ne pas aller chercher ailleurs. De plus, ces articles, extraits pour la plûpart fort en abrégé du Dictionnaire *in*-douze de Laurent Echard, ne feroient pas vraisemblablement la dixieme partie de l'*in*-douze, & peut-être pas la deux centieme de l'Encyclopédie. Notre guide pour la Géographie dans les volumes suivans, & dans celui-ci, est le Dictionnaire Géographique Allemand de Hubner; ouvrage fort complet, & plus exact que nos Dictionnaires François.

Après l'avis que nous avons donné, que chacun de ceux qui ont travaillé à cette Encyclopédie, soit Auteurs, soit Editeurs, est garant de son ouvrage & de son ouvrage seul; nous ajouterons que ceux d'entre nos Collegues qui jugeront à propos de répondre aux critiques que l'on pourra faire de leurs articles, seront les maîtres de publier leurs réponses au commencement de

chaque volume. A l'égard des critiques qui nous regarderont perſonnellement l'un ou l'autre, ou qui tomberont ſur l'Encyclopédie en général, nous en diſtinguerons de trois eſpeces.

Dans la premiere claſſe ſont les critiques purement littéraires. Nous en profiterons ſi elles ſont bonnes, & nous les laiſſerons dans l'oubli ſi elles ſont mauvaiſes. Preſque toutes celles qu'on nous a faites juſqu'ici, ont été par malheur de cette derniere eſpece, ſur-tout quand elles ont eu pour objet des matieres de raiſonnement ou de Belles-Lettres, dans leſquelles nous n'avions fait que ſuivre & qu'expoſer le ſentiment unanime des vrais Philoſophes & des véritables gens de goût. Mais il eſt des préjugés que la Philoſophie & le goût ne ſauroient guérir, & nous ne devons pas nous flatter de parvenir à ce que ni l'un ni l'autre ne peuvent faire.

Nous croyons au reſte que la démocratie de la république des Lettres doit s'étendre à tout, juſqu'à permettre & à ſouffrir les plus mauvaiſes critiques quand elles n'ont rien de perſonnel. Il ſuffit que cette liberté puiſſe en produire de bonnes. Celles-ci ſeront auſſi utiles

aux ouvrages, que les mauvaiſes ſont nuiſibles à ceux qui les font. Les Ecrivains profonds & éclairés, qui par des critiques judicieuſes ont rendu ou rendent encore un véritable ſervice aux Lettres, doivent faire ſupporter patiemment ces cenſeurs ſubalternes, dont nous ne prétendons déſigner aucun, mais dont le nombre ſe multiplie chaque jour en Europe; qui, ſans que perſonne l'exige, rendent compte de leurs lectures, ou plutôt de ce qu'ils n'ont pas lu; qui ſemblables aux grands Seigneurs, qu'a ſi bien peints Moliere, ſavent tout ſans avoir rien appris, & raiſonnent preſque auſſi-bien de ce qu'ils ignorent que de ce qu'ils croient connoître; qui s'érigeant ſans droit & ſans titre un tribunal où tout le monde eſt appellé ſans que perſonne y comparoiſſe, prononcent d'un ton de maître & d'un ſtyle qui n'en eſt pas, des arrêts que la voix publique n'a point dictés; qui dévorés enfin par cette jalouſie baſſe, l'opprobre des grands talens & la compagne ordinaire des médiocres, aviliſſent leur état & leur plume à décrier des travaux utiles.

Mais qu'une critique ſoit bien ou mal fondée, le parti le plus ſage que les Au-

teurs intéressés ayent à prendre, c'est de ne pas citer leurs adversaires devant le Public. La meilleure maniere de répondre aux critiques littéraires qu'on pourra faire de l'Encyclopédie en général, seroit de prouver qu'on auroit pu encore y en ajouter d'autres. Personne peut-être ne seroit plus en état que nous de faire l'examen de cet ouvrage, & de montrer que la malignité auroit pu être beaucoup plus heureuse. Qu'on ne s'imagine pas qu'il y ait aucune vanité dans cette déclaration. Si jamais critique fut facile, c'est celle d'un ouvrage aussi considérable & aussi varié; & nous connoissons assez intimement l'Encyclopédie pour ne pas ignorer ce qui lui manque : peut-être le prouverons-nous un jour, si nous parvenons à la finir; ce sera pour lors le tems & le lieu d'exposer ce qui reste à faire, soit pour la perfectionner, soit pour empêcher qu'elle ne soit détériorée par d'autres.

Mais en attendant que nous puissions entrer dans ce détail, nous laisserons la critique dire tout le bien & tout le mal qu'elle voudra de nous; ou s'il nous arrive quelquefois de la relever, ce sera rarement, en peu de mots, dans le corps

même de l'ouvrage, & pour entrer dans des discussions vraiment nécessaires, ou pour désavouer les éloges qu'on nous aura donnés mal à propos.

Nous placerons dans la seconde classe les imputations odieuses contre nos sentimens & notre personne; sur lesquelles c'est à l'Encyclopédie elle-même à nous défendre, & aux honnêtes gens à nous venger.

L'Auteur du *Discours préliminaire* n'a pas eu besoin d'efforts pour y parler de la Religion avec le respect qu'elle mérite, & pour y traiter les matieres les plus importantes avec une exactitude dont il ose dire que tout le monde lui a sçu gré. Aussi les Lecteurs sensés ont-ils été fort surpris, pour ne rien dire de plus, de la critique de ce Discours, qu'on a inséré dans le Journal des Savans, sans l'avoir communiquée, comme elle devoit l'être, à la Société du Journal. (*f*) On en est redevable à un Ecrivain, qui jusqu'ici n'avoit fait de mal à personne, mais qui juge à propos de se faire connoître dans la république des

(*f*) L'extrait qui se trouve dans ce Journal est de deux Auteurs différens. La premiere partie ne contenoit rien dont on eût à se plaindre; il ne s'agit ici que de la seconde, qui est d'une autre main.

Lettres par l'obligation où nous nous trouvons de nous plaindre hautement de lui. Cependant il n'a pas même la triste gloire d'être l'Auteur de cette critique ; il a seulement celle d'avoir imprimé & défiguré quelques remarques écrites à la hâte par un ami, qui apparemment ne les auroit pas faites, s'il avoit prévu qu'elles dussent être publiées sans son aveu. L'auteur de la premiere partie de l'extrait, qui contredit même la seconde, tant son continuateur a sçu joindre habilement l'une avec l'autre, ne nous a pas laissé ignorer ses sentimens sur cette infidélité : nous croyons lui faire plaisir, & nous sommes sûrs de lui faire honneur, en publiant la déclaration expresse qu'il a souvent réitérée de n'avoir aucune part à une production qu'il désaprouve. On a déja fait voir ailleurs (*t*) que le critique n'a ni entendu, ni peut-être lu l'ouvrage qu'il censure, en se rendant l'écho d'un autre. Aussi les Journalistes des Savans n'ont pas tardé à désavouer leur confrere. On attendoit cette démarche de leur discernement, & sur-tout de l'é-

(*t*) Voyez l'Avertissement du Discours préliminaire de l'Encyclopédie, à la tête de ce Volume.

quité d'un Magiſtrat, (*u*) ami de l'ordre & des gens de Lettres, homme de Lettres lui-même, qui cultive les Sciences par goût, & non par oſtentation; qui par l'appui qu'il leur accorde, montre qu'il ſait parfaitement diſcerner les limites de la liberté & de la licence; & dont l'éloge n'eſt point ici l'ouvrage de l'adulation & de l'intérêt. L'Auteur du *Diſcours préliminaire*, jaloux de repouſſer des attaques perſonnelles, les ſeules au fond qui l'intéreſſent, a réclamé avec confiance & avec ſuccès les lumieres & l'autorité d'un ſi excellent juge, en homme qui a toujours reſpecté la Religion dans ſes écrits, & qui oſe défier tout lecteur ſenſé de lui faire ſur ce point aucun reproche raiſonnable.

Qu'il nous ſoit permis de nous arrêter un moment ici ſur ces accuſations vagues d'irréligion, que l'on fait aujourd'hui tant de vive voix que par écrit contre les gens de Lettres. Ces imputations, toujours ſérieuſes par leur objet, & quelquefois par les ſuites qu'elles peuvent avoir, ne ſont que trop ſouvent ridicules en elles-mêmes par les

(*u*) M. de Lamoignon de Malesherbes, qui préſidoit alors à la Librairie & au Journal des Savans.

fondemens sur lesquels elles appuient. Ainsi, quoique la spiritualité de l'ame soit énoncée & prouvée en plusieurs endroits de ce Dictionnaire, on n'a pas eu honte de nous taxer de Matérialisme, pour avoir soutenu ce que toute l'Eglise a cru pendant douze siecles, que nos idées viennent des sens. On voudra faire regarder comme essentiel à la Religion le systême chimérique des idées innées, qui fit autrefois, & avec aussi peu de raison, accuser Descartes d'Athéisme. On nous imputera des absurdités auxquelles nous n'avons jamais pensé. Les Lecteurs indifférens & de bonne foi iront les chercher dans l'Encyclopédie, & seront bien étonnés d'y trouver tout le contraire. On accumulera contre nous les reproches les plus graves & les plus opposés. C'est ainsi qu'un célebre Ecrivain, qui n'est ni Spinosiste ni Déiste, s'est vu accuser dans une gazette sans aveu (*x*) d'être l'un & l'autre, quoiqu'il

(*x*) C'est de M. le Président de Montesquieu qu'il s'agit ici, comme on le verra plus au long dans son éloge. Cet éloge présentera à nos Lecteurs des traits de la Gazette dont il s'agit, qui leur suffiront pour en apprécier la valeur. Mais afin de la faire connoître d'une maniere plus particuliere, il ne sera peut-être pas inutile d'insérer ici la notice qu'on a donnée de cette Gazette, dans un des articles de l'Encyclopédie. » *Nou-*
» *velles Ecclésiastiques* (Voyez le V^{e}. Vol. p. 213) est

soit aussi impossible d'etre tous les deux à la fois, que d'être tout ensemble Ido-

» le titre très-impropre d'une feuille ou plutôt d'un » libelle périodique qui s'imprime clandestinement de- » puis 1728, & qui paroît réguliérement toutes les se- » maines. L'Auteur anonyme de cet ouvrage, qui vrai- » semblablement pourroit se nommer sans être plus » connu, instruit le public quatre fois par mois des aven- » tures de quelques Clercs tonsurés, de quelques Sœurs » converses, de quelques Prêtres de Paroisse, de quel- » ques Moines, de quelques Convulsionnaires, appel- » lans & réappellans; de quelques petites fievres gué- » ries par l'intercession de M. Paris; de quelques ma- » lades qui se sont crus soulagés en avalant de la terre » de son tombeau, parce que cette terre ne les a pas » étouffés, comme bien d'autres. A ces objets si inté- » ressans le même Auteur a joint depuis quelque tems » de grandes déclamations contre nos Académies, qu'il » assure être peuplées d'incrédules, parce qu'on n'y » croit pas aux miracles de S. Medard, qu'on n'y a » point de convulsions, & qu'on n'y prophétise pas la » venue d'Elie. Il assure aussi que les ouvrages les plus » célebres de notre siecle attaquent la Religion, parce » qu'on n'y parle point de la *Constitution Unigenitus.* » Quelques personnes paroissent surprises que le Gou- » vernement qui réprime les faiseurs de libelles, & les » Magistrats qui doivent être exempts de partialité » comme les loix, ne sévissent pas efficacement contre » ce ramas insipide & scandaleux d'absurdités & de » mensonges; un profond mépris est sans doute la cause » de tant d'indulgence, & l'Auteur de la Gazette dont » nous parlons est bien digne de ce mépris; car quoi- » qu'il écrive tous les huit jours, quoiqu'il se permette » tout, quoiqu'il soit anonyme & par conséquent en » sûreté, il est assez malheureux pour qu'on n'entende » jamais citer aucun de ses traits; humiliation la plus » grande qu'un Ecrivain satirique puisse recevoir, puis- » qu'elle suppose en lui la plus grande ineptie dans le » genre d'écrire le plus facile de tous.

» Il est bien étrange (dit-on dans un autre article, à l'occasion des convulsions célébrées par le même écrivain) » que les partisans de ce fanatisme absurde se

lâtre & Juif. Le cri ou le mépris public nous dispenseront sans doute de repousser par nous-mêmes de pareilles attaques ; mais à l'occasion de la feuille hebdomadaire dont nous venons de parler, & qui nous a fait le même honneur qu'à beaucoup d'autres, nous ne pouvons nous dispenser de dévoiler à la républi-

» parent de leur prétendu zéle pour la Religion, & » veulent faire croire qu'ils en sont aujourd'hui les » seuls défenseurs. On pourroit leur appliquer ce passage de l'Ecriture : *Quare tu enarras justitias meas, & assumis testamentum meum per os tuum ?* » On ajoute : « Arnaud, Pascal & Nicole faisoient de bons » livres, n'avoient point de convulsions, se gardoient » bien de prophétiser, & n'ont fait qu'un seul miracle » dans un besoin urgent. » Ils connoissoient trop leurs intérêts & leur siecle pour multiplier sans nécessité les prédictions & les prodiges. Ces hommes vraiment & justement célebres, à qui notre Littérature & notre Langue ont tant d'obligation, étoient amis de tous les gens de lettres de leur tems, & dignes de l'être ; ils n'abandonnoient point leurs ennemis naturels pour s'en faire de plus redoutables ; ils furent brouillés un moment avec Racine, & se réconcilierent bien vîte avec lui. Leurs prétendus Disciples n'ont pas été si adroits. Des Philosophes qui ne leur faisoient aucun mal, qui peut-être les plaignoient d'être opprimés, qui ne cherchent qu'à inspirer dans leurs écrits l'esprit de tolérance & de paix, sont devenus tout-à-coup l'objet de leur satire, depuis long-tems usée sur les Ministres & sur les Evêques. « Je sais, » disoit à Louis XI Jacques Coitier, Médecin de ce méchant Prince, « qu'un jour » vous m'enverrez comme vous faites d'autres ; mais » je jure Dieu que vous ne vivrez pas long-tems » après ». Voilà le sort que le déchainement contre la raison annonce à ceux qui la persécutent.

que des Lettres les hommes foibles & dangereux dont elle a le plus à se défier, & l'espece d'adversaires contre lesquels elle doit se réunir. Ennemis apparens de la persécution, qu'ils aimeroient fort s'ils étoient les maîtres de l'exercer, las enfin d'outrager en pure perte toutes les puissances spirituelles & temporelles, ils prennent aujourdhui le triste parti de décrier sans raison & sans mesure ce qui fait aux yeux des Etrangers la gloire de notre Nation, les Ecrivains les plus célebres, les Ouvrages les plus applaudis, & les corps littéraires les plus estimables : ils les attaquent, non par intérêt pour la Religion dont ils violent le premier précepte, celui de la vérité, de la charité, & de la justice; mais en effet pour retarder de quelques jours par le nom de leurs adversaires l'oubli où ils sont prêts à tomber : semblables à ces aventuriers malheureux qui ne pouvant soutenir la guerre dans leur pays, vont chercher au loin des combats & des défaites ; ou plutôt semblables à une lumiere prête à s'éteindre, qui ranime encore ses foibles restes pour jetter un peu d'éclat avant que de disparoître.

Osons le dire avec sincérité, & pour

l'avantage de la Philoſophie, & pour celui de la Religion même. On auroit beſoin d'un écrit ſérieux & raiſonné contre les perſonnes mal-intentionnées & peu inſtruites qui abuſent de la Religion pour attaquer mal-à-propos les Philoſophes, c'eſt-à-dire pour nuire aux intérêts du Chriſtianiſme en tranſgreſſant ſes maximes. C'eſt un ouvrage qui manque à notre ſiecle *.

Les critiques de la derniere claſſe, & auxquels nous aurons le plus d'égard, conſiſtent dans les plaintes de quelques perſonnes auxquelles nous n'aurons pas rendu juſtice. On nous trouvera toujours diſpoſés à réparer promptement ce qui pourra offenſer dans ce livre, non-ſeulement les perſonnes eſtimées dans la littérature, mais celles même qui ſont le moins connues, quand elles auront ſujet de ſe plaindre. Perſonne n'eſt moins avide que nous du bien des autres, & n'applaudit avec plus de plaiſir à leurs travaux & à leurs ſuccès. Au défaut d'autres qualités, nous tâcherons de mériter le ſuffrage du Public, par le

* Voyez dans le quatrieme Volume de ces *Mélanges* l'Eſſai ſur l'abus de la critique en matiere de Religion. C'eſt une eſquiſſe de l'ouvrage que nous propoſons ici.

ſoin que nous aurons de chercher la vérité plus chere pour nous que notre ouvrage, & bien plus que notre fortune; de la dire tout à la fois avec la ſévérité qu'elle exige, & avec la modération que nous nous devons à nous-mêmes; de n'outrager jamais perſonne, mais de ne reſpecter auſſi que deux choſes, la Religion & les Lois; (nous ne parlons point de l'autorité, car elle n'en eſt point différente, & n'eſt fondée que ſur elles); de rendre aux ennemis même de l'Encyclopédie la juſtice la plus exacte; de donner ſans affectation & ſans malignité aux auteurs médiocres, même les plus vantés, la place que leur aſſignent déjà les bons juges, & que nos deſcendans leur deſtinent; de diſtinguer comme nous le devons, ceux qui ſervent la république des Lettres ſans la juger, de ceux qui la jugent ſans la ſervir; mais ſur-tout de célébrer en toute occaſion les hommes vraiment illuſtres de notre ſiecle, auxquels l'Encyclopédie ſe doit par préférence. Elle tâchera de leur rendre d'avance ce tribut ſi juſte, qu'ils ne reçoivent preſque jamais de leurs contemporains ſans mélange & ſans amertume, qu'ils attendent de la génération

génération ſuivante, & dont l'eſpoir les ſoutient & les conſole; foible reſſource ſans doute (puiſqu'ils ne commencent proprement à vivre que quand ils ne ſont plus) mais la ſeule que le malheur de l'humanité leur permette. L'Encyclopédie n'a qu'une choſe à regretter, c'eſt que notre ſuffrage ne ſoit pas d'un aſſez grand prix pour les dédommager de ce qu'ils ont à ſouffrir, & que nous nous bornions à être innocens de leurs peines, ſans pouvoir les ſoulager. Mais ce foible monument que nous cherchons à leur conſacrer de leur vivant même, peu néceſſaire à ceux qui en ſont l'objet, eſt honorable à ceux qui l'élevent. Les ſiecles futurs, s'il parvient juſqu'à eux, rendront à nos ſentimens & à notre courage la même juſtice que nous aurons rendue au génie, à la vertu, & aux talens; & nous croyons pouvoir nous appliquer ce mot de Cremutius Cordus à Tibere : « non-ſeulement on ſe ſouviendra de Brutus & de Caſſius, on ſe ſouviendra encore de nous ».

L'uſage ſi ordinaire & ſi mépriſable de décrier ſes contemporains & ſes compatriotes, ne nous empêchera pas de prouver par le détail des faits, que

l'avantage n'a pas été en tout genre du côté de nos ancêtres; & que les Étrangers ont peut-être plus à nous envier, que nous à eux. Enfin nous nous attacherons autant qu'il sera possible, à inspirer aux Gens de Lettres cet esprit de liberté & d'union, qui sans les rendre dangereux, les rend estimables; qui en se montrant dans leurs ouvrages, peut mettre notre siecle à couvert du reproche que faisoit Brutus à l'éloquence de Cicéron, d'être *sans reins* & sans vigueur; qui semble, nous le disons avec joie, faire de jour en jour de nouveaux progrès parmi nous; que néanmoins certains Mécenes voudroient faire passer pour cynique, & qui le sera si l'on veut, pourvu qu'on n'attache à ce terme aucune idée de révolte ou de licence. Cette maniere de penser, il est vrai, n'est le chemin ni de l'ambition, ni de la fortune. Mais la médiocrité des desirs est la fortune du Philosophe; & l'indépendance de tout, excepté des devoirs, est son ambition. Sensibles à l'honneur de la république des Lettres, dont nous faisons moins partie par nos talens que par notre attachement pour elle, nous avons résolu de réunir toutes nos forces,

pour éloigner d'elle, autant qu'il eſt en nous, le dépériſſement & la dégradation dont nous la voyons menacée; qu'importe de quelle voix elle ſe ſerve, pourvu que ſes vrais intérêts ſoient connus de ceux qui la compoſent?

Malgré ces diſpoſitions, nous n'eſpérons pas à beaucoup près réunir tous les ſuffrages; mais devons-nous le deſirer? Un ouvrage tel que l'Encyclopédie a beſoin de cenſeurs, & même d'ennemis. Il eſt vrai qu'elle a juſqu'ici l'avantage de ne compter parmi eux aucun des Écrivains célebres qui éclairent la Nation & qui l'honorent; & ce qu'on pourroit faire peut-être de plus glorieux pour elle, ce ſeroit la liſte de ſes partiſans & de ſes adverſaires. Elle doit néanmoins à ces derniers plus qu'ils ne penſent, nous n'oſons dire qu'ils ne voudroient. Elle leur doit les efforts & l'émulation des Auteurs; elle leur doit l'indulgence du Public, qui finit toujours & commence quelquefois par être juſte, & que l'animoſité bleſſe encore plus que la ſatyre ne l'amuſe. S'il a favoriſé l'exécution de cet ouvrage, ce n'eſt pas que les défauts lui en aient échappé, & comment l'auroient-ils pu? Mais il a

ſenti que le vrai moyen d'animer les Auteurs, & de contribuer ainſi par ſon ſuffrage au bien & à la perfection de ce Dictionnaire, étoit de ne pas uſer envers nous de cette ſévérité qu'il montre quelquefois, & qui n'étoit pas néceſſaire pour nous engager à donner à l'Encyclopédie tous les ſoins dont nous ſommes capables.

L'Encyclopédie a donc des obligations très-réelles au mal qu'on a voulu lui faire. Elle ne peut manquer au moins d'intéreſſer en général tous les Gens de Lettres, qui n'ont ni préjugés à ſoutenir, ni Libraires à protéger, ni compilations paſſées, préſentes, ou futures à faire valoir. C'eſt auſſi à eux que nous nous adreſſons, en demandant pour la derniere fois leurs lumieres & leurs ſecours. Nous les conjurons de nouveau de ſe réunir avec nous pour l'exécution d'un Ouvrage, dont nous voudrions faire celui de la Nation, & auquel notre déſintéreſſement & notre zele doivent rendre tous les honnêtes gens favorables.

Voilà ce que nous avions à dire ſur l'Encyclopédie & ſur nous. Nous ne penſerons plus maintenant qu'à ébau-

cher dans la retraite & dans le silence ce monument à la gloire de la France & des Lettres. Nous sommes bien éloignés de lui appliquer les titres fastueux qu'Horace prodiguoit à ses ouvrages (*y*), & que nos adversaires même nous ont invité d'appliquer au nôtre, quand il seroit fini, dans le doute où ils étoient qu'il le fût jamais. Nous ignorons, nous ne cherchons pas même à prévoir quel sera son sort ; du moins rien ne paroît plus s'opposer à la continuation de l'Encyclopédie ; & certainement rien ne s'y opposera jamais de notre part. La déclaration expresse que nous faisons de ne répondre de rien, l'injustice qu'il y auroit à l'exiger de nous, sur-tout après les mesures que le Gouvernement a prises pour nous en décharger, la résolution où nous sommes de chercher la récompense de notre travail dans notre travail même, l'obscurité enfin où nous aimons à vivre, tout semble assurer notre repos. Nous ne demandons qu'à être utiles & oubliés, & en tâchant par notre travail de nous procurer le premier de ces avan-

(*y*) *Exegi monumentum*, &c.

tages, il seroit injuste que nous ne pussions obtenir l'autre. A l'abri des seuls traits vraiment dangereux & vraiment sensibles que la malignité puisse lancer contre nous, que pourra-t-elle tenter désormais contre deux hommes de Lettres, que les réflexions ont accoutumé depuis long-tems à ne craindre ni l'injustice ni la pauvreté; qui ayant appris par une triste expérience, non à mépriser, mais à redouter les hommes, ont le courage de les aimer, & la prudence de les fuir; qui se reprocheroient d'avoir mérité des ennemis, mais qui ne s'affligeront point d'en avoir, & qui ne peuvent que plaindre la haine, parce qu'elle ne sauroit rien leur enlever qui excite leurs regrets? Solon s'exila de sa patrie quand il n'eut plus de bien à lui faire. Nous n'avons pas fait à la nôtre le même bien que ce grand homme fit à la sienne, mais nous lui sommes plus attachés. Résolus de lui consacrer nos veilles (à moins qu'elle ne cesse de le vouloir) nous travaillerons dans son sein à donner à l'Encyclopédie tous les soins dont nous sommes capables, jusqu'à ce qu'elle soit assez heureuse pour passer en de meilleures mains. Après

avoir fait l'occupation orageuſe & pénible des plus précieuſes années de notre vie, elle ſera peut-être la conſolation des dernieres. Puiſſe-t-elle, quand nos ennemis & nous ne ſerons plus, être un témoignage durable de nos ſentimens & de leur injuſtice! Puiſſe la poſtérité nous aimer comme gens de bien, ſi elle ne nous eſtime pas comme gens de Lettres! Puiſſe enfin le Public, ſatisfait de notre docilité, ſe charger lui-même de répondre à tout ce qu'on pourra faire, dire ou écrire contre nous! C'eſt un ſoin dont nous nous repoſerons dans la ſuite ſur nos lecteurs & ſur notre ouvrage. Souvenons-nous, dit l'un des plus beaux génies qu'ait jamais eus notre Nation (z), de la fable du Bocalini : « Un voyageur étoit importuné du bruit des cigales, il voulut les tuer, & ne fit que s'écarter de ſa route : il n'avoit qu'à continuer paiſiblement ſon chemin, les cigales ſeroient mortes d'elles-mêmes au bout de huit jours » (*).

(z) Préface d'Alzire.

(*) Depuis l'année 1753, où cette Préface a paru, juſqu'à la fin de 1757, les Auteurs de l'Encyclopédie ont joui d'une aſſez grande tranquillité. Ce n'eſt pas qu'ils

n'aient été souvent attaqués par des critiques injurieuses; mais comme ces critiques étoient purement littéraires, ils n'y avoient fait aucune attention, & laissoient au Public le soin d'apprécier leur travail. Enfin la haine a franchi les bornes qu'elle paroissoit s'être prescrites. Dans des libelles distribués publiquement (& ouvertement protégés) les Auteurs de l'Encyclopédie ont été représentés comme des hommes sans probité & sans mœurs, quoiqu'on n'ait pas cité une seule ligne dans sept volumes, pour appuyer des accusations si atroces. L'Auteur de cette Préface a cru devoir demander justice; moins pour lui-même (car il n'étoit pas personnellement attaqué dans ces libelles) que pour le bien d'un ouvrage qui paroissoit mériter quelques égards & quelque appui. La justice qu'il demandoit lui ayant été refusée, il a reconnu, peut-être trop tard, que rien ne pouvoit mettre désormais l'Encyclopédie à couvert des imputations les plus graves & les plus injustes, & de l'espece d'inquisition qu'on se préparoit à exercer contre elle. Il a donc pris le sage parti de se borner désormais uniquement dans ce Dictionnaire à la partie mathématique, qui ne peut être sujette ni aux clameurs des faux zélés, ni aux chicanes d'un reviseur, & qui d'ailleurs est la seule pour laquelle il ait contracté avec le Public des engagemens solemnels. Un ouvrage tel que l'Encyclopédie a besoin de liberté; la Religion & l'État doivent y être respectés sans doute; mais il doit être permis d'y donner carriere à des opinions purement philosophiques, sans avoir à craindre ni les conséquences odieuses, ni les applications malignes; autrement il est impossible de se livrer avec goût, & par conséquent avec succès, à un travail qui devant être de longue haleine, n'offre en perspective à ses Auteurs que des vexations de toute espece à essuyer pendant l'espace de dix à douze ans; vexations encore plus nuisibles au bien de l'ouvrage qu'à la tranquillité de ceux qui y consacrent leurs veilles. Plus on s'éloigne de la jeunesse, plus on est porté à prendre pour devise ces Vers d'Horace :

Ille potens sui
Lætusque deget, cui licet in diem,
Dixisse, Vixi.

ESSAI
SUR LA SOCIÉTÉ
DES
GENS DE LETTRES
ET
DES GRANDS,
SUR LA RÉPUTATION, SUR LES MÉCENES, ET SUR LES RÉCOMPENSES LITTÉRAIRES.

Sine irâ & ſtudio, quorum cauſas procul habeo.
TACIT. Ann. L. I. C. I.

A M. L'ABBÉ
DE CANAYE,
De l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

RECEVEZ, mon cher Ami, ce fruit de nos converſations philoſophiques, qui vous appartient comme à moi. Je ne puis mieux l'adreſſer qu'à vous, dont l'exemple prouve ſi bien qu'on peut vivre heureux ſans les Grands, & dont le commerce fait ſentir combien il eſt facile de s'en paſſer. Quelque ſoin que j'aye apporté dans cet écrit pour y dire la vérité de la maniere la moins offenſante qu'il m'a été poſſible, ſans l'affoiblir, je doute qu'il

ait le bonheur de plaire à tout le monde. Les Gens de Lettres du moins me ſauront gré de mon courage, les honnêtes gens m'applaudiront, & vous m'en aimerez mieux.

ESSAI SUR LA SOCIÉTÉ DES *GENS DE LETTRES* ET DES GRANDS,

Sur la réputation, ſur les Mécenes, & ſur les récompenſes Littéraires.

IL n'y a point de peuple qui n'ait été long-tems dans la barbarie, ou plutôt dans l'ignorance, car il n'eſt pas bien décidé ſi ces deux mots ſont ſynonymes. Notre nation, par une infinité de cauſes, auſſi dangereuſes à développer que faciles à connoître, eſt demeurée enſevelie pendant pluſieurs ſiecles dans les ténebres les plus profondes ; elle n'en étoit pas même plus à plaindre, ſi nous en croyons quelques Philoſophes, qui pré-

tendent que la nature humaine se déprave à force de lumieres. Comme ce siecle corrompu est en même tems éclairé, ces Philosophes en concluent que la corruption est l'effet & la suite du progrès des connoissances. S'ils eussent vécu dans les siecles que nous appellons barbares, ils eussent alors regardé l'ignorance comme l'ennemie de la vertu : le sage qui voit de sang froid tous les siecles & même le sien, pense que les hommes y sont à-peu-près semblables.

Quoi qu'il en soit, le jour est enfin venu pour nous ; mais comme la nuit avoit été longue, le crépuscule & l'aurore de ce jour ont été longs aussi. Charles Cinq, un des plus sages & par conséquent des plus grands Princes qui ayent jamais régné, quoique moins célébré dans l'Histoire qu'une foule de Rois qui n'ont été qu'heureux ou puissans, fit quelques efforts pour ranimer dans ses États le goût des Sciences. Il fut sans doute assez éclairé pour sentir, au milieu des troubles qui agitoient son Royaume, que la culture des Lettres est un des moyens les plus infaillibles d'assurer la tranquillité des Monarchies, par une raison qui peut rendre au contraire cette

même culture nuiſible aux Républiques quand elle y eſt pouſſée trop loin ; c'eſt que l'attrait qui l'accompagne , iſole pour ainſi dire les hommes , & les rend froids ſur tout autre objet. Des ſucceſſeurs ou trop bornés ou trop deſpotiques, ſemblerent négliger les vues ſages de Charles Cinq ; mais le mouvement imprimé ſubſiſta, quoique foiblement, juſqu'à François Premier, qui donna aux eſprits engourdis & languiſſans une nouvelle impulſion. Ce Prince fut, ou aſſez bien né pour aimer les Savans, ou du moins aſſez habile pour les protéger ; car ſans les aimer on les protege quelquefois , & l'intérêt ou la vanité les rend aiſément dupes ſur les motifs des égards qu'on a pour eux. Auſſi rien n'a-t-il égalé leur reconnoiſſance pour ce Monarque ; les Gens de Lettres , comme le Peuple , tiennent compte aux Princes des moindres bienfaits ; &, ce qui eſt aſſez remarquable dans l'Hiſtoire de l'eſprit & du cœur humain , le titre de *Pere des Lettres* ſemble avoir plus contribué à faire oublier les fautes innombrables de François Premier, que le nom bien plus reſpectable de *Pere du peuple* n'a ſervi

à effacer celles de Louis XII. L'Hiſtoire paroît avoir mis le premier de ces deux Rois ſur la même ligne que ſon rival de gloire Charles-Quint, qui avec beaucoup plus de talens que lui, n'intéreſſa pas tant de plumes à le célébrer, & qui négligea la vanité futile d'être l'idole de quelques Savans, pour l'honneur moins réel encore & plus funeſte d'être la terreur de l'Europe.

La Nobleſſe Françoiſe, toute portée qu'elle eſt à prendre aveuglément ſes Rois pour modeles, ne montra pas pour les Lettres le même goût que François Premier. Peu éloignée du tems où des héros qui ne ſavoient pas lire gagnoient des batailles & ſubjuguoient des Provinces, elle ne connoiſſoit encore d'autre gloire que celle des armes; & c'eſt ici une de ces circonſtances peu fréquentes dans notre Hiſtoire, où la pareſſe & le préjugé l'ont emporté ſur le deſir de faire ſa cour au Monarque. Le penchant naturel des Courtiſans pour l'ignorance ſe trouva beaucoup plus à ſon aiſe ſous les Rois qui ſuivirent, & qui furent tous protecteurs peu zélés des Lettres; je n'en excepte ni Charles IX. auteur de quelques vers, dont on n'auroit peut-

être jamais parlé s'ils n'euſſent été d'un Souverain ; ni même Henri IV. qui faiſoit, dit-on, aſſez d'accueil aux Savans, mais qui traitoit à-peu-près auſſi bien tous ſes ſujets ; parce qu'après avoir conquis ſon Royaume, il lui reſtoit à s'aſſurer le cœur de ſes peuples, & que des diſtinctions trop marquées pour un petit nombre d'hommes rares n'euſſent peut-être ſervi qu'à éloigner la multitude.

Néanmoins, tandis que d'un côté la puiſſance des Rois s'eſt affermie, de l'autre ce germe de connoiſſances que François Premier avoit contribué à faire éclorre, fructifioit inſenſiblement dans le centre de la nation, ſans ſe répandre beaucoup vers les extrémités ; c'eſt-à-dire, ni ſur le peuple entiérement livré à des travaux néceſſaires pour ſa ſubſiſtance, ni ſur les grands Seigneurs ſuffiſamment occupés de leur oiſiveté & de leurs intrigues. Enfin Louis XIV. parut, & l'eſtime qu'il témoigna pour les Gens de Lettres donna bientôt le ton à une nation accoutumée à le recevoir de ſes maîtres ; l'ignorance ceſſa d'être l'appanage chéri de la Nobleſſe ; le ſavoir & l'eſprit mis en hon-

neur franchirent les bornes qu'une vanité mal entendue sembloit leur avoir prescrites. La Philosophie sur-tout, animée par les regards du Monarque, sortit, quoique lentement, de l'espece de prison où l'imbécillité & la superstition l'avoient enfermée ; des préjugés de toute espece lui ont cédé peu à peu sans bruit & sans violence, parce que le propre de la vraie Philosophie est de ne forcer aucune barriere, mais d'attendre que les barrieres s'ouvrent devant elle, ou de se détourner quand elles ne s'ouvrent pas. Les connoissances même qu'elle n'avoit point produites, & les esprits les moins faits pour elle, n'ont pas laissé d'en profiter.

Ce génie philosophique répandu dans tous les Livres & dans tous les états est l'instant de la plus grande lumiere d'un peuple ; c'est alors que le corps de la nation commence à avoir de l'esprit, ou plutôt, ce qui revient à-peu-près au même, commence à s'appercevoir qu'il en manque après deux siecles de peines prises pour lui en donner. C'est alors sur-tout que les Grands commencent à rechercher non-seulement les ouvrages, mais la personne

même des Écrivains, tant célebres que médiocres; ils s'empreſſent, au moins par vanité, de donner aux talens des marques d'eſtime, ſouvent plus intéreſſées que ſinceres. Arrachés à leur ſolitude, les Gens de Lettres ſe voient emportés dans un tourbillon nouveau, où ils ont de fréquentes occaſions de ſe trouver fort déplacés. C'eſt une expérience que j'ai faite, & qui peut être utile, pourvû qu'on ne la faſſe pas longtems. Les réflexions qu'elle m'a ſuggérées ſeront la matiere de cet écrit. Comme dans des circonſtances pareilles & avec des intérêts ſemblables les hommes voient à-peu-près les mêmes choſes, je ne doute pas que pluſieurs Gens de Lettres n'ayent fait les mêmes obſervations que moi; (tant pis même pour ceux à qui elles ſeront nouvelles): mais la plûpart d'entr'eux ne peuvent faire part aux autres de ces obſervations, parce qu'ils ſont en quelque ſorte établis dans le pays où je n'ai fait que paſſer, & qu'il faut être de retour chez ſoi pour parler à ſon aiſe des Nations qu'on a parcourues; je ſouhaite que mes réflexions puiſſent être de quelque ſecours à ceux qui me ſuivront dans la même

carriere ; & quand je ne me proposerois pas un but si raisonnable, je serois du moins semblable à la plûpart des voyageurs, assez rassasiés de leurs courses pour n'avoir nulle envie de les recommencer, mais en même tems assez pleins de ce qu'ils ont vu pour vouloir en entretenir les autres.

Il n'est pas surprenant que la société des Grands ait une espece d'attrait pour les Gens de Lettres. L'utilité réelle ou apparente qu'ils peuvent retirer d'un tel commerce se prévoit assez, & les inconvéniens au contraire ne peuvent être connus que par l'usage de ce commerce même. Telle est la misere de l'amour-propre ; quoiqu'il reçoive souvent de profondes blessures de ce qui ne sembleroit pas devoir l'effleurer, quoiqu'il soit même beaucoup plus facile à mécontenter qu'à satisfaire, il se repaît plus aisément d'avance de ce qui le flattera, qu'il ne soupçonne ce qui pourra le choquer.

Le premier avantage que les Gens de Lettres trouvent à se répandre dans le monde, c'est que leur mérite est, sinon plus connu, au moins plus célébré, & qu'ils sont jugés à un autre tri-

bunal que celui de leurs rivaux. Pour développer & apprécier en même tems cet avantage, il eſt néceſſaire de remonter plus haut, & d'examiner d'abord ſur quels principes, & de quelle maniere on tâche de ſe procurer cette eſpece de gloire qui eſt fondée ſur les talens.

Plus on a d'eſprit, plus on eſt mécontent de ce qu'on en a; j'en appelle aux gens d'eſprit de tous les tems & de toutes les Nations. Il eſt vrai que l'examen qu'ils font d'eux-mêmes eſt tenu fort ſecret; c'eſt un procès qui ſe plaide & qui ſe juge à huis clos, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette expreſſion; & on ſeroit bien fâché que l'arrêt ſévere qui le décide fût ratifié par la multitude. Au contraire l'eſtime des autres eſt un ſupplément à l'opinion peu favorable que nous avons de nous-mêmes, c'eſt un roſeau dont l'amour-propre cherche à s'étayer. Il ne peut y avoir que deux ſortes d'eſprits, qui ſe ſuffiſent à eux-mêmes en ſe jugeant; l'extrême génie qui n'exiſte point, & l'extrême ſottiſe qui n'exiſte que trop: l'impuiſſance où ſe trouve celle-ci de connoître ce qui lui manque, ſupplée à

ce qui lui manque en effet ; d'où il résulte que dans la distribution du bonheur les sots n'ont pas été les plus mal partagés.

Je ne crains point que ceux des Gens de Lettres qui ont pris la peine de descendre quelquefois en eux-mêmes & de s'interroger en Philosophes, ne conviennent de la vérité de ce que j'avance. Il en est du mérite d'un homme comme de ses ouvrages, personne ne peut mieux les juger que lui, parce que personne ne les a vus de plus près, & plus long-tems. C'est pour cette raison que plus la valeur de l'ouvrage est intrinseque & indépendante de l'opinion, moins on s'empresse de lui concilier le suffrage d'autrui ; de-là vient cette satisfaction intérieure si pure & si complette que procure l'étude de la Géométrie ; les progrès qu'on fait dans cette science, le degré auquel on y excelle, tout cela se toise, pour ainsi dire, à la rigueur, comme les objets dont elle s'occupe. Nous n'avons recours à la mesure des autres que dans les cas où cette mesure n'étant pas tout-à-fait fixée, nous espérons qu'elle pourra nous être favorable. Or dans les matieres

de goût & de Belles-Lettres, elles ne conſiſte que dans une eſpece d'eſtime, toujours un peu arbitraire, ſinon dans la totalité, du moins dans une certaine portion que la négligence, les paſſions, ou le caprice ſe donnent la liberté de reſſerrer ou d'étendre. Je ne doute point en conſéquence, que ſi les hommes vivoient ſéparés, & pouvoient s'occuper dans cet état d'un autre objet que de leur propre conſervation, ils ne préféraſſent l'étude des Sciences qu'on appelle exactes à la culture des Sciences agréables; c'eſt pour les autres principalement qu'on ſe livre à celles-ci, & c'eſt pour ſoi qu'on étudie les premieres. Un Poëte, ce me ſemble, ne ſeroit guere vain dans une iſle déſerte, au lieu qu'un Géometre pourroit encore l'être.

On concluroit naturellement de ces réflexions que le deſir de la réputation, quelque naturel qu'il ſoit aux hommes, eſt aſſez propre à humilier, quand on l'enviſage avec des yeux philoſophiques. Mais ſans examiner encore une conſéquence ſi ſévere, allons plus loin, & ſuivons toutes les ruſes, ou, pour parler le ſtyle de Montagne, toutes les *allures* de l'amour-propre.

Quoique jaloux de tromper les autres, il ne veut pas les tromper trop grossiérement : car ils pourroient bientôt reconnoître leur erreur, & s'en vengeroient par un mépris, souvent aussi injuste que leur estime. D'ailleurs quand l'illusion des autres devroit durer, plus elle seroit grossiere, plus celle de l'amour-propre s'affoibliroit; le plaisir que nons éprouvons à en imposer aux hommes, consiste en partie dans la satisfaction que nous ressentons de voir combien nous leur sommes supérieurs dans la connoissance de nous-mêmes & de nos talens. Mais pour que cette satisfaction soit aussi pure & aussi entiere qu'il est possible, il est important pour nous d'avoir affaire à des juges assez désintéressés pour ne point nous déprimer par des motifs de rivalité ou de passion, assez éclairés pour que nous puissions supposer qu'ils ne prononcent pas sans examen, & en même tems assez superficiels pour que nous n'ayons point à craindre de leur part un jugement trop sévere.

Voilà, si je ne me trompe, la raison pour laquelle l'estime & l'accueil des Grands sont si recherchés de la plûpart

des

des Gens de Lettres. On ſuppoſe que l'éducation qu'ils ont reçue, leur a communiqué une certaine portion de lumiere; on trouve du moins ce préjugé aſſez généralement établi, & comme la vanité y voit ſon avantage, elle en profite; car les Philoſophes même fomentent les préjugés qui leur ſont utiles, avec autant d'ardeur qu'ils tâchent de renverſer ceux qui leur nuiſent.

On cherche principalement à mettre dans ſes intérêts ceux d'entre les Grands qui ſans ſe livrer entiérement à la profeſſion des Lettres, les cultivent à un certain point, mais qui ne ſongent à faire dépendre de leurs talens ni leur conſidération ni leur fortune. Engagés dans une carriere différente, on n'a point à craindre que leurs regards ſoient trop pénétrans; on leur trouve préciſément le degré de lumiere que l'amour-propre peut deſirer pour ſon repos. Néanmoins comme cette eſpece même de demi-connoiſſeurs eſt encore aſſez rare parmi les Grands, on ne ſe borne pas à briguer les éloges de ceux qui paroiſſent les plus éclairés; on eſt flatté d'en envahir de toute eſpece,

parce qu'on espere que ceux qui les accordent étant plus répandus, leur approbation entraînera une foule de prôneurs. Les suffrages de cette troupe subalterne flatteroient peu s'ils étoient isolés; mais décorés par le suffrage principal, non-seulement ils font nombre, ils acquierent même une sorte de prix. L'amour-propre avide de gloire cherche à se concilier ceux d'entre les Grands qui ont le plus de ces sortes d'échos à leurs ordres; une vanité moins délicate se contente de pouvoir placer un ou deux grands noms dans la liste de ses approbateurs.

Telle est l'utilité vraie ou prétendue que les Gens de Lettres croient retirer pour leur réputation du commerce des Grands: j'entends par ce mot tous ceux qui sont parvenus, soit par leurs ancêtres, soit par eux-mêmes, à jouir dans la société d'une existence considérable; car la puissance du Prince qui dans un Etat aussi monarchique que le nôtre est proprement le seul grand Seigneur, a confondu bien des états; l'opulence, ce gage de l'indépendance & du crédit, se place volontiers de sa propre autorité à côté de la haute naiss-

ſance, & je ne ſai ſi on a tort de le ſouffrir ; il ſemble même que les états inférieurs qui ſont privés de l'un & de l'autre de ces avantages, cherchent à les mettre ſur la même ligne, pour diminuer ſans doute le nombre des claſſes d'hommes qui ſont au-deſſus de la leur, & rapprocher les différentes conditions de cette égalité ſi naturelle vers laquelle on tend toujours même ſans y penſer.

Qu'il nous ſoit permis maintenant de peſer de ſang froid, ſans humeur comme ſans flatterie, ces diſpenſateurs de la renommée, & le droit qu'ils s'arrogent ou qu'on leur accorde d'annoncer ſes oracles. Je crois cependant devoir avertir que mon deſſein n'eſt point ici d'établir des principes ou des faits abſolument généraux ; je reconnois avec plaiſir quelques exceptions, la naiſſance & la fortune n'excluent point les talens comme elles ne les donnent pas.

J'ai oſé d'avance appeller préjugé l'opinion qui ſuppoſe que les Grands ont eu une meilleure éducation, & qu'ils doivent par conſéquent, toutes choſes égales, être des connoiſſeurs plus éclairés. L'éducation qu'ils reçoivent, toute

bornée à l'extérieur, peut leur servir à imposer au peuple, mais non pas à juger des hommes. Quelle fable dans nos mœurs que la Lettre de Philippe à Aristote, le jour de la naissance d'Alexandre (*a*)! Que diroit Socrate de l'éducation publique qu'on donne à notre jeune noblesse, des puérilités dont on se plaît à la nourrir, comme si on n'avoit rien de bon à lui apprendre? Sensible au sort de ces ames neuves, & par conséquent si propres à recevoir les impressions du beau, du grand & du vrai, il n'auroit que trop d'occasions de répéter à leurs maîtres cette maxime jusqu'à présent appliquée aux mœurs seules, *que l'enfance ne sauroit être trop respectée.* Qu'il seroit sur-tout

(*a*) *Les Dieux*, écrivoit Philippe au plus grand génie qu'il eût dans ses Etats, *m'ont donné un fils, & je ne les remercie pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du tems d'Aristote.* Cette Lettre, qui fait pour le moins autant d'honneur au Prince qu'au Philosophe, doit immortaliser Philippe aux yeux des Sages, bien plus que l'habileté dangereuse avec laquelle il prépara les chaînes de la Gréce; il arrive rarement aux Philosophes de recevoir de pareilles Lettres, non-seulement des Princes, mais de ceux même qui n'ont aucune espérance de le devenir. Au reste je ne parle ici de l'éducation des Grands qu'en passant, & à cause de son rapport néceſſaire à mon sujet. Que de choses il y auroit à dire sur cette importante matiere!

étonné de voir qu'au centre d'une religion auſſi humble que la nôtre, & auſſi faite pour rapprocher les hommes, on affecte de rappeller continuellement à nos jeunes Seigneurs la gloire de leur nom & de leur naiſſance, & qu'on ne trouve point pour les exciter de motifs plus réels & plus nobles ; au lieu de leur redire ſans ceſſe que les autres hommes ſont leurs égaux par l'intention de la Nature, pluſieurs fort au-deſſus d'eux par les talens, & qu'un grand nom, pour qui ſait penſer, eſt un poids auſſi redoutable qu'une célébrité précoce ?

Je ne crains point qu'à cette cenſure malheureuſement trop juſte de l'éducation publique que reçoivent les Grands, on oppoſe les éloges que d'illuſtres perſonnages lui ont donnés ; je répondrois ou qu'ils parloient ſeulement de ce qu'elle pourroit être, ou que s'ils parloient de ce qu'elle étoit de leur tems, elle n'eſt plus reconnoiſſable ; & j'oſerois dire à ces Sages : venez & voyez. Je ne crains point non plus qu'on m'oppoſe quelques génies heureux, dont les talens rares n'ont pu être étouffés par la mauvaiſe culture. J'aimerois autant qu'on prétendît qu'il ne falloit pas ré-

former les Russes, parce que le Czar étoit né parmi eux.

C'est avec ce riche fonds d'idées & de lumieres que tant de grands Seigneurs jugent & décrient ce qu'ils devroient respecter. Ils n'ont pas même le triste honneur d'être injustes avec connoissance. N'ayant ni reçu d'ailleurs, ni acquis par eux-mêmes des principes pour rien apprécier, est-il étonnant qu'ils ne sachent faire ni la différence des ouvrages ni celle des hommes? L'homme de Lettres qui les voit & qui les flatte le plus, est pour eux, quelque médiocre qu'il soit, le premier dans son genre; à-peu-près comme les graces d'un Ministre sont pour ceux qui lui font la cour la plus assidue. Cet homme de Lettres est leur oracle & leur conseil; ils sont l'écho de ses décisions ridicules.

Aussi est-ce un spectacle assez agréable & assez philosophique que de voir à quel point ils varient dans leurs jugemens; l'avis courant, que leurs complaisans ont soin de leur dicter, est toujours le leur, parce qu'ils n'en ont point à eux: le dernier ouvrage d'un homme célebre qui n'a pas l'avantage de leur plaire, est toujours la plus mauvaise de

ſes productions ; ils ne commencent à lui rendre juſtice que quand une nouvelle production offre un nouvel aliment à la ſatyre ; ils aſſurent alors que dans la précédente le talent ſe montroit encore, mais qu'il n'y a plus rien à attendre d'un eſprit uſé.

Un moyen aſſez efficace de rendre ces Ariſtarques plus circonſpects, ſeroit de les engager à donner par écrit leurs avis. Au bout d'un petit nombre d'années, quand la fureur de la cabale & l'eſprit de parti auroient fait place à la déciſion des Sages, ces Juges auſſi ignorans que ſéveres ſe trouveroient en contradiction ou avec eux-mêmes ou avec le Public ; car malgré toutes les injures que l'on dit ſi ſouvent au Public (& qu'il mérite quelqueſois) il en eſt un qui décide avec connoiſſance & avec équité ; il eſt vrai que ce Public qui juge, c'eſt-à-dire qui penſe, n'eſt pas compoſé de tous ceux qui prononcent, ni même de tous ceux qui liſent ; ſes arrêts ne ſont pas tumultueux, ſouvent il examine encore lorſque la paſſion ou la prévention croient avoir déjà décidé ; & ſes oracles mis en dépôt chez un petit nombre d'hommes éclairés, preſcrivent

enfin à la multitude ce qu'elle doit croire.

Or c'est sur-tout dans les Gens de Lettres, c'est même uniquement parmi eux que ces hommes éclairés se rencontrent : c'est aux personnes seules de l'Art qu'il est réserve d'apprécier les vrais beautés d'un ouvrage, & le degré de difficulté vaincue ; s'il appartient aux Grands d'en porter un jugement sain, ce n'est qu'autant qu'ils seront eux-mêmes Gens de Lettres dans toute la rigueur. Rarement un simple Amateur raisonnera de l'Art avec autant de lumiere, je ne dis pas qu'un Artiste habile, mais qu'un Artiste médiocre. En vain s'imagineroit-on que le talent facile & si commun de faire de mauvais ouvrages, qu'on appelle du terme honnête d'ouvrages *de Société*, fût un titre suffisant pour acquérir les qualités de juge : ce n'est qu'en faisant usage de toutes ses forces qu'on peut parvenir à bien connoître les secrets de l'Art, encore ce don n'est-il rien moins que prodigué par la nature ; or pour déployer tous les efforts dont on est capable, ce n'est pas à un petit cercle d'amis ou de complaisans adulateurs qu'il faut se borner lorsqu'on écrit : il faut ou se

produire au grand jour, ou travailler du moins comme ſi on y devoit paroître. Malheur à tout ouvrage dont l'Auteur ne cherche qu'à paſſer ſon tems, ou à obtenir cinq à ſix ſuffrages déjà aſſurés avant la lecture. J'en appelle à ces productions avortées que leurs illuſtres Auteurs condamnent avec tant de raiſon à ne point ſortir de l'obſcurité, & que mépriſent tout bas ceux qui les connoiſſent, après les avoir louées tout haut; j'en appelle ſur-tout à la maniere dont le Public en penſe, lorſque par quelque malheur ou quelque mal-adreſſe de la vanité, elles oſent ſe montrer à la lumiere.

Mais, dira-t-on, vous renvoyez donc un homme de Lettres à ſes rivaux pour être jugé, & peut-on eſpérer que la rivalité ſoit équitable, du moins quand ſon jugement ne ſera pas renfermé audedans d'elle-même? Pour répondre à cette objection, je remarque que parmi les Gens de Lettres qui courent une même carriere, comme il eſt différens degrés de talens, il eſt auſſi différentes claſſes; ces claſſes ſont d'elles-mêmes aſſez marquées, & les Gens de Lettres par une eſpece de convention tacite les for-

ment presque sans le vouloir : chacun, je l'avoue, cherche à se mettre dans la classe la plus élevée qu'il lui est possible ; mais il n'est pas à craindre que les rangs soient trop bouleversés par cette prétention ; car la vanité n'est aveugle que jusqu'à un certain degré ; il arrivera seulement de-là qu'il y aura moins de classes, jamais qu'elles se confondent en une seule ; celui sur-tout qui aspireroit à la monarchie universelle & perpétuelle, quand même il en seroit digne, courroit risque de trouver bien des rebelles ; l'anarchie qui détruit les états politiques, soutient au contraire & fait subsister la république des Lettres ; à la rigueur on y souffre quelques Magistrats, mais on ne veut point de Rois.

Ces différentes classes ainsi formées, & chacune n'ayant rien à démêler avec ses voisines ; si on n'est pas toujours équitablement jugé dans sa propre classe, on l'est au moins à-peu-près dans toutes les classes supérieures & inférieures. Qu'on interroge séparément s'il le faut, ces différentes classes, il résultera de la combinaison de leurs suffrages une décision à laquelle on pourra s'en tenir quand on ne sera pas

en état de prononcer par ſoi-même ; c'eſt ainſi que les Généraux ſont jugés par le ſuffrage du ſoldat & de l'officier ſubalterne, bien plus équitablement que par celui de leurs rivaux ou de quelques flatteurs à gages. C'eſt la même choſe dans la carriere de la littérature : la déciſion des connoiſſeurs peut ſeulement avoir un effet plus lent, parce qu'elle ſe trouve d'ordinaire traverſée d'un trop grand nombre de déciſions injuſtes & bruyantes. Car il en eſt de l'eſprit & du goût comme de la Philoſophie ; rien n'eſt plus rare que d'en avoir, plus impoſſible que d'en acquérir, & plus commun que de s'en croire beaucoup. De-là tant de réputations uſurpées, du moins pour un tems, qui ne feront jamais rien produire aux talens médiocres, & qui découragent les véritables, qui les humilient même en leur montrant les mains par leſquelles la gloire eſt diſtribuée ; de-là cette foule de petites ſociétés & de tribunaux où les grands génies ſont déchirés par des gens qui ne ſont pas dignes de les lire.

Si la Philoſophie pratique, c'eſt-à-dire cette partie de la Philoſophie qui proprement en mérite ſeule le nom,

accompagnoit un peu plus qu'elle ne fait les talens supérieurs, quelle satisfaction ne seroit-ce pas pour eux, que les guerres des petites sociétés dont nous parlons, le mépris qu'elles affectent les unes pour les autres, ou plutôt la justice exacte qu'elles se rendent, l'air supérieur & décidé avec lequel elles cassent les arrêts de leurs rivales pour en prononcer d'aussi ridicules, le néologisme enfin qu'elles ont introduit dans nos Livres, & dont nos meilleurs Ecrivains ont bien de la peine à se garantir?

Un tel spectacle, considéré avec les yeux d'une raison éclairée & tranquille, seroit plus que suffisant pour consoler un vrai Philosophe de la privation d'une multitude de suffrages frivoles. Semblable à un Souverain redoutable, inaccessible aux atteintes par sa supériorité même, il verroit au-dessous & fort loin de lui des corsaires barbares se déchirer les uns les autres après avoir inutilement tenté de causer quelque dommage sur les frontieres de ses états. Mais les Philosophes, ou plutôt ceux qui portent ce nom, trop semblables aux Souverains, ne peuvent dissimuler la moindre insulte; & le desir d'en tirer

vengeance leur eſt ſouvent beaucoup plus nuiſible que l'inſulte même. C'eſt bien peu connoître l'envie que de croire lui impoſer ſilence en s'y montrant trop ſenſible ; c'eſt au contraire lui donner la célébrité qu'elle cherche. La poſtérité eût ignoré juſqu'aux noms de Bavius & de Mævius, ſi Virgile n'avoit eu la foibleſſe d'en faire mention dans un de ſes vers. Les Gens de Lettres d'un certain ordre s'aviliſſent en répondant aux ſatyres. Ils en ſont toujours blâmés par ce Public même, qui dans ſon oiſiveté maligne, prend quelquefois plaiſir aux traits qu'on lance contr'eux. Un homme qui ſe ſent digne par ſes talens & ſon génie de devenir célebre, n'a qu'à laiſſer faire la voix publique, ne point s'empreſſer à lui dicter ce qu'elle doit dire, & attendre, ſi l'on peut parler ainſi, que la Renommée vienne prendre ſes ordres ; bientôt elle impoſera ſilence à toutes les voix ſubalternes, comme la force du ſon fondamental dans un bel accord anéantit toutes les diſſonances qui tendent à altérer ſon harmonie. Mais l'homme de Lettres eſt-il aſſez peu Philoſophe pour ſe chagriner de ce qu'on ne lui rend pas juſtice, & aſſez impru-

dent pour laisser éclater son chagrin ; l'envie alors redoublera ses attaques, l'entraînera comme malgré lui dans quelques écarts, & cherchera à lui faire plus de tort par un ridicule qu'il ne pourroit se faire d'honneur par d'excellens ouvrages. En fait de réputation comme en fait de maladies, c'est toujours l'impatience qui nous perd. Combien d'hommes supérieurs par leurs talens, à qui on pourroit faire avec raison le même reproche qui fut fait autrefois bien ou mal-à-propos au Général des Carthaginois : « Les Dieux n'ont » pas donné à un seul tous les talens ; » vous avez celui de vaincre, mais non » celui d'user de la victoire ». La renommée est une espece de jeu de commerce où le hasard fait sans doute quelques fortunes, mais où le talent procure des gains bien plus sûrs, pourvu qu'en employant les mêmes ruses que les fripons on ne s'expose point à être démasqué par eux. Mais on s'accoutume un peu trop à la regarder comme une loterie toute pure, où l'on croit faire fortune en fabriquant de faux billets.

Quand je considere attentivement l'empire Littéraire, je crois voir une

place publique, où une foule d'empiriques montés ſur des tréteaux, appellent les paſſans, & en impoſent au peuple qui commence par en rire, & qui finit par être leur dupe. C'eſt à ce métier que tant d'Ecrivains ſe font une eſpece de nom. Voulez-vous paſſer pour homme d'eſprit ? criez au Public que vous l'êtes ; vous ſerez d'abord ridicule pour le plus grand nombre, vous en impoſerez pourtant à quelques ſots qui ſe rangeront autour de vous, la foule groſſira peu à peu, & ceux même qui ne vous écoutoient pas, ou finiront par être de l'avis de la multitude, ou ſeront forcés de ſe taire.

Auſſi la réputation de certains hommes de Lettres, miſe en parallele avec leurs Ouvrages & leurs perſonnes, eſt quelquefois pour bien des gens un phénomene extraordinaire, qu'ils ne tentent pas d'expliquer, mais qu'ils ſe croient obligés d'admettre par reſpect pour ce qu'ils appellent le Public. Je leur conſeille de ſuivre en pareille occaſion l'exemple de ce Phyſicien, qui voulant expliquer pourquoi les caves ſont plus chaudes en hyver qu'en été, dit que cela vient peut-être de telle

cause, peut-être de telle autre, & peut-être aussi de ce que cela n'est pas vrai.

Je ne prêcherai point ici aux Gens de Lettres tous ces lieux communs sur le mépris de la gloire, si souvent & si peu sincérement recommandé par les Philosophes. Je ne chercherai point à avilir des motifs, qui sans avoir, si l'on veut, un fondement bien réel, sont pourtant la source de tout ce qui s'est fait de grand, d'utile & d'agréable parmi les hommes: l'estime de ses contemporains & de ses compatriotes est au moins un bien de convention, comme tant d'autres, & si généralement reconnu pour tel, qu'il seroit insensé, inutile & dangereux de vouloir sur ce point détromper personne. Mais comme l'estime publique est l'objet qui fait produire de grandes choses, c'est aussi par de grandes choses qu'il faut l'obtenir ou du moins la mériter, & non l'envahir par des manœuvres inutiles & basses. Ecrivez, peut-on dire à tous les Gens de Lettres, comme si vous aimiez la gloire, conduisez-vous comme si elle vous étoit indifférente.

Ces considérations semblent devoir être principalement utiles à ceux qu'on

appelle beaux eſprits, & dont les Ouvrages, étant plus faits pour être lus, ſont auſſi plus mal jugés. Elles ſont moins néceſſaires aux Gens de Lettres qui s'occupent des Sciences exactes, & dont le mérite pour être fixé a moins beſoin de la meſure des autres. On en jugeroit néanmoins tout autrement, à voir les reſſorts qu'ils font jouer pour obtenir des ſuffrages plus éclatans qu'éclairés, & la haine envenimée qu'ils ſe portent, & qu'ils n'ont pas même la prudence de tenir ſecrette; ces hommes ſi foibles ſe font pourtant appeller Philoſophes, comme ſi la Philoſophie, avant de régler à ſa maniere & bien ou mal le ſyſtême du monde ne devoit pas commencer par nous-mêmes, & nous apprendre à mettre le prix à chaque choſe. On place ordinairement la haine des Poëtes après celle des femmes; je ne ſai ſi on ne feroit pas bien de placer entre deux, ou peut-être à la tête, celle des hommes dont je parle. Une mauvaiſe épigramme fait quelquefois toute la vengeance d'un Poëte; celle de nos Sages eſt plus conſtante & plus réfléchie; quoiqu'elle n'ait quelquefois pour objet que de placer dans la liſte de ſes partiſans une fem-

me de plus, qui se croit un personnage pour avoir subi l'ennui de lire des Ouvrages de Physique sans les entendre.

Je suis bien éloigné de croire que ce portrait doive s'étendre sur tous ceux qui courent la noble carriere des Sciences; je le suis encore plus d'en vouloir faire aucune application particuliere; ce seroit avilir & défigurer par la satyre un écrit que je voudrois uniquement consacrer à la vertu, à l'avantage des Lettres & à la vérité. Les peintures générales sont les seules que la Philosophie & l'humanité doivent se permettre : il est vrai que comme on pense rarement à se les appliquer, elles ne sont pas aussi utiles qu'elles devroient l'être; mais les portraits isolés & ressemblans le sont encore moins.

Pour éviter un pareil reproche, tirons le rideau sur ces tristes fruits de l'accueil qu'on fait dans le monde aux Savans. Quand je dis les Savans, je n'entends pas par-là ceux qu'on appelle Érudits; c'est une nation jusqu'ici assez peu connue, peu nombreuse, peu commerçante, & qui certainement n'en est pas plus blâmable. Plusieurs ne sont encore que du seizieme siecle, & ont

le bonheur de ne pas connoître le nôtre. Nos Phyſiciens & nos Géometres ne feroient-ils pas bien de vivre comme eux ? leur travail en profiteroit ; il feroit moins de bruit, & n'en ſeroit peut-être que meilleur. Un étranger a fait un livre intitulé, *de la charlatanerie des Savans ;* ce titre promet beaucoup ; ſi par malheur l'ouvrage n'étoit pas bon, ce ne ſeroient point les Mémoires qui auroient manqué à l'Auteur, ce ſeroit l'Auteur qui auroit manqué aux Mémoires ; mais s'il n'a pas voyagé en France, il a privé ſon livre d'un excellent chapitre (*b*).

A examiner les choſes ſans prévention, pourquoi préfere-t-on à un Erudit qu'on néglige, un Phyſicien & un Géometre qu'on entend encore moins, & qui apparemment n'en amuſe pas davantage ? L'opinion & l'uſage établi ont certainement beaucoup de part à une préférence ſi arbitraire. Qu'eſt-ce qui a mis durant quelque tems les Géometres ſi fort à la mode parmi nous ? On regar-

(*b*) L'Ouvrage dont il s'agit m'eſt tombé entre les mains depuis la premiere édition de cet Eſſai : l'exécution m'a paru bien indigne du projet ; on ne ſauroit faire un plus mauvais Livre avec un meilleur Titre.

doit comme une chose décidée, qu'un Géometre transporté hors de sa sphere, ne devoit pas avoir le sens commun : il étoit facile de se détromper par la lecture de Descartes, de Hobbes, de Pascal, de Leibnitz, & de tant d'autres ; mais on ne remontoit pas jusques-là ; combien de gens pour qui ces grands hommes n'ont jamais existé ! En Angleterre, on se contentoit que Newton fût le plus grand génie de son siecle ; en France, on auroit aussi voulu qu'il fût aimable. Enfin un Géometre qui avoit dans son corps une réputation méritée, & dont la Prusse a privé la France, s'est trouvé par hazard posséder dans un degré peu commun cet agrément dans l'esprit dont nous faisons tant de cas, mais qu'il orne par des qualités plus solides, & que la Géométrie ne peut pas plus ôter quand on l'a, que les Belles-Lettres ne peuvent le donner quand on ne l'a pas. Tout-à-coup nos yeux se sont ouverts comme à un phénomene extraordinaire & nouveau : on a été tout étonné qu'un Géometre ne fût pas une espece d'animal sauvage. Bientôt, comme on n'observe guere de milieu dans ses jugemens, tout Géometre s'est vu indistinctement recherché : il est vrai

que cette manie a duré peu, non parce qu'on a reconnu que c'étoit une manie, mais parce qu'aucune manie ne dure dans notre nation. Elle ſubſiſte cependant encore, quoique foiblement. Mais à la place de nos Géometres, il me ſemble que je ne ſerois pas fort flaté de l'accueil qu'ils reçoivent. Les éloges qu'on leur donne ne ſont jamais que relatifs à l'idée peu favorable qu'on avoit d'eux. C'eſt un grand Géometre, dit-on, & c'eſt *pourtant* un homme d'eſprit; louanges aſſez humiliantes dans leur principe, & ſemblables à celles que l'on donne aux grands Seigneurs. Ces derniers raiſonnent-ils paſſablement ſur un ouvrage de Science ou de Belles-Lettres, on ſe récrie ſur leur ſagacité; comme ſi un homme de qualité étoit obligé par état d'être moins inſtruit qu'un autre ſur les choſes dont il parle. En un mot on traite en France les Géometres & les grands Seigneurs à-peu-près comme on fait les Ambaſſadeurs Turcs & Perſans; on eſt tout ſurpris de trouver le bon ſens le plus ordinaire à un homme qui n'eſt ni François ni Chrétien, & en conſéquence on recueille de ſa bouche comme des apophtegmes les ſottiſes les plus trivia-

les. En vérité si on démêloit les motifs des éloges que prodiguent les hommes, on y trouveroit bien de quoi s'y consoler de leurs satyres, & peut-être même de leur mépris.

Je ne quitterai point cette matiere sans faire aussi quelques réflexions sur les causes de l'empressement que nous affectons pour les étrangers. Je m'écarte en cela d'autant moins de mon sujet, qu'étant aujourd'hui bien reçus partout, principalement lorsqu'ils sont riches & d'un grand nom, ils forment dans le monde comme une classe particuliere qui mérite d'être observée, & dont les gens de Lettres cherchent aussi à tirer parti pour cette réputation qu'ils ont si fort à cœur.

Quand on considere avec attention les étrangers transplantés parmi nous, & qu'on rapproche leurs personnes des éloges que nous leur prodiguons, on découvre rarement d'autres motifs à ces éloges, qu'une prévention ridicule en notre faveur, jointe à l'envie de rabaisser nos compatriotes. Je serois fâché pour les Anglois, que nous affectons de louer par préférence, qu'ils fussent la dupe de ces motifs; on m'accusera

peut-être de leur révéler ici le ſecret de l'Etat, mais je ne crois pas faire un grand crime. Quoi qu'il en ſoit, j'avoue qu'avec tout le cas que je fais de leur perſonne, j'en fais encore plus de leur nation, & que je ſuis auſſi peu curieux d'un Anglois à Paris que je le ſerois d'un François à Londres. Tel Milord arrive ici avec une réputation très-méritée, qui ne paroît dans la converſation qu'un homme aſſez ordinaire; c'eſt qu'on peut être un grand homme d'Etat, traiter éloquemment en ſa propre langue dans les aſſemblées de ſa nation des matieres importantes qu'on a étudiées toute ſa vie, & balbutier dans une langue étrangere parmi des ſociétés dont on ne connoît ni les uſages, ni les intérêts, ni les ridicules, ni la frivolité.

C'eſt aux Gens de Lettres, il faut l'avouer, que la nation Angloiſe eſt principalement redevable de la fortune prodigieuſe qu'elle a faite parmi nous. Inférieure à la nation Françoiſe dans les choſes de goût & d'agrément, mais ſupérieure ſoit par le mérite, ſoit au moins par le grand nombre d'excellens Philoſophes qu'elle a produits, elle nous a communiqué peu-à-peu dans les ou-

vrages de ses Ecrivains cette précieuse liberté de penser dont la raison profite, dont quelques gens d'esprit abusent, & dont les sots murmurent. Aussi tant de plumes Françoises ont célébré l'Angleterre, que leurs éloges semblent avoir calmé la haine nationale, de notre part du moins ; car il faut convenir que sur ce point nous sommes un peu en avance avec eux, & qu'ils ne nous rendent pas fort exactement les louanges que nous leur donnons. Cette réserve, pour le dire en passant, ne seroit-elle pas un aveu de notre supériorité ? Du moins l'honneur qu'ils nous font de venir chercher en France nos goûts, nos airs, & jusqu'à nos préjugés, est une sorte d'éloge tacite & involontaire, dont la vanité Françoise doit s'accommoder mieux que d'aucun autre. Il semble que nous soyons actuellement dans une espece d'échange avec l'Angleterre ; instruits & éclairés par elle, nous commençons à l'emporter, à lui tenir tête du moins pour les Sciences exactes, & elle vient d'un autre côté puiser dans nos entretiens & dans nos livres, le goût, l'agrément, la méthode qui manque à ses productions. Prenons garde qu'elle

qu'elle ne ſurpaſſe bientôt ſes maîtres.

Nos Gens de Lettres qui ont tant contribué à la manie & au progrès de l'*Anglicíſme*, n'ont que de trop bonnes raiſons de protéger & de reſpecter leur ouvrage ; ils ſe flattent que la conſidération qu'ils témoignent aux étrangers ſera payée du même prix ; que ces étrangers de retour chez eux célébreront leurs admirateurs, & feront connoître à la France par leurs écrits des tréſors qu'elle poſſédoit quelquefois *incognito* & ſans oſtentation. C'eſt là ſans doute faire prendre le grand tour à la renommée ; mais le chemin le plus long eſt en ce cas le moins orageux, & pourvu que la renommée arrive enfin, on ſe réſoud à prendre patience.

Quelquefois on ſe rend étranger ſoi-même à ſa patrie : on met trois cens lieues entre ſoi & l'envie après avoir lutté en vain contr'elle. Mais on ne penſe pas que cette diſtance qui affoiblit les traits de la ſatyre, refroidit encore bien plus l'amitié que la haine, & qu'à l'égard des liaiſons qui ont commencé dans l'éloignement, elles ne ſont que trop ſouvent détruites par la préſence. Ainſi on ne fait par cette démar-

che qu'affoiblir le zele des partisans qu'on avoit chez soi & dans le pays où l'on se retire, pour aller chercher dans ce pays même de nouveaux ennemis. On a beau se flatter que les étrangers sont une espece de postérité vivante dont le suffrage impartial en imposera à des compatriotes aveugles ou de mauvaise foi; on ne pense pas que plus on se rapproche des étrangers, plus ils perdent ce caractere de postérité, pour lequel la distance des lieux est du moins nécessaire, au défaut de la distance des tems. Devenus en quelque maniere compatriotes, ils en adoptent les passions, parce qu'ils en ont les intérêts; l'extrême supériorité ne peut entiérement étouffer la voix de l'envie, & il faut attendre qu'on ne soit plus, pour recevoir sa récompense de cette postérité réelle, devant laquelle la jalousie s'éclipse, & tous les petits objets disparoissent. Le seul motif qui puisse autoriser un homme de Lettres à renoncer à son pays, ce sont les cris de la superstition élevés contre ses ouvrages, & les persécutions, tantôt sourdes, tantôt ouvertes qu'elle lui suscite. Quoique redevable de ses talens à ses compatriotes, il

l'eſt encore plus à lui-même de ſon bonheur, & il doit alors dire comme Milon : *Si je n'ai pu jouir des bienfaits de ma patrie, j'éviterai du moins les maux qu'elle me veut faire, & j'irai chercher le repos dans un État libre & juſte.* C'eſt ainſi que ſe ſont conduits les Ariſtotes, les Deſcartes & leurs ſemblables.

Pour terminer ces réflexions, je ſouhaiterois que quelque Auteur célebre voulût nous décrire philoſophiquement le temple de la renommée littéraire. Je vais en attendant un plus habile Architecte, préſenter à mes Lecteurs l'idée que je m'en ſuis formée.

On arrive à ce vaſte temple par une forêt immenſe, une eſpece de labyrinte ſemé de petits ſentiers tortueux & fort étroits, où deux voyageurs ne peuvent ſe rencontrer ſans que l'un des deux renverſe l'autre. Au milieu de la forêt & en face du temple eſt une grande & unique avenue infeſtée de brigands, & peu fréquentée d'ailleurs, ſinon par quelques hommes aſſez redoutables pour leur réſiſter, ou pour les tenir en reſpect pendant leur marche. La renommée, eſpece de ſpectre compoſé de bouches & d'oreilles ſans yeux, une fauſſe

balance dans une main, & une trompette discordante dans l'autre, fait entrer pêle-mêle dans le temple une partie des voyageurs ; là tous les états sont confondus, tandis que le reste des aspirans empressé d'entrer & repoussé par la justice ou par la fortune, fait retentir les environs du temple de satyres contre ceux qui y sont renfermés. Le sanctuaire n'est peuplé que de morts qui n'y ont point été pendant leur vie, ou de vivans qu'on en chasse presque tous après leur mort. Quelques bons livres en entier se trouvent dans ce sanctuaire, & quelques feuillets détachés d'un plus grand nombre : mais on lit au dehors du temple le simple titre d'une infinité d'autres, affiché à toutes les colonnes du portique, & présenté par des colporteurs à gage à tous les passans, à-peu-près comme le sont aux portes de nos spectacles les billets des farceurs & des empiriques que nous recevons sans les lire.

Voilà, ce me semble, les principes d'après lesquels on peut apprécier cette réputation que les Gens de Lettres croient acquérir dans la société des Grands. Il est encore une autre espece d'avantage qu'ils croient trouver dans

ce commerce ; c'eſt ce qu'ils appellent conſidération, & qu'il ne faut pas confondre avec la réputation ; celle-ci eſt principalement le fruit des talens ou du ſavoir-faire ; celle-là eſt attachée au rang, à la place, aux richeſſes, ou en général au beſoin qu'on a de ceux à qui on l'accorde. L'abſence ou l'éloignement loin d'affoiblir la réputation, lui eſt ſouvent utile ; l'autre au contraire toute extérieure ſemble attachée à la préſence. Eſſayons d'enviſager cette importante matiere ſous un point de vue philoſophique.

Tous les hommes, quoi qu'en diſe l'imbécillité, la flatterie ou l'orgueil, ſont égaux par le droit de la nature : le principe de cette égalité ſe trouve dans le beſoin qu'ils ont les uns des autres, & dans la néceſſité où ils ſont de vivre en ſociété ; mais l'égalité naturelle eſt en quelque maniere détruite par une inégalité de convention, qui en diſtinguant les rangs preſcrit à chacun un certain ordre de devoirs extérieurs ; je dis *extérieurs* ; car les devoirs intérieurs & réels ſont d'ailleurs parfaitement égaux pour tous, quoique d'une eſpece différente. En effet pour ne parler que des états extrêmes,

le Souverain doit la justice au dernier de ses sujets aussi rigoureusement que celui-ci lui doit l'obéissance.

Trois choses distinguent principalement les hommes, les talens de l'esprit, la naissance & la fortune. On ne doit point être étonné que je commence par les talens. C'est en effet dans les talens que consiste la vraie différence des hommes. Cependant s'il étoit question de régler la supériorité sur ce qui contribue le plus au bonheur, sur ce qui nous rend plus indépendans des autres, & les autres plus dépendans de nous, sur ce qui donne en un mot le plus d'amis apparens, & le moins d'envieux déclarés, la fortune devroit avoir la premiere place. Pourquoi néanmoins dans l'ordre de l'estime publique les talens lui sont-ils préférés? C'est qu'ils ont le précieux avantage d'être une ressource certaine qu'on ne peut jamais enlever, & que les malheurs ne font que rendre plus sûre & plus prompte; c'est qu'une nation est principalement redevable aux talens de l'estime des étrangers, & du bonheur qu'elle a d'attirer chez elle une foule de voisins équitables & jaloux.

Mais ſi dans l'ordre de l'eſtime les talens marchent avant la naiſſance & la fortune, en revanche ils ne ſuivent l'un & l'autre que de fort loin dans l'ordre de la conſidération extérieure. Cet uſage, tout biſarre & peut-être tout injuſte qu'il eſt, eſt pourtant fondé ſur quelques raiſons; car il eſt impoſſible que tous les hommes admettent ſans des motifs au moins plauſibles un préjugé onéreux au plus grand nombre. Voici, ce me ſemble, quel en eſt le principe.

Les hommes ne pouvant être égaux, il eſt néceſſaire pour que la différence entre les uns & les autres ſoit aſſurée & paiſible, qu'elle ſoit appuyée ſur des avantages qui ne puiſſent être ni diſputés ni niés; or c'eſt ce qu'on trouve dans la naiſſance & dans la fortune. Pour apprécier l'une & l'autre il ne faut que ſavoir compter des titres & des contrats, & cela eſt bien plutôt fait que de mettre des talens à leur place. La diſparité qui eſt entr'eux, ne ſera jamais unanimement reconnue, ſur-tout par les parties intéreſſées. On eſt donc convenu que la naiſſance & la fortune feroient le principe le plus marqué d'inégalité

parmi les hommes, par la même raison que tout se décide dans les compagnies à la pluralité des voix, quoique souvent l'avis du plus grand nombre ne soit pas le meilleur.

Voilà pourquoi la considération & la renommée ne vont point nécessairement ensemble. Un homme de Lettres plein de probité & de talens, est sans comparaison plus estimé qu'un Ministre incapable de sa place, ou qu'un grand Seigneur déshonoré : cependant qu'ils se trouvent ensemble dans le même lieu, toutes les attentions seront pour le rang, & l'homme de Lettres oublié pourroit dire alors comme Philopœmen, *je paye l'intérêt de ma mauvaise mine*. En vain m'objectera-t-on les honneurs rendus à Corneille, qui avoit, dit-on, sa place au théatre, & qui étoit salué dès qu'il se montroit, par toute l'assemblée; je réponds ou que ce fait est exagéré, ou qu'on faisoit acquitter à ce grand homme dans le particulier la préférence que la nation lui accordoit en public.

Il est si vrai que la considération tient beaucoup plus à l'état qu'aux talens, que de deux hommes de Lettres même, celui qui est le plus sot & le plus riche

eſt ordinairement celui à qui on marque le plus d'égards. Si les talens ſont juſtement choqués de ce partage, c'eſt à eux ſeuls qu'ils doivent s'en prendre ; qu'ils ceſſent de prodiguer leurs hommages à des gens qui croient les honorer d'un regard, & qui ſemblent les avertir par les démonſtrations de leur politeſſe même qu'elle eſt un acte de bienveillance plutôt que de juſtice ; qu'ils ceſſent de rechercher la ſociété des Grands malgré les dégoûts viſibles ou ſecrets qu'ils y rencontrent, d'ignorer les avantages que la ſupériorité du génie donne ſur les autres hommes, de ſe proſterner enfin aux genoux de ceux qui devroient être à leurs pieds. Un homme de mérite me paroît jouer en cette occaſion le rôle d'Achille à la Cour de Scyros ; heureux quand il peut trouver un Ulyſſe aſſez habile pour l'en tirer ; mais où ſont les Ulyſſes ?

Les Gens de Lettres qui font leur cour aux Grands, forment différentes claſſes ; les uns ſont eſclaves ſans le ſentir, & par conſéquent ſans remede ; d'autres s'indignant du perſonnage déſagréable auquel on les force, ne laiſſent pas de le ſupporter conſtamment par l'avantage

qu'ils ſe flattent d'en retirer pour leur fortune; c'eſt leur faire grace que de les plaindre : ils pourroient facilement ſe convaincre par eux-mêmes, que ce moyen de parvenir à la fortune eſt encore plus long qu'il n'eſt ſûr, & conſidérer par combien de complaiſances ou de baſſeſſes ils achetent le plus petit ſervice. Une troiſieme claſſe peu nombreuſe, renferme ceux qui après avoir formé le matin le projet ſincere d'être libres, recommencent le ſoir à être eſclaves, & qui tout à la fois audacieux & timides, nobles & intéreſſés, ſemblent rejetter d'une main ce qu'ils tâchent de ſaiſir de l'autre. Le peu de conſiſtance de leurs ſentimens & de leurs démarches, en fait comme des eſpeces d'amphibies mal décidés, qui ne ceſſeront jamais de l'être. Enfin dans la derniere claſſe, à mon avis la plus blâmable, ſont ceux qui après avoir encenſé les Grands en public, les déchirent en particulier, & font parade avec leurs égaux d'une Philoſophie qui ne leur coûte guere. Cette claſſe eſt beaucoup plus étendue qu'on ne pourroit ſe l'imaginer. Elle reſſemble à ces ſectes de Philoſophes anciens, qui après avoir été

en public au temple, donnoient en particulier des ridicules à Jupiter; avec cette différence que les Philosophes Grecs & Romains étoient forcés d'aller au temple, & que rien n'oblige les nôtres à offrir d'encens à personne. Je ne fais pas le même reproche à ceux qui ne vivroient avec les Grands que pour leur dire la vérité. C'est là sans doute le plus beau rôle qu'on puisse jouer auprès des hommes. Mais méritent-ils qu'on en coure les risques?

Lucien, qu'on peut appeller le Swift des Grecs, parce qu'il se moquoit de tout comme lui, même de ce qui n'en valoit pas la peine, nous a laissé un écrit assez énergique sur les Gens de Lettres qui se dévouent au service des Grands. Le tableau qu'il en a fait seroit digne d'être placé à côté de celui d'Apelle sur la calomnie. (*c*) « Figurez-vous, » dit-il, la fortune sur un trône élevé, » environné de précipices, & autour » d'elle une infinité de gens qui s'em» pressent d'y monter, tant ils sont » éblouis de son éclat. L'espérance ri» chement parée se présente à eux pour

(*c*) *Voyez* l'article *Calomnie* dans le second volume de l'Encyclopédie.

» guide, ayant à ses côtés la tromperie » & la servitude ; derriere elle le tra- » vail & la peine (j'y aurois ajoûté l'ennui, fils de l'opulence & de la grandeur) tourmentent ces malheureux, & » enfin les abandonnent à la vieillesse » & au repentir ». Je suis fâché que ce même Lucien, après avoir dit que la servitude chez les Grands prend le nom d'amitié, ait fini par accepter une place au service de l'Empereur, & ce qui est pis encore, par s'en justifier assez mal. Aussi se compare-t-il lui-même à un Charlatan enrhumé qui vendoit un remede infaillible contre la toux. Lucien avoit commencé par être Philosophe : la réputation de ses ouvrages le fit rechercher ; elle n'auroit dû servir qu'à rendre sa retraite plus sévere ; car la Philosophie, si on peut hasarder ce parallele, est comme la dévotion, c'est reculer que de n'y pas faire des progrès : il se livra à l'empressement qu'on eut pour lui, devint homme du monde sans s'en appercevoir, & finit par être courtisan.

Ce dernier rôle est le plus bas que puisse jouer un homme de Lettres. En effet, qu'est-ce qu'un courtisan ? c'est

un homme que le malheur des Rois & des peuples a placé entre les Rois & la vérité pour la cacher à leurs yeux. Le Tyran imbécille écoute & aime ces hommes vils & funeſtes, le Tyran habile s'en ſert & les mépriſe; le Roi qui ſait l'être, les chaſſe & les punit, & la vérité ſe montre alors. On a dit que pour le bonheur des Etats les Rois devroient être Philoſophes ; il ſuffiroit qu'ils fuſſent environnés de Sages, mais la Philoſophie fuit la Cour ; elle y ſeroit ou miſantrope ou mal à ſon aiſe, & par conſéquent déplacée. Ariſtote finit par être mécontent d'Alexandre ; & Platon à la Cour de Denys ſe reprochoit d'avoir été eſſuyer dans ſa vieilleſſe les caprices d'un jeune Tyran. En vain un autre Philoſophe , flatteur de ce même Denys , cherchoit à s'excuſer d'habiter la Cour, en diſant que les Médecins devoient aller chez les malades. On auroit pû lui répondre que quand les maladies ſont incurables & contagieuſes , c'eſt s'expoſer à les gagner que d'entreprendre de les guérir. S'il faut qu'il y ait à la Cour des Philoſophes , c'eſt tout au plus comme il faut qu'il y ait dans la République des

Lettres des Professeurs en Arabe, pour y enseigner une langue que presque personne n'étudie, & qu'ils sont eux-mêmes en danger d'oublier, s'ils ne se la rappellent par un fréquent exercice.

Le Sage en rendant à la naissance & à la fortune même les devoirs que la société lui prescrit, est en quelque sorte avare de ces devoirs; il les borne à l'extérieur, parce qu'un Philosophe sait ménager & non pas encenser les préjugés de sa nation, & qu'il salue les idoles du peuple quand on l'y oblige, mais ne va pas les chercher de lui-même. Se trouve-t-il dans cette nécessité très-rare de faire sa cour que des motifs puissans & louables peuvent impôser quelquefois? Enveloppé de ses talens & de sa vertu, il rit sans colere & sans dédain du personnage qu'il est alors obligé de faire. L'homme de qualité qui n'a que ses aïeux pour mérite n'est tout au plus aux yeux de la raison qu'un vieillard en enfance qui auroit fait autrefois de grandes choses; ou plutôt c'est un homme à qui les autres sont convenus de parler une certaine langue, parce qu'une personne du même nom a eu quelques années auparavant

ou du génie, ou du pouvoir, ou des richeſſes, ou de la célébrité, ou ſeulement du bonheur & de l'adreſſe.

Le Sage n'oublie point ſur-tout que s'il eſt un reſpect extérieur que les talens doivent aux titres, il en eſt un autre plus réel que les titres doivent aux talens. Mais combien de Gens de Lettres pour qui la ſociété des Grands eſt un écueil à cet égard ! Si elle ne va pas juſqu'à la familiarité & à cette égalité parfaite hors de laquelle tout commerce eſt ſans douceur & ſans ame, la diſtance humilie, parce qu'on a de fréquentes occaſions de la ſentir ; & ſi la familiarité s'y joint, c'eſt pis encore, c'eſt la fable du lion avec lequel il eſt dangereux de jouer. Un homme de Lettres forcé par des circonſtances ſingulieres à paſſer ſes jours auprès d'un Miniſtre, diſoit de lui avec beaucoup de vérité & de fineſſe ; *il veut ſe familariſer avec moi, mais je le repouſſe avec le reſpect.*

Parmi les grands Seigneurs les plus affables, il en eſt peu qui ſe dépouillent avec les Gens de Lettres de leur grandeur vraie ou prétendue juſqu'au point de l'oublier tout-à-fait. C'eſt ce qu'on apperçoit ſur-tout dans les con-

versations où l'on n'est pas de leur avis. Il semble qu'à mesure que l'homme d'esprit s'éclipse, l'homme de qualité se montre, & paroisse exiger la déférence dont l'homme d'esprit avoit commencé par dispenser. Aussi le commerce intime des Grands avec les Gens de Lettres ne finit que trop souvent par quelque rupture éclatante; rupture qui vient presque toujours de l'oubli des égards réciproques auxquels on a manqué de part ou d'autre, peut-être même des deux côtés.

J'avouerai cependant, par égard pour la vérité, & non par aucun autre motif, qu'il est quelques grands Seigneurs qui méritent d'être exceptés: & si je ne craignois que leur nom & leur éloge ne devînt une satyre indirecte & injuste de ceux que j'omettrois sans les connoître, j'aurois le courage de les nommer ici (*d*). Leur familia-

(*d*) Pour ne parler ici que des Etrangers, tous ceux qui ont connu en France M. le Marquis Lomellini, Envoyé extraordinaire de la République de Genes, savent que la vérité seule a dicté l'éloge que l'Auteur en a fait, en lui dédiant *ses Recherches sur la précession des Equinoxes*. « Les plus grands génies de l'Antiquité, dit-il à M. » Lomellini, mettoient le nom de leurs amis à la tête de » leurs Ouvrages, parce qu'un ami leur étoit plus cher » qu'un protecteur. Un sentiment si digne de vous, est » tout ce que je puis imiter d'eux. Ce n'est point à votre

rité n'a rien de ſuſpect, parce qu'elle eſt le fruit de l'eſtime qu'ils ont pour

» naiſſance que je rends hommage, ce ſeroit mettre vos
» Ancêtres à votre place, & oublier que j'écris à un Phi-
» loſophe. L'accueil que vous faites aux Gens de Lettres
» ne leur laiſſe point appercevoir la ſupériorité de votre
» rang, parce que vous n'avez point à leur envier la ſu-
» périorité des lumieres. Auſſi non content de recher-
» cher leur commerce, vous leur témoignez encore cette
» conſidération réelle ſur laquelle ils ne ſe méprennent
» pas quand ils en ſont dignes; & comme la vanité n'a
» point de part à votre eſtime pour eux, la réputation
» ne vous en impoſe point dans vos jugemens. Je vous
» préſente donc ces Recherches comme à un Géometre
» profond, qui a ſu joindre aux agrémens de l'eſprit les
» plus ſublimes connoiſſances, & dont je diſtingue le
» ſuffrage parmi le petit nombre de ceux qui peuvent
» véritablement me flatter ».

S'il eſt permis de joindre à l'éloge des Etrangers celui des morts, qui ne ſauroit bleſſer les vivans, l'Auteur oſeroit encore rappeller ici, comme un témoignage des ſentimens de ſon cœur, ce qu'il écrivoit en 1752 à un homme dont la mémoire doit être précieuſe à tous les Gens de Lettres qui l'ont connu, à feu M. le Marquis d'Argenſon, en lui dédiant (après ſa retraite du miniſtere) *l'Eſſai d'une nouvelle théorie de la réſiſtance des fluides*. « Les Savans
» & les Ecrivains célebres qui vous approchent en ſi grand
» nombre, applaudiront à l'hommage que je vous rends.
» Le reſpect qu'ils vous témoignent eſt d'autant plus ſin-
» cere, que l'attachement en eſt le principe, & d'autant
» plus juſte que vous ne penſez pas à l'exiger. Vous de-
» vez un ſentiment ſi flatteur & ſi vrai, à cette familiarité
» ſans orgueil avec laquelle vous accueillez les talens, &
» qui ſeule peut rendre la ſociété des Grands & des Gens
» de Lettres, également digne des uns & des autres. Vo-
» tre commerce, utile & agréable par une infinité de con-
» noiſſances, qui vous aſſurent le ſuffrage de la partie la
» plus éclairée de notre Nation, eſt encore pour tous ceux
» qui vous environnent une leçon continuelle de modeſ-
» tie, de candeur, d'amour du bien public, & de toutes les
» vertus que notre ſiecle ſe contente d'eſtimer. Philoſophe

les talens, & du plaisir réel qu'ils trouvent dans la société des Gens de Lettres. En effet cette société est réellement la plus utile & la plus noble que puisse desirer un homme qui pense. Si les connoissances adoucissent l'ame, elles l'élevent aussi; l'une de ces qualités est même la suite de l'autre, & il faut convenir (malgré les reproches fondés qu'on fait aux Gens de Lettres) que non-seulement ils sont supérieurs aux autres hommes par les lumieres, mais qu'ils sont aussi en général moins vicieux dans leurs sentimens & dans leurs procédés. Comme leurs desirs sont plus bornés, ils sont un peu plus délicats sur les moyens de les satisfaire, & un peu plus reconnoissans de ce qu'on fait pour eux; car moins la reconnoissance a de devoirs à remplir, plus elle est scrupuleuse à s'en acquitter. M. Fouquet fut abandonné dans sa disgrace de tous ceux qui lui devoient leur fortu-

» enfin dans vos sentimens & dans votre conduite, vous » joignez à cette qualité trop rare, & qui en renferme tant » d'autres, le mérite plus rare encore de la posséder sans » ostentation. Puisse votre exemple apprendre à la plûpart de nos Mécenes, trop multipliés aujourd'hui pour » la gloire & le bien des Lettres, que le vrai moyen » d'honorer le mérite en le protégeant, est de s'honorer » soi-même par la maniere dont on le distingue. »

ne ; deux hommes de Lettres ſeuls lui reſtèrent fideles, la Fontaine & Péliſſon ; ſans doute le nombre auroit pû en être plus grand, & je ſuis fâché de ne pouvoir joindre à ces deux noms ceux de Moliere & du grand Corneille. Mais enfin les Gens de Lettres ſe diſtinguerent en cette occaſion, & les deſcendans de ce Miniſtre ne ſauroient trop s'en ſouvenir.

Concluons de tout ce que nous venons de dire, que les ſeuls grands Seigneurs dont un homme de Lettres doive deſirer le commerce, ſont ceux qu'il peut traiter & regarder en toute ſûreté comme ſes égaux & ſes amis, & qu'il doit ſans exception fuir tous les autres. Philoxene après avoir entendu des vers de Denys le Tyran, diſoit, *qu'on me remene aux carrieres ;* combien de Gens de Lettres arrachés à leur obſcurité, & tombés tout-à-coup dans un cercle de courtiſans, devroient dire preſque en entrant : *qu'on me remene à ma ſolitude ?* Je n'ai jamais compris pourquoi l'on admire la réponſe d'Ariſtipe à Diogene : *ſi tu ſavois vivre avec les hommes, tu ne vivrois pas de légumes.* Diogene ne lui reprochoit point de vivre avec les hom-

mes, mais de faire sa cour à un Tyran. Ce Diogene qui bravoit dans son indigence le Conquérant de l'Asie, & à qui il n'a manqué que de la décence pour être le modele des Sages, a été le Philosophe de l'antiquité le plus décrié, parce que sa véracité intrépide le rendoit le fléau des Philosophes même ; il est en effet un de ceux qui ont montré le plus de connoissance des hommes, & de la vraie valeur des choses. Chaque siecle, & le nôtre sur-tout, auroient besoin d'un Diogene ; mais la difficulté est de trouver des hommes qui aient le courage de l'être, & des hommes qui aient le courage de le souffrir.

Parmi les Grands qui paroissent faire cas des Gens de Lettres, ceux qui ont quelques prétentions au bel-esprit, forment une espece singuliere ; la vanité leur a donné ces prétentions, l'orgueil les empêche de les montrer indiférемment à tout le monde. Malgré cette lumiere générale dont se glorifie notre siecle philosophe, il est encore bien des gens, & bien plus qu'on ne croit, pour qui la qualité d'Auteur ou d'homme de Lettres n'est pas un titre assez noble. Il faut avouer que la nation

Françoiſe a bien de la peine à ſecouer le joug de la barbarie qu'elle a porté ſi long-tems. Cela ne doit point ſurprendre ; la naiſſance étant un avantage que le haſard donne, il eſt naturel non-ſeulement de vouloir en jouir, mais encore d'y ſubordonner tous ceux dont l'acquiſition eſt plus pénible. La pareſſe & l'amour-propre ſe trouvent également bien de ce partage.

Je ſais que la plûpart des Grands ſe récrieront contre un tel reproche ; mais qu'ils interrogent leur conſcience, qu'ils nous laiſſent même examiner leurs diſcours, & nous demeurerons convaincus que le nom d'homme de Lettres eſt regardé par eux comme un titre ſubalterne qui ne peut être le partage que d'un état inférieur ; comme ſi l'art d'inſtruire & d'éclairer les hommes n'étoit pas, après l'art ſi rare de bien gouverner, le plus noble appanage de la condition humaine. Un grand Prince, ſenſible, comme il le doit être, à toutes les eſpeces de gloire, recherchera toujours celle qui vient des talens de l'eſprit, quand il pourra l'acquérir ; parce qu'il ſait que ſi elle n'eſt pas la plus brillante, elle a du moins cet avan-

tage précieux, qu'on ne la partage avec personne.

Pour se convaincre de ce que j'avance sur l'opinion peu relevée qu'on se forme communément dans le monde de l'état des Gens de Lettres, il suffira de faire attention à l'espece d'accueil qu'ils y reçoivent pour l'ordinaire. Il est à-peu-près de même genre que celui qu'on fait à certaines professions agréables, qui demandent sans doute des talens, mais qu'en les recherchant même nous affectons de rabaisser, comme nous honorons d'autres états, sans savoir pourquoi. L'ennui veut jouir du talent, & la vanité trouve moyen de le séparer de la personne. C'est ce qui fait que le rôle des Gens de Lettres est après celui des Gens d'Eglise le plus difficile à jouer dans le monde; l'un de ces deux états marche continuellement entre l'hypocrisie & le scandale; l'autre entre l'orgueil & la bassesse.

Faudra-t-il donc que les Gens de Lettres renoncent tout-à-fait à la société des Grands? Indépendamment des exceptions que j'ai mises plus haut à cette regle, quelques considérations particulieres obligent encore de la modifier & de la restreindre.

Ceux des Gens de Lettres à qui le commerce du monde ne peut être d'aucune utilité pour les objets de leurs études, doivent ſe borner aux Sociétés (de quelque eſpece qu'elles puiſſent être) où ils trouvent dans les douceurs de la confiance & de l'amitié un délaſſement néceſſaire. A quoi ſerviroient à un Philoſophe nos converſations frivoles, ſinon à lui rétrecir l'eſprit, & à le priver d'excellentes idées qu'il pourroit acquérir par la méditation & par la lecture ? Ce n'eſt point à l'hôtel de Rambouillet que Deſcartes a découvert l'application de l'Algebre à la Géométrie, ni à la Cour de Charles II. que Newton a trouvé la gravitation univerſelle ; & pour ce qui regarde la maniere d'écrire, Malebranche qui vivoit dans la retraite, & dont les délaſſemens n'étoient que des jeux d'enfant, n'en eſt pas moins par ſon ſtyle le modele des Philoſophes.

Il n'en eſt pas de même de ceux qu'on appelle beaux-eſprits. Pour peindre les hommes dans un Ouvrage d'imagination, il faut les connoître ; faits comme ils ſont, on ne doit pas ſe flatter de les deviner, tant pis du moins pour qui

les devine : le commerce du monde est donc absolument nécessaire à cette portion des Gens de Lettres. Mais il seroit à souhaiter du moins qu'ils fussent simples spectateurs dans cette société forcée, & spectateurs assez attentifs pour n'avoir pas besoin de retourner trop souvent à une comédie qui n'est pas toujours bonne à revoir ; qu'ils assistassent à la piece comme le parterre qui juge les Acteurs , & que les Acteurs n'osent insulter : qu'en un mot ils y fussent à-peu-près dans le même esprit qu'Apollonius de Thyane alloit autrefois à Rome du tems de Néron , pour voir de près , disoit-il , quel animal c'étoit qu'un Tyran.

Il est à desirer encore que ceux de nos Ecrivains qui entreprennent, soit dans une piece de théatre, soit dans un autre ouvrage, la peinture de leur siecle , ne se bornent pas à en emprunter le jargon. Ils croiroient faire l'histoire des hommes, & ne feroient que celle de la Langue. C'est à ce langage entortillé , impropre & barbare , qu'on prétend reconnoître aujourd'hui les Auteurs qui fréquentent ce qu'on appelle la bonne compagnie, mais à qui cette fréquentation,

tation, quoi qu'on en dise, est très-funeste, & dont la maniere d'écrire vaudroit beaucoup mieux, comme l'expérience le prouve, s'ils vivoient dans une société moins brillante.

Il n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes rares de se préserver de cette contagion; mais il est très-singulier que les Gens de Lettres, faits pour étudier, pour connoître & pour fixer la Langue, soient presque tacitement convenus entr'eux de prendre sur ce point la loi des Grands, à qui ils devroient la donner. Dans le tems que notre Langue n'étoit encore, grace aux Tribunaux d'esprit, qu'un mélange bisarre de bas & de précieux, les grands Ecrivains la devinoient pour ainsi dire, en proscrivant de leurs ouvrages les tours & les mots qu'ils sentoient devoir bientôt vieillir: c'est ce que Pascal a fait dans ses Provinciales, ouvrage qu'on croiroit de nos jours, quoique composé il y a plus de cent ans. Aujourd'hui que notre Langue se dénature & se dégrade, les grands Ecrivains la devineront de même en proscrivant de leurs écrits le ramage éphémere de nos Sociétés. Peut-être deviendra-t-il enfin si ridicule, que

nos Auteurs se trouveront plus ridicules encore de l'avoir adopté, & qu'ils en reviendront au vrai & au simple. Peut-être aussi cet heureux tems ne reviendra-t-il jamais. Il y a bien de l'apparence que ce sont des circonstances pareilles qui ont corrompu sans retour la Langue du siecle d'Auguste.

Un des principaux inconvéniens de la société des Grands & des Gens de Lettres, & pourtant un des principaux moyens par lesquels ceux-ci esperent parvenir à l'estime & à la considération, est cette fureur de protéger qui produit parmi nous ce qu'on appelle des Mécenes. Mais que le favori d'Auguste seroit surpris de voir son nom si souvent profané, & le ton rampant que les Gens de Lettres prennent avec ceux qui le portent? Horace écrivoit à Mécene, c'est-à-dire au plus grand Seigneur du plus grand Empire qui fût jamais, sur un ton d'égalité qui faisoit honneur à l'un & l'autre; & dans notre Nation si éclairée, si polie & qui se prétend si peu esclave, un homme de Lettres qui parleroit à son *Protecteur* comme Horace parloit au sien, seroit blâmé de ses confreres même. La forme

trop ordinaire de nos Epîtres dédicatoires eſt une des choſes qui ont le plus avili les Lettres. Preſque toutes retentiſſent de l'honneur que les Grands font aux Lettres en les aimant, & nullement de l'honneur & du beſoin qu'ils ont de les aimer. Il ſemble que la baſſeſſe & la fauſſeté aient été jugées les attributs néceſſaires de ces ſortes d'ouvrages ; comme ſi des louanges données avec nobleſſe n'étoient pas plus flatteuſes pour celui qui les reçoit, & plus honorables pour celui qui les donne.

Faut-il s'étonner après cela que tant de talens médiocres, mais humbles, ſoient élevés aux dépens du génie ? L'Orphée de notre Nation, qui en faiſant changer ſi rapidement de face à la Muſique Françoiſe, a préparé une révolution qu'il ne tient qu'à nous d'entrevoir, n'eſt-il pas, pour ne point chercher d'autres exemples, l'objet de la haine & de la perſécution d'un grand nombre de Mécenes, ſans avoir d'autre crime auprès d'eux, que d'être ſupérieur à leurs protégés ? Il eſt vrai qu'à l'exception d'un petit nombre de grands Seigneurs, aſſez heureux pour ſentir

tout le prix du talent de cet homme célebre, & assez courageux pour le dire, les autres n'ont pas la satisfaction de voir le public ratifier leur avis, & finissent au contraire par souscrire d'assez mauvaise grace au jugement de la Nation ; jugement qu'ils auroient prévenu (sans savoir pourquoi) si l'illustre Artiste avoit daigné faire semblant de les consulter sur sa Musique. Ses succès & sa gloire sont un exemple bien sensible de ce que nous disions plus haut, que l'autorité des Gens de Lettres l'emporte à la longue : c'est à leur suffrage qu'il doit, après lui-même, la réputation dont il jouit malgré la cabale & l'envie. Ce n'est pas que j'approuve le fanatisme de quelques-uns de ses admirateurs, l'estime du sage est plus tranquille ; mais c'est le propre des grands talens de faire des fanatiques, & il faut s'attendre à en rencontrer dans un siecle où c'est une espece d'héroïsme que de célébrer les génies supérieurs ; comme on doit s'attendre à faire naître des enthousiastes, des flagellans & des convulsionnaires dans les sectes qu'on persécute.

Il ne faut pas s'étonner que les petits talens, plus à la portée de l'esprit & de

l'ame du commun des hommes, ſoient ce qu'ils aiment par préférence. Corneille, pour la conſolation des grands génies qui le ſuivront, a été conſtamment perſécuté par preſque tous les amateurs de ſon tems, dont Scuderi & Boiſrobert étoient les héros. Cela devoit être : ce n'eſt point dans une antichambre qu'on apprend à dire, à penſer, & à faire de grandes choſes; & Corneille plus répandu auroit été plus loué, mais n'eût jamais fait Polieucte. Racine à qui peut-être il n'a manqué pour ſurpaſſer Corneille que d'avoir vécu comme lui, n'a pas laiſſé d'avoir des adverſaires à combattre ; cet eſprit de courtiſan qu'il poſſédoit trop, & qui ſans Athalie, Phedre & Britannicus, ſeroit une eſpece de tache à ſa gloire, ne l'a pas empêché d'eſſuyer bien des chagrins de la part de ceux dont Pradon étoit l'eſclave & l'idole.

Ce doit être néanmoins une conſolation pour les talens perſécutés, que de voir avec quelle ſatisfaction le public ſe plaît à caſſer les arrêts des prétendus gans de goût; c'eſt preſque une chûte sûre pour un ouvrage que leur eſtime ; ils croient en annonçant les

talens de leurs protégés, inspirer pour eux une prévention favorable; la Nation au contraire pour qui toute occasion d'exercer sa liberté est précieuse, & qui s'apperçoit qu'on veut surprendre ou enlever de force son suffrage, se trouve dès-là moins disposée à l'accorder. Il en est de même des ouvrages annoncés qu'on attend depuis long-tems; le public ne vit pas d'espérance; plus elle a été longue, plus il veut que les effets y répondent, & malheur à qui vient le frustrer de son attente. Ce n'est point à toute cette ostentation si ridicule & si inutile que l'on doit la réussite d'un ouvrage. C'est à des amis éclairés & séveres qu'on en fait juges dans le secret, qui n'approuvent que quand ils ne sauroient faire autrement, & aux avis desquels l'on défere avec docilité.

Je n'ai jusqu'à présent parlé que des amateurs qui se bornent à appuyer les Gens de Lettres de leur puissant crédit & de leur foible suffrage; j'entends ici par crédit celui qui se réduit à procurer des admirateurs, & non celui qui a le courage de tenir tête à des adversaires puissans. L'expérience ne prouve

que trop que les talens perſécutés n'ont rien à attendre de ce côté-là, & que les ennemis chaſſent bientôt les protecteurs. Mais les Gens de Lettres s'imaginent peut-être qu'ils trouveront plus de reſſources dans les lumieres de certains amateurs, qu'on peut diviſer en deux claſſes.

La premiere renferme ceux qui ſe connoiſſent aſſez pour n'oſer paroître au grand jour, mais qui ne ſe bornent pas, comme la plupart de leurs confreres, à commander durant leur digeſtion, du ſublime à un Poëte, ou des découvertes à un Savant; ils ont de plus la prétention d'éclairer leurs courtiſans, de leur fournir des plans d'ouvrages, & de les diriger dans l'exécution. Je ſuis ſurpris qu'aucun protégé n'ait le courage de leur dire ce que diſoient à Colbert quelques Négocians qu'il inſtruiſoit, *laiſſez-nous faire*; ce Colbert, aſſez grand homme pour ne parler que de ce qu'il entendoit, & pour donner ſur le commerce des avis utiles, l'étoit aſſez en même tems pour trouver bon que des gens plus éclairés que lui s'en tinſſent à leurs propres lumieres.

Dans la seconde classe des Mécenes sont ceux qui aspirent eux-mêmes à la gloire d'être Auteurs. Il en est peu à qui cette entreprise ne réussisse, grace à l'adulation qui les encense : ne fussent-ils que les peres adoptifs d'un ouvrage médiocre publié sous leur nom, cent plumes s'empresseroient à le célébrer; depuis les Héros jusqu'aux Thersites de la Littérature, tout leur crieroit qu'ils ont produit un chef-d'œuvre : n'eussent-ils fait qu'un almanach, on leur démontreroit qu'ils ont trouvé le systême du monde.

C'est principalement à certains Journalistes étrangers que ce reproche s'adresse ; (car je n'ose croire que parmi ceux de France, il y en ait aucun qui le mérite). D'une main ils élevent à la médiocrité puissante des statues d'argile, & de l'autre ils font de vains efforts pour mutiler les statues d'or des grands hommes sans protection & sans crédit. Dans leurs mémoires périodiques, qu'on peut appeller comme M. de Voltaire appelle l'histoire, d'immenses archives de mensonge & d'un peu de vérité, presque tout est loué, excepté ce qui mérite de l'être. Aussi le bien

qu'ils difent des mauvais Livres les décrédite encore plus que le mal qu'ils voudroient faire aux bons. On pourroit comparer les Journaliftes dont je parle, à ces mercénaires fubalternes établis pour lever les droits aux portes des grandes villes, qui vifitent févérement le peuple, laiffent paffer avec refpect les grands Seigneurs, permettent la contrebande à leurs amis, la font très-fouvent eux-mêmes, & faififfent en revanche pour contrebande ce qui n'en eft pas. On ne doit point au refte exiger des Critiques une injuftice auffi baffe que la flatterie; mais il eft au moins permis de les exhorter à diftinguer l'ouvrage & l'Auteur.

Ce qu'il y a de plus honteux pour les Grands & pour la Littérature, c'eft que des Ecrivains qui deshonorent leur état par la fatyre, trouvent des protecteurs encore plus méprifables qu'eux. L'homme de Lettres digne de ce nom dédaigne également & de fe plaindre des uns & de répondre aux autres; mais quelque peu fenfible qu'il doive être aux injures prifes en elles-mêmes, il ne doit pas fermer les yeux fur l'appui qu'on leur prête, ne fût-ce que pour fe for-

mer une idée juste de ceux qui daignent les favoriser. Dans les pays où la presse n'est pas libre, la licence d'insulter les Gens de Lettres par des satyres, n'est qu'une preuve du peu de considération réelle que le Gouvernement a pour eux, du plaisir même qu'il prend à les voir insultés. Et pourquoi est-il plus permis d'outrager un homme de Lettres qui honore sa Nation, que de rendre ridicule un homme en place qui avilit la sienne ? Si on croit devoir laisser un libre cours aux libelles & aux satyres, en ce cas que toutes les conditions & tous les états en puissent être indifféremment l'objet. Disons mieux, qu'on punisse sévérement les satyres personnelles contre quelque Citoyen que ce puisse être, celles qui l'attaquent dans sa probité, dans ses mœurs, dans son état ; mais qu'il soit libre d'apprécier devant le public l'esprit & les talens de ceux qui protegent, comme de ceux qui écrivent ; ces hommes orgueilleux & vils, qui regardent les Gens de Lettres comme des especes d'animaux destinés à combattre dans l'arene pour le plaisir de la multitude, descendroient alors de l'amphitéâtre, & verroient leurs

juges y remonter. Je ne puis me diſpenſer de rapporter à cette occaſion une anecdote bien propre à faire connoître le caractere & l'injuſtice des hommes dont je parle. Un d'entr'eux tournoit en ridicule la délicateſſe exceſſive d'un Ecrivain célebre qui avoit témoigné un chagrin (trop grand ſans doute) de quelques ſatyres publiées contre lui : l'Ecrivain célebre fit une chanſon où l'homme en place étoit effleuré très-légérement. Si on eût voulu en croire l'offenſé, les lois n'avoient pas aſſez de ſupplice pour punir l'injure qu'on lui avoit faite.

Il eſt une derniere ſorte d'amateurs qui méritent avec quelque raiſon d'être plus conſidérés que les autres, & qu'on peut regarder comme des protecteurs plus réels de la Littérature; ce ſont ceux qui cherchent à contribuer au progrès des Sciences & des Arts par leurs bienfaits. Je plains les Gens de Lettres à qui leur fortune rend néceſſaire une reſſource ſi triſte & ſi dangereuſe ; c'eſt à eux de mettre au moins dans leur conduite tant de dignité & de nobleſſe, que ce ſoit au bienfaiteur même à leur avoir obligation. Je paye avec

uſure à votre pere le bien qu'il m'a fait, diſoit Xenocrate à un de ſes diſciples ; car je ſuis cauſe qu'il eſt loué de tout le monde.

Feu M. l'Abbé de Saint-Pierre ſe privant autrefois en faveur de M. Varignon d'une portion conſidérable de ſa fortune, lui diſoit : *Je ne vous donne pas une penſion, mais un contrat ; parce que je ne veux pas que vous dépendiez de moi.* Eſpece d'héroïſme bien digne d'être propoſé pour modele à tous les bienfaiteurs. Ce n'eſt qu'à ce prix qu'on mérite de l'être ; mais combien peu voudroient d'un pareil titre à de pareilles conditions ?

Quelle leçon que l'exemple de M. l'Abbé de Saint-Pierre pour certains bienfaiteurs ſouvent auſſi avares que vains, qui ſe croient les peres de la Littérature pour quelques bienfaits très-légers, fort au-deſſous de leur fortune, & qu'ils prennent même le ſoin de divulguer ſecrettement ? Quand on oblige d'honnêtes gens, on doit laiſſer parler en eux la reconnoiſſance, elle ſait s'impoſer à elle-même des lois ſéveres. Mais les hommes ſont ſi attentifs à ſaiſir tout ce qui peut leur donner de la ſupé-

riorité ſur leurs ſemblables, qu'un bienfait accordé eſt regardé pour l'ordinaire comme une eſpece de titre, une priſe de poſſeſſion de celui qu'on oblige, un acte de ſouveraineté dont on abuſe pour mettre quelque malheureux dans ſa dépendance. On a beaucoup écrit & avec raiſon contre les ingrats, mais on a laiſſé les bienfaiteurs en repos, & c'eſt un chapitre qui manque à l'hiſtoire des Tyrans (*e*).

(*e*) L'Auteur en écrivant cette affligeante vérité, eſt bien éloigné de regarder la reconnoiſſance comme un fardeau ; puiſſe-t-il avoir donné des marques durables de la ſienne au ſeul homme en place auquel il ait été redevable, à M. le Comte d'Argenſon, à qui il vient de dédier la nouvelle édition de ſon Traité de Dynamique ! » L'accueil favorable, dit-il, que les Savans ont déja fait » à ce fruit de mes travaux, m'a inſpiré le deſir & la » confiance de vous l'offrir. Je ſouhaiterois l'avoir ren- » du digne de la Poſtérité, pour faire parvenir juſqu'à » Elle le ſeul témoignage que je puiſſe vous donner de » mon attachement & de ma reconnoiſſance. De tou- » tes les vérités contenues dans cet Ouvrage, la plus » précieuſe pour moi eſt l'expreſſion d'un ſentiment ſi » noble & ſi juſte. Moins j'ai cherché les Bienfaiteurs, » moins je dois oublier ceux qui ont voulu être les » miens ; & les graces dont SA MAJESTÉ m'a honoré, » toujours préſentes à mon cœur, me rappelleront ſans » ceſſe ce que je dois au Miniſtre qui me les a obtenues. » Puiſſent, MONSEIGNEUR, les Sciences & les Lettres, » fidelles à conſerver le ſouvenir de ceux qui les ont » aimées, célébrer d'une maniere digne de la France & » de vous, tant d'établiſſemens glorieux à votre miniſ- » tere, qui laiſſeront à vos Succeſſeurs l'honneur de les » faire fleurir ! Puiſſiez-vous goûter en paix dans votre » retraite la conſolation que procure la vie privée, de

Aussi est-ce pour une ame bien née le plus grand obstacle à l'opulence, que de jouir de l'étroit nécessaire. L'indigence absolue mene bien plus sûrement aux places & aux richesses; parce qu'en forçant à l'esclavage, elle y accoutume. La nécessité de se délivrer d'un état de misere profonde, rendant excusables presque tous les moyens d'en sortir, familiarise insensiblement avec ces moyens: il en coûte moins ensuite pour les faire servir à l'augmentation de sa fortune. On est fait aux dégoûts & aux rebuts, & on ne pense plus qu'à mettre à profit la malheureuse habitude qu'on a prise de les dévorer. Que l'orgueil & le despotisme des bienfaiteurs rendent les bienfaits redoutables, & quelquefois humilians! Quel mal ne font pas aux talens même les bienfaits bassement reçus? Ils communiquent à l'ame un avilissement qui dégrade insensiblement les idées, & dont les écrits se ressentent à la longue: car le style prend la teinture du caractere. Ayez de la hau-

» ne point voir de trop près les malheurs des hommes!
» Tels sont les vœux d'un Citoyen qui s'intéressera
» toujours à votre bonheur, & qui se trouve pour la
» premiere fois à plaindre de la médiocrité de son état,
» par le desir qu'il auroit de donner plus d'éclat à son
» hommage. »

teur dans les ſentimens, votre maniere d'écrire ſera ferme & noble. Je ne nie pas qu'il puiſſe y avoir des exceptions à cette regle, comme il y en a à tout; mais ces exceptions ſeroient une eſpece de phénomene.

Les Romains diſoient; *du pain & des ſpectacles:* qu'il ſeroit à deſirer que tous les Gens de Lettres euſſent le courage de dire; *du pain & la liberté!* Je parle de liberté, non-ſeulement dans leurs perſonnes, mais auſſi dans leurs écrits; je ne la confonds pas avec cette licence condamnable qui attaque ce qu'elle devroit reſpecter: le vrai courage eſt celui qui combat les ridicules & les vices, ménage les perſonnes, & obéit aux lois. LIBERTÉ, VÉRITÉ, & PAUVRETÉ, (car quand on craint cette derniere, on eſt bien loin des deux autres) voilà trois mots que les Gens de Lettres devroient toujours avoir devant les yeux, comme les Souverains celui de POSTÉRITÉ.

Quand je dis que la pauvreté doit être un des mots de la deviſe des Gens de Lettres, je ne prétends pas qu'ils ſoient obligés d'être indigens, comme ils le ſont d'être vrais & libres, & que la

pauvreté doive être un attribut essentiel de leur état ; je dis seulement qu'ils ne doivent pas la redouter. Il seroit même injuste de leur interdire les richesses. Et pourquoi un homme de Lettres n'auroit-il pas le même droit à l'opulence, que tant d'hommes inutiles ou nuisibles à la patrie, dont le luxe scandaleux insulte à la misere publique ! Mais si un homme de Lettres ambitionne la fortune, dit avec raison un de nos plus illustres Ecrivains, il doit la faire soi-même. Et il ne faut pas croire qu'il soit très-difficile d'y parvenir, même en n'employant que des moyens honnêtes. On sait l'histoire de ce Philosophe, à qui ses ennemis reprochoient de ne mépriser les richesses que faute de talent pour en acquérir ; il se mit dans le commerce, s'y enrichit en un an, distribua son gain à ses amis, & se remit ensuite à philosopher.

S'il n'est pas difficile de faire fortune par des voies louables, il l'est encore moins d'y parvenir quand on se permet tout pour cet objet. Il ne faut pour cela que la résolution bien déterminée de réussir, de la patience & de l'audace. Peut-être est-ce le seul genre de succès

qui ne prouve aucune eſpece d'eſprit ; car l'eſprit d'intrigue & de manege ne mérite pas ce nom ; c'eſt l'eſprit de ceux qui n'en ont point d'autre, & de tous ceux qui voudront l'avoir. C'eſt en faiſant un long & heureux uſage de cet eſprit ſi commun, que des hommes ſans mérite & ſans nom peuvent arriver à la plus grande fortune & aux plus brillans emplois. L'Angleterre ſeule a cet avantage, que les talens vraiment ſupérieurs dans les Lettres, y ont quelquefois ſervi de degré pour s'élever aux grandes places. Parmi nous ils ſont plutôt un motif d'excluſion, & peut-être n'eſt-ce pas un malheur pour eux. Ils n'ont pas même pour l'ordinaire de plus grands ennemis que ceux qui ont fait fortune par les Lettres ou par l'apparence des Lettres. Elevés par la faveur, ces hommes médiocres ſentent que les bons juges les voient toujours à leur véritable place, & ils ne peuvent le leur pardonner.

Néanmoins cette régle n'eſt pas entiérement générale. Parmi les différens Mécenes de notre ſiecle, il s'en trouve quelquefois qui s'étant enrichis par les Lettres, prennent ſous leur protection

d'autres hommes de Lettres moins riches & plus éclairés qu'eux. Mais à voir la maniere dont ils les traitent, on seroit tenté de croire que le mot de République des Lettres est bien mal imaginé; rien n'est moins républicain que leur conduite & leur maniere d'agir envers leurs semblables. Ils paroissent persuadés qu'eux seuls méritent d'être riches; & dans le tems même où ils se plaignent de leur indigence au milieu d'un bien très-honnête, parlez-leur d'un homme de Lettres qui possede à peine le nécessaire, ils ne manquent pas de le trouver fort à son aise. Tu as raison, leur eût répondu Diogene, mais je voudrois te voir seulement un jour à ma place.

Les Mécenes dont je parle ont pour maxime qu'un homme de Lettres doit être pauvre. La raison qu'ils en donnent est que la nécessité aiguise le génie, & que l'opulence l'engourdit & en affoiblit l'exercice; mais leur véritable motif est d'avoir par ce moyen une cour plus nombreuse & plus de bouches pour les flatter.

J'avoue qu'ils en sont quelquefois punis. Il n'est pas absolument sans exem-

ple de voir ces deſpotes de la Littérature, célébrés par les Etrangers & par les François, ſurvivre pour la frayeur de leurs ſemblables, à leur réputation Littéraire, lorſqu'ils ceſſent par le changement des circonſtances, de pouvoir faire ni bien ni mal.

C'eſt d'après ce même principe de la dépendance prétendue où doivent être les Gens de Lettres, qu'on a vu s'établir dans quelques célebres Académies l'eſprit de deſpotiſme qui y regne, & qui, j'oſe le dire, auroit été funeſte aux progrès des Sciences, ſans les talens ſupérieurs de pluſieurs membres de ces Compagnies; car dans un État deſpotique les vertus de citoyen ſont des vertus de dupe : mais il faut ſavoir être dupe quelquefois, & il ſe trouve toujours des gens aſſez bien nés pour l'être. Le Cardinal de Richelieu donna à l'Académie Françoiſe une forme plus ſimple & plus noble, mais auſſi c'étoit le Cardinal de Richelieu. Il ſentit, malgré le ſyſtême de deſpotiſme dont il étoit rempli, & qu'il étendoit ſi loin, que la forme Démocratique étoit la ſeule convenable à un Etat tel que la république des Lettres qui ne vit que de ſa liberté;

cet homme rare qui connoissoit le prix des talens, voulut que dans l'Académie Françoise l'esprit marchât sur la même ligne à côté du rang & de la noblesse, & que tous les titres y cédassent à celui d'homme de Lettres. Il voulut que cette Académie fût presque entiérement composée des bons Ecrivains de la Nation, pour la décorer aux yeux des Sages; d'un petit nombre de grands Seigneurs, pour la décorer aux yeux du peuple; que ces derniers vinssent remplir seulement les places que les grands Ecrivains laisseroient vuides; qu'ainsi dans l'Académie Françoise les préjugés servissent à honorer le talent, & non le talent à flatter les préjugés, & qu'on eût sur-tout l'attention d'en exclure ceux qui prétendant être à la fois grands Auteurs & grands Seigneurs, ne seroient ni l'un ni l'autre. Il n'imaginoit pas qu'un jour certaines gens dussent être choqués de se voir dans l'Académie Françoise entre Despréaux & Racine, place dont Mécene se seroit fait honneur & qu'il n'eût occupée qu'avec modestie. En un mot le Cardinal de Richelieu vit sans peine qu'il étoit trop dangereux d'établir dans les Compagnies

Littéraires un eſprit d'inégalité capable d'y entretenir le trouble, de rebuter les grands talens, de remplir à la longue ces Sociétés illuſtres de gens médiocres à qui le titre d'Académicien eſt néceſſaire, & de rendre les récompenſes Littéraires trop dépendantes du caprice & de l'envie.

Ces récompenſes au reſte ne ſont pas ſi néceſſaires qu'on le croit aux progrès des Lettres, même dans notre nation. Corneille, la Fontaine & beaucoup d'autres ont été ſans elles, & ſans elles apparemment Racine auroit fait ſes Tragédies, & Deſpréaux ſon Art Poétique; ſans elles notre ſiecle a produit la Henriade, l'Eſprit des Lois, Hippolite & Aricie, & pluſieurs beaux Ouvrages des mêmes Auteurs & de quelques autres. Les grands talens n'ont beſoin pour ſe développer d'aucun autre principe que de l'impulſion de la Nature. C'eſt elle & non la fortune qui force un grand homme à l'être. C'eſt elle qui au milieu des guerres civiles a peuplé la Flandre de Peintres habiles & pauvres. C'eſt elle qui a donné à l'Italie tant d'Artiſtes célebres dont un petit nombre a vécu dans l'opulence. En fait

de talent & de génie, la nature se plaît, pour ainsi dire, à ouvrir de tems en tems des mines qu'elle referme ensuite absolument & pour plusieurs siecles. Elle se joue également de l'injustice de la fortune & de celle des hommes; elle produit des génies rares au milieu d'un peuple barbare, comme elle fait naître des plantes précieuses chez des peuples sauvages qui en ignorent la vertu.

On se tromperoit néanmoins, si on avançoit sans restriction que les récompenses mal distribuées découragent toujours les génies supérieurs: elles sont bonnes quelquefois à faire produire de grandes choses à ceux qui ne les obtiennent pas; ils travaillent non dans l'espoir d'y parvenir, mais dans la vue de les mériter. Telle est l'utilité principale de ces récompenses, sur-tout lorsqu'elles sont répandues pêle-mêle & à pleines mains. Ne desirons donc point qu'on en tarisse la source. Le découragement que cette conduite introduiroit (du moins pour un tems) parmi les Gens de Lettres, seroit à mon avis un plus grand mal que les hommages & l'espece d'idolâtrie à laquelle l'intérêt les oblige; & je ne veux point ressem-

bler à cet Empereur inſenſé qui fit brûler la Bibliotheque de Conſtantinople, parce que les Gens de Lettres de ſon Empire avoient de la dévotion aux Images. Je crois ſeulement que les récompenſes devroient être moins fréquentes; ce ſeroit le moyen qu'elles fuſſent diſtribuées plus à propos, l'œconomie eſt plus éclairée que la profuſion. Par-là les hommes ſeront remis plus à leur place, les graces devenues moins faciles à obtenir ne ſeront plus diſputées que par ceux qui pourront les mériter; & les Ecrivains, les Philoſophes, les Artiſtes célebres, trouveront d'ailleurs dans l'eſtime de leur nation un prix aſſez flatteur pour attendre patiemment d'autres récompenſes, ou pour faire rougir ceux qui les en priveroient.

Mais ce que les Grands ne doivent point oublier quand ils veulent faire du bien aux Lettres, c'eſt que la conſidération perſonnelle eſt la récompenſe la plus réelle des talens, celle qui met le prix à toutes les autres ou même qui en tient lieu. C'eſt à elle que la Gréce a dû les grands hommes qu'elle a produits en tout genre; c'eſt la faveur la

plus précieuse que les Lettres reçoivent aujourd'hui d'un Monarque qui occupe le thrône avec les lumieres & les vertus de Julien sans en avoir la superstition. L'indifférence de Charles-Quint pour les Lettres, transmise à ses descendans, semble être une des principales causes qui ont retardé les progrès de l'esprit dans les pays de sa dépendance. La Prusse par une raison contraire sera redevable à FRÉDÉRIC des progrès qu'elle va faire dans les Sciences & dans les Arts. Supérieur aux préjugés, le seul mérite chez ce Monarque distingue les hommes. La lumiere & la vérité, si nécessaires & si cachées à la plûpart des Princes, mais qu'il aime & qu'il connoît parce qu'il en est digne, sont le fruit de la liberté noble & sage qu'il accorde aux Lettres. Les talens, le malheur & la Philosophie donnent des droits à ses bontés. Son goût pour les Sciences & pour les beaux Arts, est d'autant plus éclairé, d'autant plus vrai, & d'autant plus louable, qu'il ne prend rien sur des soins plus importans, & qu'il sait être Roi avant toute autre chose. Aussi les éloges qu'il reçoit ne se bornent pas au suffrage de ses

sujets;

ſujets ; ratifiés par toute l'Europe, dont la voix unanime eſt la pierre de touche du mérite des Souverains, ils le feront par le jugement des ſiecles futurs, qu'on peut lui annoncer d'avance parce qu'il n'a point à le redouter. Puiſſe-t-il recevoir cet hommage foible, mais déſintéreſſé, d'un homme de Lettres dont la plume n'a point encore été avilie par la flaterie ; qui n'eſpéroit pas, quand il a écrit cet éloge, avoir jamais l'honneur de l'approcher ; que l'amitié retient dans ſa patrie, parce qu'elle lui tient lieu de fortune, & qui jamais n'a deſiré de lui que ſon eſtime.

Que ne puis-je pour l'honneur de notre nation en dire autant de tous nos Mécenes ! Mais la vérité & la juſtice s'oppoſent à la bonne volonté que j'ai pour eux. Je puis proteſter au moins de n'avoir voulu appliquer à aucun en particulier les réflexions critiques qu'on pourra trouver dans cet écrit ; ſi contre mon intention, quelqu'un croyoit s'y reconnoître, je n'aurois d'autre réponſe à lui faire que celle de Protogene à Démétrius ; *je ne puis croire que vous faſſiez la guerre aux Arts ;* car une protection mal entendue, eſt une vérita-

ble guerre qu'on fait aux talens. Heureux au moins les Gens de Lettres, s'ils reconnoissoient enfin, que le moyen le plus sûr de se faire respecter, est de vivre unis (s'il leur est possible) & presque renfermés entr'eux; que par cette union ils parviendront sans peine à donner la loi au reste de la nation sur les matieres de goût & de Philosophie; que la véritable estime est celle qui est distribuée par des hommes dignes d'être estimés eux-mêmes; que la charlatanerie enfin est une farce qui dégrade le spectateur & l'acteur; & que la soif de la réputation & des richesses est une des causes qui contribueront le plus parmi nous à la décadence des Lettres.

Tels sont les réflexions & les vœux d'un écrivain sans manege, sans intrique, sans appui, & par conséquent sans espérance, mais aussi sans soins & sans desirs. J'ai tâché de m'expliquer librement, quoique sans humeur, sur les différens objets qui sont la matiere de cet essai; je suis & je dois être d'autant moins suspect à cet égard, qu'engagé par goût & par principes dans une carriere peu brillante, mais tranquille, où le nombre des juges, des ennemis &

des prôneurs eſt fort petit, je me rends aſſez de juſtice pour n'aſpirer ni aux places, ni aux récompenſes Littéraires; que je n'ai l'honnenr d'être ni le protégé ni le concurrent de perſonne; que j'ai aſſez vu la plupart des Mécenes & des grands pour n'avoir point à m'en louer, & aſſez peu pour n'avoir point à m'en plaindre.

Le ſort de cet écrit, lorſqu'il parut pour la premiere fois, a été abſolument contraire à celui que j'aurois dû en attendre. Quelques grands Seigneurs l'ont honoré de leurs éloges, quelques gens de Lettres l'ont déchiré. Les premiers n'y ont vu qu'une fierté eſtimable, les autres qu'une vanité révoltante; c'eſt au public à juger ſi les premiers m'ont rendu plus de juſtice que les ſeconds. Mon zele ſeroit ſuffiſamment payé, ſi ceux qui l'on blâmé le plus pratiquoient les maximes qu'il m'a dictées; les Lettres, ce me ſemble, en ſeroient plus reſpectées & plus dignes de l'être. Je ſai que les faux intérêts des hommes s'oppoſeront toujours à leur intérêt véritable; en ce cas je ne ſerai pas le premier Miſſionnaire qui avec des talens médiocres, de très-bonnes intentions, des raiſons

encore meilleures & une conduite conforme à sa doctrine, aura eu le malheur de ne convertir personne. Puisse cette même doctrine être prêchée plus efficacement par quelqu'un de nos beaux Esprits les plus célebres & les plus répandus! Echappé à cette mer orageuse, que je n'ai fait qu'entrevoir, puisse-t-il dire aux Gens de Lettres avec autant de fruit que de vérité!

Parcite oves nimiùm procedere; non benè ripæ
Creditur: ipse aries etiam nunc vellera siccat.

Fin du premier Volume.

TABLE.

Discours préliminaire de l'Encyclopédie, page 1
Explication détaillée du systême des connoissances humaines, 214
Observations sur la division des sciences du Chancelier Bacon, 239
Préface du troisieme volume de l'Encyclopédie, 251
Essai sur la société des Gens de Lettres & des Grands, sur la réputation, sur les Mécenes, & sur les récompenses Littéraires, 325

Fin de la Table.

J.5.
725

844.53 A367M v.1 8935